



HAL
open science

Désir de voyage et solitude chez le marin : exemples de la littérature classique

Christelle Ferraty

► **To cite this version:**

Christelle Ferraty. Désir de voyage et solitude chez le marin : exemples de la littérature classique. Psychologie. Université de Bretagne occidentale - Brest, 2012. Français. NNT : 2012BRES0009 . tel-00782048

HAL Id: tel-00782048

<https://theses.hal.science/tel-00782048>

Submitted on 29 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOUS LE SCEAU DE L'UNIVERSITÉ EUROPÉENNE DE BRETAGNE

UNIVERSITE DE BREST

École Doctorale - Sciences Humaines et Sociales

Désir de voyage et solitude chez le marin
Exemples de la littérature classique

Thèse de Doctorat

Discipline : Psychologie

Présentée par **Christelle FERRATY-GIACARDI**

Directeur de thèse : Luiz Eduardo PRADO DE OLIVEIRA

Soutenue le 5 octobre 2012

Jury :

M. Michel WALTER, Professeur de psychiatrie d'adultes, UFR de médecine, Université européenne de Bretagne-Brest.

Mme Mareike WOLF-FÉDIDA, Professeur, Département de psychologie, Université de Paris 7 - Denis Diderot.

M. Houari MAÏDI, Professeur, Département de Psychologie, Université de Paris 5 - René Descartes et Université de Franche-Comté - Besançon.

Mme Pascale PLANCHE, Professeur, Département de psychologie, SHS, Faculté Victor Segalen, Université européenne de Bretagne - Brest.

M. Luiz Eduardo PRADO DE OLIVEIRA, Professeur, Département de psychologie, SHS, Faculté Victor Segalen, Université européenne de Bretagne - Brest.

*Au Professeur Prado de Oliveira, qui m'a soutenue tout au long
de mon cheminement, et grâce à qui cette thèse a pu aboutir,*

*À mes enfants, mon mari, ma famille, qui par leur présence
à mes côtés m'ont donné la confiance nécessaire
pour accomplir ce travail.*

**« On fait souvent un voyage au loin de ce qui
n'était qu'un voyage au fond de soi. »**

Victor Segalen, *Les Immémoriaux*¹

¹ V. Segalen : *Les Immémoriaux*, Paris, Le Livre de Poche, 2001.

Notes sur les auteurs mentionnés dans cet ouvrage^{2 3}

ABRAHAM Karl (1877-1925)

Ce psychanalyste allemand est l'un des plus fidèles disciples de Freud, avec lequel il entretient une belle amitié et une longue correspondance. Lorsqu'il effectue sa formation psychiatrique, il est l'assistant d'Eugen Bleuler, dans l'établissement fondé par Carl Gustav Jung. Membre de la génération des disciples fondateurs, il joue un rôle dans le développement de la psychanalyse à Berlin. Il élabore une théorie des stades de l'organisation sexuelle dont s'inspire Melanie Klein, qui est son élève, et étudie la formation du caractère, ainsi que la psychose maniaco-dépressive.

ANZIEU Didier (1923-1999)

Psychanalyste, psychologue clinicien, professeur des universités, il contribue à la compréhension du fonctionnement groupal à la suite de Wilfred Bion, et à la compréhension du fonctionnement du Moi, ce qui l'amène à formuler le concept du « Moi-Peau ». Il se tourne vers la psychanalyse après des études de philosophie, et entame sa formation sur le divan de Jacques Lacan, tout en préparant une thèse sur l'auto-analyse de Freud, sous la direction de Daniel Lagache. Il participe à l'élaboration du statut de psychologue, dont il rédige le Code de déontologie.

BION Wilfred Ruprecht (1897-1979)

Psychiatre anglais qui s'est formé à la littérature et à la philosophie avant d'entreprendre des études médicales. Il entre en psychanalyse lors de la Seconde guerre mondiale, pendant laquelle il se consacre à l'étude de petits groupes de soldats. Il est l'élève le plus turbulent de Melanie Klein, qui est son analyste, et dont il rejette le dogmatisme pour construire une

² E. Roudinesco, M. Plon : *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997.

³ A. de Mijolla : *Dictionnaire international de la psychanalyse*, volumes A/L et M/Z, Paris, Calmann-Levy, 2002.

théorie sur le *Self*, fondée sur un modèle mathématique. En France, il compte quelques adeptes, dont Didier Anzieu et André Green. À la fin de sa vie, il concentre ses recherches sur le phénomène de la pensée.

BOWLBY John (1907-1990)

John Bowlby étudie d'abord la psychologie et exerce comme maître d'école avant de retourner à l'université pour devenir médecin. Il est psychiatre de l'armée britannique pendant la Seconde guerre mondiale. Il s'engage ensuite dans une formation psychanalytique pour devenir psychanalyste d'enfants, au contact de Melanie Klein, qu'il soutient lors des Grandes Controverses avec Anna Freud. Il s'investit dans des recherches riches et originales sur les conséquences de la séparation de la mère et de l'enfant et développe la théorie de l'attachement.

FENICHEL Otto (1897-1946)

Ce médecin autrichien a été l'un des plus grands freudiens. Après avoir assisté dans le cadre de ses études de médecine aux conférences de Sigmund Freud, il s'oriente vers la psychanalyse. Emigré aux Etats-Unis, il y fait des études de psychiatrie. Il rejette les thèses kleiniennes, auxquelles il préfère celles d'Anna Freud. Son œuvre principale, *La théorie psychanalytique des névroses*, est un ouvrage de référence pour la formation analytique.

FERENCZI Sandor (1873-1933)

Ce hongrois est le disciple préféré de Sigmund Freud, qui est son analyste, et avec lequel il échange une fructueuse correspondance. Il opte pour une carrière médicale puis découvre la psychanalyse. Il se dévoue corps et âme à la cause freudienne, avant que des désaccords n'interviennent avec le maître. Il renoue avec la théorie du trauma dans un texte intitulé « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », et relance le débat sur la théorie de la séduction. Il publie *Thalassa*, ouvrage proche de celui de Rank intitulé *Le traumatisme de la naissance*, se plaçant ainsi sur le terrain de l'évolutionnisme darwinien.

FREUD Sigmund (1856-1939)

Sigmund Freud est considéré comme le fondateur de la psychanalyse. Dans le cadre de ses études de médecine, il se rend en France, où il rencontre Jean-Martin Charcot, dont les expériences sur l'hystérie le fascinent. De retour à Vienne, il exerce en tant que neurologue, et est amené à travailler aux côtés de Joseph Breuer. Il choisit de soigner les souffrances psychiques par l'hypnose, avant d'utiliser la méthode de la catharsis, et d'inventer celle de la libre association. Son œuvre est extrêmement riche. Il élabore de nombreuses théories sur l'inconscient. L'une de ses principales découvertes est la mise en évidence du complexe d'Édipe.

GUEX Germaine (1904-1984)

Cette psychologue et psychanalyste suisse a été l'assistante de Jean Piaget. Elle participe à la mise en place du premier service médico-psychologique, qui est un modèle du genre en Europe. Ce service s'occupe des enfants, de leurs parents et des enseignants, avec une visée psychothérapeutique et préventive. Elle est l'une des premières à mettre en évidence le syndrome d'abandon, qui inspirera Jean Bergeret et Otto Kernberg pour leurs théorisations sur l'état-limite.

JEAMMET Philippe

Philippe Jeammet est pédopsychiatre, psychanalyste, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent. Spécialisé dans ce domaine, il s'est penché durant toute sa carrière sur la psychopathologie de l'adolescent et sur les troubles du comportement chez les jeunes. Il a écrit de nombreux ouvrages à ce sujet.

JUNG Carl Gustav (1875-1961)

Ce psychanalyste est l'introducteur de la psychanalyse en Suisse et le fondateur de la psychologie analytique. Il s'oriente d'abord vers des études de psychiatrie, et devient l'assistant d'Eugen Bleuler. Il se rend à Paris pour suivre les enseignements de Pierre Janet, et rencontre Sigmund Freud à Vienne. Il est un collaborateur très proche de ce dernier, avant de se séparer de lui en raison de divergences théoriques. Parmi ses

recherches, il forge en autres la notion d'archétype, issue de celle d'imgo, pour définir une forme préexistante déterminant le psychisme et provoquant une représentation symbolique dans les rêves, l'art ou la religion.

KLEIN Melanie (1882-1960)

Cette psychanalyse anglaise de l'époque post-freudienne, qui a pour analystes Sandor Ferenczi et Karl Abraham, donne naissance à l'un des plus grands courants du freudisme : le kleinisme. Elle contribue à l'essor de l'école anglaise de psychanalyse et invente la psychanalyse d'enfants, transformant de fond en comble la doctrine freudienne classique. Il existera un différend qui ne cessera de s'accroître entre elle et Anna Freud, portant notamment sur l'opportunité de l'analyse des enfants : Melanie Klein soutient qu'elle fait partie intégrante de l'éducation générale de tout enfant, alors qu'Anna Freud affirme qu'elle est nécessaire seulement lorsque la névrose se manifeste.

LACAN Jacques (1901-1981)

Jacques Lacan publie sa thèse de psychiatrie sur l'histoire d'une femme criminelle, le « cas Aimée », dont il fait un exemple de paranoïa. Son œuvre en tant que psychanalyste est consacrée à la réinterprétation des principaux concepts freudiens. Il est le seul à avoir donné à l'œuvre freudienne une armature philosophique, et à l'avoir sortie de son ancrage biologique. Il considère les études de philosophie, de lettres ou de psychiatrie comme les trois meilleures voies d'accès à la psychanalyse, ne partage aucune des thèses de Lagache sur la psychologie clinique, et récuse toute idée d'assimilation de la psychanalyse à la psychologie.

MAHLER Margareth (1897-1985)

Cette pédopsychiatre et psychanalyste américaine est une spécialiste des psychoses infantiles. Elle étudie le développement du nourrisson, son rapport avec l'autisme, et crée la notion de séparation-individuation en tant que processus intra-psychique de l'enfant. Elle est marquée par les travaux de Melanie Klein, avant de s'inspirer des positions de René Spitz, puis de celles de Donald Woods Winnicott. Finalement, elle demeurera

fidèle au courant d'Anna Freud, reprochant aux kleiniens leur excès d'imagination qui les conduit, dit-elle, à inventer une vie fantasmatique au nourrisson.

MASTERSON James Francis (1926-2010)

James Francis Masterson est un éminent psychiatre américain. Ce professeur de psychiatrie universitaire a beaucoup travaillé sur l'adolescence. Il a inventé une nouvelle approche pour l'étude et le traitement des troubles de la personnalité, en particulier les personnalités narcissiques et borderline, grâce à la théorie psychanalytique de la relation d'objet.

RANK Otto (1884-1939)

Otto Rank est un compatriote de Sigmund Freud. Il s'est orienté vers la psychanalyse après l'obtention d'un doctorat de philosophie, dont le sujet de thèse était d'intérêt psychanalytique. Initialement proche du maître, il s'écarte de la doctrine freudienne en publiant le *Traumatisme de la naissance*. Il s'intéresse à la relation précoce et précœdipienne de l'enfant à sa mère et à la spécificité de la sexualité féminine. De l'intérêt porté au père, au patriarcat, et à l'Œdipe classique, il passe à une définition du maternel et du féminin, et donc à une critique radicale du système de pensée du premier freudisme, trop exclusivement fondé à ses yeux sur la place du père et le phallogocentrisme.

SPITZ René (1887-1974)

Ce psychiatre d'origine hongroise découvre la psychanalyse auprès de Freud, qui est son analyste. Il immigré aux Etats-Unis, où il est nommé professeur de psychologie psychanalytique et de psychiatrie. C'est dans une perspective d'intégration de la psychanalyse à la psychologie génétique qu'il s'intéresse aux premières relations d'objet, aux stades, aux carences affectives, et aux troubles du langage liés aux séjours des enfants en bas âge dans des institutions hospitalières.

WINNICOTT Donald Woods (1896-1971)

Pédiatre de formation, il est considéré, avec Melanie Klein, auprès de laquelle il poursuit un contrôle, comme le père fondateur de la psychanalyse des enfants en Grande-Bretagne. Il tente d'élaborer une conception personnelle et originale de la relation d'objet, du *Self*, et du jeu. A la différence de Melanie Klein, il s'intéresse moins aux phénomènes de structuration interne de la subjectivité qu'à la dépendance psychique et biologique de l'enfant à son environnement, en particulier à sa mère. C'est son travail pendant la guerre auprès des enfants déplacés, et donc privés de présence maternelle, qui conduit Winnicott à développer un ensemble de notions nouvelles.

Sommaire

Notes sur les auteurs mentionnés dans cet ouvrage.....	4
I Introduction.....	14
II. Approche psychopathologique.....	16
A. La notion de contenant psychique	16
1. La théorie de Bion.....	16
2. Anzieu et le « Moi-peau ».....	23
3. La conception de Haag.....	25
4. Perte de contenant psychique, dépression et dépendance	28
B. Les notions de dépendance et d'attachement.....	30
1. La dépendance affective, une idée moderne	30
2. Approche psychanalytique de la dépendance affective	33
a) Freud et ses contemporains, au début du XX ^e siècle .	35
b) Un concept d'après-guerre presque oublié : la névrose d'abandon.....	47
c) La pensée psychanalytique des années cinquante avec Lacan	52
d) Klein, Winnicott et leurs contemporains : une autre vision de la psychanalyse et de la dépendance.....	54
e) À partir des années soixante-dix : à l'ère de l'apparition de la génétique et du biologique	63
3. La dépendance affective telle qu'envisagée par la psychiatrie.....	83
a) Approche catégorielle : la personnalité dépendante .	84
(1) Clinique psychiatrique de la personnalité dépendante.....	89
(a) Le DSM-IV	91
(b) La CIM-X.....	92
(2) Un concept proche de la personnalité	

dépendante : la personnalité immature.....	93
(3) Hypothèse étiopathogénique de la personnalité dépendante : le trouble lié à l'anxiété de séparation	95
(4) Les rapports entre l'angoisse de séparation développementale et le trouble nommé « angoisse de séparation »	102
(5) L'axe « stress-anxiété-dépression » : une nouvelle perspective ?.....	105
b) Approche dimensionnelle.....	108
III. Le marin face à la solitude et à la mort dans la littérature classique.....	111
A. Le mythe du marin naufragé dans la littérature	112
1. La solitude du naufragé jusqu'à la mort : le cas de <i>Nostramo</i>	112
2. Robinson Crusoé.....	115
a) Selkirk, l'ancêtre de Robinson Crusoé	115
b) Le Robinson de Daniel Defoe.....	122
c) La « Robinsonnade » de Jules Verne	132
d) Le Robinson de Michel Tournier et l'analyse qu'en fait Gilles Deleuze.....	136
e) Le cas de <i>Foe</i> : un Robinson version femme	150
B. Le marin et la mort dans le romantisme	156
1. Mourir en mer : un idéal romantique ?.....	156
a) <i>Les travailleurs de la mer</i>	156
b) La trilogie de Pierre Loti.....	158
2. Victor Segalen, poète et marin, mort du « mal de terre »	173
IV. Le marin et le complexe d'Œdipe dans la littérature classique	185
A. Qu'appelle-t-on complexe d'Œdipe ?.....	185
B. Ce que nous enseignent les contes pour enfants.....	190
1. <i>Pinocchio</i>	190
2. <i>Peter Pan</i>	196
C. Le marin face aux images parentales	204

1.	Les créatures marines, images maternelles archaïques	204
2.	L'image paternelle : père réel et père imaginaire	207
a)	La quête du père réel dans <i>Les enfants du capitaine Grant</i>	207
b)	La quête du père imaginaire.....	210
(1)	La légende du Hollandais volant.....	210
(2)	Le cas d'Hendrick.....	220
D.	Les mythes antiques	223
1.	Un marin en quête d'immortalité.....	223
2.	Jonas et la colère divine.....	228
3.	Ulysse, ou la contrainte du retour	231
a)	Ulysse selon Homère	231
b)	L' <i>Ulysse</i> de Joyce.....	246
4.	<i>Sindbad le marin</i>	250
V.	Le marin : un être entre deux mondes	260
A.	Le marin, un homme de conquête	260
1.	L'histoire de la navigation.....	261
2.	Le désir de voyage chez le marin	267
a)	La pulsion épistémophilique.....	267
b)	Le capitaine Nemo : un explorateur hors du temps. 269	
c)	Un autre point de vue : la mise en œuvre du processus d'individuation dans la recherche de connaissance.....	272
B.	Naviguer : un dualisme entre la vie et la mort	275
1.	La mer, lieu de la répétition du temps	275
2.	La mer, entre vie et mort.....	277
a)	Pulsion de vie et pulsion de mort	277
b)	La mer, une entité à double visage	278
(1)	La mer dans les textes sacrés et la religion	279
(2)	La mer, du côté de la vie.....	281
(3)	La mer... la mère	281
(4)	Une perspective phylogénétique	285
(5)	La mer, du côté de la mort	287
c)	La mer, miroir de l'âme	289

VI. Conclusion.....	292
VII. Bibliographie.....	295
VIII. Index	309
IX. Résumé	311

I. Introduction

Je travaille depuis plusieurs années comme psychologue dans la Marine. J'ai rencontré à maintes reprises des marins qui ne souhaitent plus naviguer ni quitter leur maison, du fait qu'ils ne voulaient pas s'éloigner de leur famille. Ces contraintes leur étant imposées, ils développaient des troubles psychiques avec des symptômes d'angoisse ou de dépression, pouvant aller jusqu'à la tentative de suicide. Ces troubles ne se résolvaient que si on leur certifiait qu'ils cesseraient de partir loin de leurs repères affectifs.

Ces différents cas m'ont amenée à réfléchir aux raisons pour lesquelles ces sujets ne souhaitent plus aller en mer, et aux manifestations de ce qui est appelé la dépendance affective, comme la définit la nomenclature psychiatrique. Je me suis demandée ce qui se cachait derrière ces mots-là au plan psychopathologique, quels étaient les mécanismes psychiques mis en jeu, afin de mieux analyser la problématique de ces marins, et de mieux appréhender ce qui pouvait être du domaine de la psychothérapie.

Ce que j'ai découvert dans la littérature était essentiellement de l'ordre du descriptif, avec peu d'éléments fournis quant à l'origine psychopathologique de ces troubles. Je me suis intéressée aux exemples célèbres de marins et de naufragés présents dans la littérature classique, afin d'étudier comment ceux-ci vivaient l'éloignement et la solitude, et de mieux comprendre ce qui, chez

eux, pouvait relever de la dépendance affective. Je me suis aperçue que la dépendance vis-à-vis de la terre natale et de la famille était quelque chose de relativement universel, vécue par tout être humain, mais que cette dépendance pouvait être plus ou moins bien supportée en fonction des motivations profondes et du désir de chacun de l'éprouver.

Ce premier constat m'a incitée à me poser différentes questions : la dépendance affective est-elle à considérer du côté de l'anormalité, ou s'agit-il d'un ressenti normal pouvant être exacerbé dans certaines circonstances ? Au-delà, ne pourrait-on pas voir les choses autrement et, plutôt que d'affirmer que les sujets dépendants affectifs souffrent de troubles psychiques, penser que la dépendance affective est inhérente à la condition humaine, et qu'elle est parfois contrebalancée par un désir de voyager et d'explorer le monde si fort qu'il en vient à surpasser le désir de rester auprès des siens ? Que nous racontent à ce propos les héros classiques ?

II. Approche psychopathologique

Notre expérience nous a permis de mettre en évidence le fait que, dans la majorité des cas, les jeunes marins quittaient le foyer familial dans lequel ils avaient grandi pour s'engager dans la Marine nationale avec l'idée de voyager, de découvrir le monde, et qu'ils trouvaient un certain réconfort dans l'existence à bord et dans la vie d'équipage, lesquelles constituaient une sorte de contenant psychique leur permettant de lutter contre l'angoisse de la séparation.

Au vu de ces constatations, notre intérêt s'est porté, en premier lieu, sur le concept de contenant psychique dans le domaine de la psychopathologie, et dans un deuxième temps, sur les concepts de séparation et de dépendance.

A. La notion de contenant psychique

En psychologie, la notion de contenant a été abordée pour la première fois par Bion, lorsque ce dernier a développé sa théorie du développement de la pensée chez l'enfant.

1. La théorie de Bion

Bion a élaboré un concept portant sur l'activité de pensée

dans un article de 1962 intitulé : « Une théorie de l'activité de pensée⁴ ». Il s'y réfère aux écrits de Freud, en particulier à l'article « Formulations sur les deux principes de l'avenir psychique⁵ ». Selon Bion, la pression des pensées chez le bébé impose à la psyché le développement de l'activité de pensée. Celle-ci naît de la rencontre entre ce qui arrive à un sujet et le dispositif dont il dispose lui permettant de traiter une situation vécue sur un plan psychique. Le processus est le suivant : à une attente (« préconception », selon la traduction de Bion) répond une réalisation négative (« refusement », selon la traduction de Freud).

Bion limite le terme de pensée à l'union d'une préconception et d'une frustration. Le modèle qu'il avance est celui du petit enfant dont l'attente du sein s'unit à la prise de conscience de l'absence de celui-ci, porteur de satisfaction. Cette union est ressentie comme un non-sein, ou plus précisément comme un sein absent au-dedans.

En effet, le sein procure au nourrisson non seulement le lait, mais aussi les sensations qui s'y rattachent, telles que les sensations de sécurité, de chaleur, de bien-être, d'amour. En cela, il lui permet de s'approvisionner en bons objets internes. Bion attribue au nourrisson la conscience de ce besoin, notamment lorsqu'il n'est

⁴ W.R Bion (1967) : *Réflexion faite*, Paris, PUF, 1983.

⁵ S. Freud (1911) : « Formulations sur les deux principes de l'avenir psychique », *Œuvres Complètes*, tome XI, Paris, PUF, 2005.

pas satisfait. Quand l'enfant est nourri, l'assimilation du lait (« *taking in* »), de la chaleur, de l'amour est appréhendée comme l'assimilation d'un bon sein, et comme l'évacuation d'un mauvais sein. Le bon sein et le mauvais sein sont perçus comme aussi réels et concrets que le lait. Mais, tôt ou tard, le sein désiré est ressenti comme l'idée d'un sein manquant, et non plus comme un mauvais sein présent.

L'étape suivante dépend de la capacité du petit enfant à tolérer la frustration. Lors de cette expérience fondamentale, trois issues sont possibles quant au développement de la pensée. Soit la frustration est supportée, et se développe une capacité à élaborer la situation, que Bion appelle « modification ». Soit la frustration n'est pas supportée, ce qui donne lieu à un mouvement de fuite, avec le déploiement de mécanismes visant d'une part à se débarrasser des contenus internes persécuteurs (l'absence du bon objet étant vécue comme la présence d'un mauvais objet) et d'autre part à attaquer les fonctions psychiques qui font prendre conscience du manque. Soit la frustration est reconnue mais insuffisamment supportée, ce qui engendre des réactions de toute-puissance et d'omniscience, oblitérant la possibilité d'apprentissage par l'expérience.

Ainsi, grâce à la capacité de l'enfant à supporter la frustration, le non-sein au-dedans peut devenir une pensée, et un appareil pour la penser peut se développer.

Le modèle de l'activité de pensée de Bion est à mettre en

parallèle avec sa théorie générale de la fonction *alpha*⁶. Il lui a paru utile de postuler qu'il existait une fonction dont le rôle était de convertir les données des sens en éléments *alpha* et de procurer à la psyché le matériel des pensées du rêve, amenant, par là même, la possibilité de s'éveiller ou de s'endormir, d'être conscient ou inconscient.

La fonction *alpha* dépend de la relation à la mère, en particulier au sein. Bion affirme que si la relation à celui-ci est bonne, les mécanismes primitifs du petit enfant peuvent se développer en une capacité de tolérance par le soi de ses propres qualités psychiques, et ouvrir la voie à une fonction *alpha*, ainsi qu'à une pensée normale. L'incapacité d'établir cette relation entre la mère et l'enfant exclut le développement de cette fonction et, par conséquent, empêche la différenciation des éléments conscients et des éléments inconscients.

Il faut noter que l'activité que Bion nomme « pensée » est à l'origine un procédé visant à décharger la psyché d'un accroissement d'excitations, et que son mécanisme est celui que Klein a appelé identification projective.

Freud parle initialement de processus identificatoires et décrit notamment l'identification introjective, dans laquelle s'ajoute

⁶ W.R Bion : *Réflexion faite* (1967), Paris, PUF, 1983 ; *Aux sources de l'expérience* (1962), Paris, PUF, 2001 ; *Éléments de psychanalyse* (1963), Paris, PUF, 1979.

à la différence entre extérieur et intérieur un clivage entre l'intériorité des objets externes à un individu et l'intériorité de ses propres objets internes. Le concept d'identification projective, extrêmement complexe, a été introduit par Tausk en 1919⁷. Il a été repris par Klein en 1946 dans « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes⁸ ». Elle montre qu'il existe une possibilité pour des objets internes de pénétrer à l'intérieur d'un objet externe. Dans ses grandes lignes, elle fait l'hypothèse de l'existence d'un fantasme omnipotent selon lequel il serait possible de cliver temporairement des parties non désirées, bien que parfois estimées, de la personnalité, et de les déposer dans un objet : tout ou partie du corps pourrait ainsi entrer de manière fantasmatique à l'intérieur du corps mais aussi du psychisme d'un objet extérieur.

Bion, de son côté, considère le concept d'identification projective comme étant au service de la communication. Lorsque le bébé se trouve dans l'incapacité de penser l'expérience émotionnelle qu'il est en train de vivre, il clive et projette une partie de lui-même. En recevant cette partie de la personnalité du bébé, la mère parvient à la contenir. Elle prend ainsi un rôle de médiateur en utilisant sa propre capacité de rêverie, qui lui permet d'accueillir les

⁷ V. Tausk (1919) : *L'« appareil à influencer » des schizophrènes*, Paris, Payot, 2010.

⁸ M. Klein : « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », *Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966.

identifications projectives de l'enfant, et de les lui retourner sous une forme acceptable. Le nourrisson est alors en mesure d'intérioriser non seulement les contenus élaborés, mais également ce qui est issu de la propre capacité de penser de la mère. La rêverie maternelle devient le moyen pour lui d'assimiler les sensations de soi qu'il a acquises par ses fonctions conscientes⁹.

Du concept d'identification projective Bion fait découler celui de contenant-contenu. Il prend encore appui sur la théorie de Klein, laquelle décrit un aspect de l'identification projective ayant trait à la modification des peurs infantiles : le nourrisson projette une partie de sa psyché, à savoir ses sentiments mauvais, dans le bon sein, et ceux-ci, le moment venu, sont ensuite retirés et réintrojectés. Pendant leur séjour dans le bon sein, ils sont ressentis comme ayant été modifiés, de telle sorte que l'objet qui est réintrojecté apparaisse tolérable à la psyché de l'enfant.

Bion utilise ce phénomène comme modèle, et en tire l'idée d'un contenant dans lequel un objet serait projeté. Il en déduit également qu'un objet pourrait être projeté dans le contenant-objet, qu'il désigne par le terme de contenu. Le contenu serait projeté dans le contenant avant d'être réintrojecté dans le nourrisson pour former une partie de l'appareil de la fonction *alpha*.

Il existerait donc, si l'on s'en réfère à cette théorie, des

⁹ W.R Bion : *Réflexion faite*.

contenants du psychisme, dont le premier serait constitué par le sein de la mère.

2. Anzieu et le « Moi-peau »

De cette même théorie émane l'hypothèse qu'il y aurait des contenants psychiques corporels autres que la mère susceptibles de contenir le psychisme.

Anzieu décrit par exemple le « Moi-peau » comme une enveloppe corporelle qui constituerait elle aussi un contenant du psychisme¹⁰. Il développe dans ses écrits ce qu'est la fonction de contenance du « Moi-peau » en tant que source de trois catégories de pensées. Au niveau le plus simple, la contenance est constituée par la présence d'un conteneur externe passif, surface uniface construite sur le modèle de la sphère, c'est-à-dire du creux maternel, de la concavité du corps. Au niveau intermédiaire, elle se présente comme un contenant interactif biface, mi-externe, mi-interne. Au niveau suivant, elle prend la forme d'un contenant interne à triple enveloppe, une enveloppe narcissique s'ajoutant au contenant biface précédent. Le conteneur, qui est un dépositaire passif, un simple récipient, est distinct du contenant, qui est un réceptacle actif assimilant le contenu, l'investissant libidinalement puis le restituant sous forme élaborée.

Selon Anzieu, la fonction de contenance des pensées du « Moi-peau » dérive de l'activité corporelle qui consiste à

¹⁰ D. Anzieu, G. Haag, S. Tisseron, G. Lavallée, M. Boubli, J. Lassègue : *Les contenants de pensée*, Paris, Dunod, 1993.

embrasser ou être embrassé. Le nourrisson se trouve en sécurité dans les bras de sa mère, et cette sécurité lui permet de séparer les représentations des affects qui les obscurcissent et les altèrent, mais aussi de concentrer son attention sur la pensée des objets. Anzieu dit que penser, c'est embrasser une question, et qu'avant d'embrasser, il faut avoir été soi-même embrassé. Autrement dit, pour arriver à penser, l'enfant doit avoir grandi dans un entourage qui pensait pour lui. De là, Anzieu compare les contenants de pensée aux objets transitionnels de Winnicott.

3. La conception de Haag

Haag a beaucoup travaillé dans les années quatre-vingt avec les enfants autistes. Elle s'est intéressée au fait que certains d'entre eux se passionnaient pour les plans de métro et les cartes de géographie. À titre d'exemple, l'un des enfants qu'elle soignait était très attiré par les images que formaient les zones radiaires des plans de métro, qui, pour elle, ressemblaient à un placenta avec son réseau vasculaire. A noter que les dessins d'enfants montrant des bonhommes têtards et des soleils peuvent être assimilés à ce type de représentation.

Haag parle à ce propos de structures réticulaires rayonnantes, dont elle pense que ce sont des restes mnésiques prénataux en rapport avec la vascularisation placentaire – le sein se présentant comme une structure radiaire avec sa circulation veineuse péri-aréolaire et sa forme stellaire¹¹.

La représentation de ces structures radiaires pourrait avoir une fonction de contenance pour le psychisme : la composante radiaire rentrerait en ligne de compte dans la constitution du Moi par l'éprouvé d'un ressenti rythmique par le bébé, grâce à des oscillations successives, comme celles éprouvées dans le

¹¹ G. Haag : « Hypothèse d'une structure radiaire de contenance et ses transformations », *Les contenants de pensée*, Paris, Dunod, 1993.

bercement¹². La rythmicité des expériences serait organisatrice d'une base de sécurité chez le bébé, et garantirait le développement de la pensée par l'illusion de la continuité qu'elle assure. Dans ce que Haag nomme « boucles de retour », l'enfant fait l'expérience rythmique d'un aller et d'un retour vers l'objet, d'une projection et d'un retour vers soi, d'un renvoi de l'objet qui, finalement, n'est plus tout à fait identique à ce qui a été projeté. Ces allers-retours, qui dessinent plusieurs boucles se décalant dans l'espace et revenant chaque fois au même point de départ, constitueraient une attache qui renforcerait l'image de soi, le sentiment de soi, par l'éprouvé mais aussi par l'image d'un axe corporel fiable. L'alignement ou la juxtaposition de ces boucles formerait une première circularité permettant la construction de la circularité du Soi, et donnant la possibilité d'avoir un *Self* fermé, distinct, enveloppé dans une peau.

¹² G. Haag : « Hypothèse sur la structure rythmique du premier contenant », *Gruppo*, n° 2, juin 1986, p. 45-53.

4. Perte de contenant psychique, dépression et dépendance

Si l'on s'en réfère aux auteurs comme Anzieu, le manque de contenant supporté par le psychisme favoriserait la dépression¹³. Cet état, dans lequel le désir est vécu comme irréalisable, surviendrait en trois temps : en premier lieu, la perte de l'objet, puis la perte du contenant fourni par cet objet, et enfin la perte du désir soutenu par le contenant. Dans ses écrits, Anzieu cite Grinberg, qui donne en 1972 une description détaillée des effets de la perte de contenant¹⁴.

D'après Grinberg, certaines catégories de patients réagissent aux expériences de séparation et de perte d'objet selon un mode spécifique, qui serait en réalité la traduction d'une perte de contenant. Ces individus, qui racontent avoir l'impression de se désintégrer, de se fragmenter, ont tendance à passer des heures au lit, enveloppés dans leurs couvertures, comme pour se sentir contenus.

L'hypothèse de Grinberg est que ces personnes auraient manqué d'un objet maternel ayant la capacité de contenir leurs évacuations et leurs projections, et, qu'en outre, ils n'auraient pas eu la possibilité d'appréhender le concept d'espace. De ce fait, ils

¹³ D. Anzieu, G. Haag, S. Tisseron, G. Lavallée, M. Boubli, J. Lassègue : *Les contenants de pensée*.

¹⁴ L. Grinberg (1963): *Culpabilité et dépression*, Paris, Belles Lettres, 1969.

n'auraient pas réussi à faire la distinction entre ce qui relève du « être en dedans » et ce qui relève du « être en dehors » de l'objet. C'est la raison pour laquelle l'un de leurs symptômes caractéristiques est une confusion et une superficialité de leurs rapports et de leur conduite. L'absence de cette notion d'espace interne des objets ainsi que du *Self* ferait échouer ces personnes dans l'utilisation du mécanisme d'identification projective, envisagé comme le processus par excellence du monde tridimensionnel. Ce type de patient vivrait avant tout dans un monde bidimensionnel, en utilisant le mécanisme de l'identification adhésive décrite par Bick¹⁵. À noter que cette catégorie d'identification implique pour le sujet de se sentir en quelque sorte « collé » à l'objet, dont il ne reconnaît pas l'existence séparée et autonome, ce qui entraîne une extrême dépendance vis-à-vis de lui.

Nous voyons ici que contenant psychique, dépression et dépendance sont intimement liés. Le manque de contenant psychique engendrerait un phénomène dépressif et par là même, une dépendance à l'objet.

¹⁵ E. Bick (1968) : « L'expérience de la peau dans les relations d'objet précoces », *Explorations dans le monde de l'autisme*, Paris, Payot, 1984, p. 240-244.

B. Les notions de dépendance et d'attachement

La notion de dépendance affective est un concept relativement moderne. Dans ce travail, nous allons nous attacher à étudier son évolution au cours du siècle dernier, afin d'établir des ponts entre les visions de la psychiatrie et celles de la psychanalyse sur ce thème.

1. La dépendance affective, une idée moderne

Le terme de dépendance est communément employé pour décrire les situations dans lesquelles une personne se fie à une autre dans l'attente d'être aidée, conseillée, guidée, ou de bénéficier de protection. La dépendance interpersonnelle est une relation usuelle de recherche d'aide et de réassurance que l'on peut observer dans la vie quotidienne. La dépendance affective constitue une caractéristique normale chez l'être humain, comme l'illustrent le lien entre le bébé et sa mère, l'interdépendance mutuelle rencontrée chez les sujets vivant en couple, ou, d'une manière plus générale, celle que l'on retrouve dans une famille, dans un groupe ou une institution.

Toutefois, lorsque la dépendance affective est importante et qu'elle caractérise le comportement au long cours, elle devient pathologique. Elle se traduit alors par une forme extrême de

dépendance interpersonnelle mal adaptée et rigide, caractérisée par une peur de l'abandon, par un sentiment d'inefficacité et d'impuissance, ainsi que par une incapacité à initier des actions ou à prendre des décisions sans le recours excessif aux conseils ou à la réassurance des autres.

Les dictionnaires de référence de la langue française offrent plusieurs niveaux de définition de la dépendance affective dans le domaine de la psychologie. Si nous nous référons au Trésor de la Langue française informatisé, nous découvrons que le mot dépendance décrit une relation de subordination, de solidarité ou de causalité, avec l'idée dominante de soumission. Au Moyen-âge, le terme de dépendance caractérise une propriété dépendant d'un domaine, ou encore le rapport qui lie certaines choses et qui les rend nécessaires les unes aux autres. Au XVII^e siècle, il désigne la sujétion, la subordination à une personne ou à un État. Actuellement, la dépendance dans les relations entre personnes ou dans les groupes de personnes renvoie au fait d'être à la merci, sous l'autorité ou sous l'influence de quelqu'un. En psychologie, ce terme désigne l'état d'une personne placée ou se plaçant sous l'autorité, sous la protection d'une autre, par manque d'autonomie. Nous voyons là poindre l'idée d'un défaut d'autonomie chez l'individu dépendant.

Intéressons-nous maintenant à l'étymologie du terme « affectif ». Nous savons qu'il est issu des mots latins *affectus*, qui

signifie état, disposition de l'âme, sentiment, et *affectivus*, qui exprime un désir. Cet adjectif qualifie les réactions pouvant affecter l'être humain ou le cœur humain, concerner les sentiments et les émotions, et caractériser leur prédominance. Dans le domaine de la psychologie, il traduit les états de plaisir ou de douleur, qu'ils soient physiques ou moraux, de faible ou forte intensité, mais aussi les sensations allant de la simple émotion jusqu'à la passion. Ce qui est affectif appartient toujours au domaine de la sensibilité ; en ce sens, l'adjectif affectif pourrait, semble-t-il, être associé à l'adjectif passif. Pourtant, les termes ne sont pas forcément liés, car l'affectif sous-tend l'existence d'une réaction de la part de l'individu. En outre, ce qui est de l'ordre de l'affectif a un caractère spontané, instinctif ou irraisonné, ce qui l'oppose aux notions similaires, qui elles impliquent un jugement.

À présent, notre approche théorique va s'appuyer sur l'abord psychanalytique de la notion de dépendance, pour ensuite se pencher sur l'abord psychiatrique de cette même notion, avant de s'attarder sur le concept de contenant psychique.

2. Approche psychanalytique de la dépendance affective

Dans la théorie psychanalytique, la dépendance affective de l'adulte prend ses sources dans le développement affectif de l'enfant. La séparation d'avec la mère représente pour le nourrisson le point central qui déterminera plus tard son autonomie, ou, au contraire, sa dépendance au plan affectif. Cette dépendance est maximale pendant les premières années de la vie, puis évolue pour faire place à une relation plus équilibrée, où l'échange dans la complémentarité et l'opposition, toutes deux tolérables et tolérées, prennent le pas sur la relation initiale. Il nous paraît donc fondamental de développer ici le développement affectif de l'enfant pour mieux appréhender la notion de dépendance affective, qui demeure forcément liée au premier objet d'attachement qu'est la mère.

L'approche psychanalytique considère que l'être humain, comme tout organisme vivant, est dépendant de son environnement. Elle aborde les problématiques de dépendance dans la perspective d'un continuum du normal au pathologique. Elle permet de mettre en exergue les dimensions économiques et dynamiques liées à la structuration psychologique du sujet, en résonance avec l'histoire infantile de ce dernier, ainsi qu'avec l'impact des facteurs environnementaux. Ces dimensions laissent augurer des processus

de changement ou au contraire de verrouillage possibles dans des structures pathologiques invariantes, et orientent la nature des modalités thérapeutiques. Les tableaux cliniques où la dépendance affective peut être apparente sont variés, et il n'existe pas de catégorie psychopathologique unique où elle apparaît de façon spécifique. Le modèle psychanalytique fait de la dépendance pathologique infantile le lit de pathologies adultes variées, allant de la mélancolie aux addictions, en passant par les états limites et les maladies psychosomatiques.

L'apport de Lacan a permis d'introduire dans cette approche théorique la notion de signifiant : selon lui, la souffrance ressentie par l'enfant lors d'un traumatisme provient non pas de ce traumatisme en lui-même mais du fait que l'adulte le lui signifie. Cela implique que la séparation ne prend du sens qu'au vu de la manière dont elle est transmise par les parents à l'enfant, et qu'elle revêt une valeur transgénérationnelle.

Dans les chapitres suivants, nous allons étudier suivant un ordre chronologique les théories développées par les psychanalystes les plus reconnus concernant le concept de dépendance, lequel renvoie non seulement à la notion de perte, mais aussi à celle de relation d'objet.

a) Freud et ses contemporains, au début du XX^e siècle

Dès les premiers pas de la psychanalyse, la question de la dépendance s'est infiltrée dans les publications, principalement grâce aux travaux de Freud.

Freud, qui pratique l'hypnose, observe la problématique inconsciente de la dépendance et de la passivité chez des patients répondant à la suggestion. Cela l'amène à concevoir dans le dispositif de la cure classique la dépendance dans le transfert.

Plus tard, il fait de la relation mère-enfant lors de l'allaitement, qui est basée sur une relation de dépendance absolue, le prototype de toute relation d'amour. Il réfléchit également à la sortie du narcissisme et de la toute puissance infantile – cette étape passant par la séparation de l'enfant d'avec sa mère, avec laquelle il était en fusion durant les premiers mois de sa vie.

En 1895, Freud traite dans l'« Esquisse d'une psychologie scientifique » de l'épreuve de satisfaction et de l'épreuve de douleur¹⁶. Tout bébé est confronté à des stimuli endogènes, encore nommés besoins fondamentaux (soif, faim), qui demandent satisfaction. Ces stimuli engendrent une tension et un besoin de décharge pulsionnelle. Cela crée ce que Freud nomme l'épreuve de

¹⁶ S. Freud (1895) : « Esquisse d'une psychologie scientifique », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009.

satisfaction car, lorsque le besoin est apaisé, il se produit une satisfaction pour l'enfant. À partir de ce moment-là se forme une trace mnésique, dont la fonction est d'orienter le nourrisson, lorsqu'il éprouve le même besoin, afin qu'il renouvelle cette satisfaction première. Le désir se définit dans ce contexte comme la tendance à retrouver, à parcourir le même chemin, pour obtenir la même satisfaction.

Grâce à la fonction de jugement, l'enfant apprécie la réalité de la satisfaction obtenue, et la compare à la satisfaction première. La différenciation de la perception actualisée et du souvenir de la satisfaction passée représente ce que Freud appelle l'épreuve de réalité. Si le nourrisson reste dans le souvenir et refuse la perception pour obtenir la satisfaction, l'hallucination peut surgir dans le fonctionnement du psychisme.

Cependant, entre le besoin et le désir, l'enfant perd la satisfaction première, qu'il ne pourra jamais retrouver exactement. Cette perte introduit ce que nous pourrions appeler une dépendance vis-à-vis de cette satisfaction, le nourrisson n'ayant de cesse que de vouloir la recouvrer. Il y a donc toujours quelque chose qui reste insatisfait en lui, qui engendre le manque, et, par-delà ce manque, la naissance du désir.

Dans « La sexualité infantile », Freud précise que la première et la plus vitale des activités du nourrisson, qui a fait ses premières expériences de plaisir et aspire à les renouveler, est la

tétée du sein maternel ou de ses substituts¹⁷.

Dans « La vie sexuelle de l'homme », il reprend ces éléments, et place à nouveau le besoin de satisfaction de l'enfant dans la succion du sein de la mère¹⁸. Il remarque que, lorsque le bébé s'endort rassasié sur la poitrine maternelle, il présente une expression d'heureuse satisfaction, au point qu'il finit généralement par ne plus pouvoir s'endormir sans sucer. Il se montre toujours disposé à recommencer l'absorption de nourriture, non parce qu'il a encore besoin de celle-ci, mais pour la seule action que cette absorption comporte. S'il était capable de dire ce qu'il éprouve, il déclarerait certainement que sucer le sein maternel constitue l'acte le plus important de sa vie. Ce geste devient le point de départ, l'idéal jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure.

Par la suite, en sortant de l'autosuffisance et du sentiment de toute-puissance, l'enfant entre dans le monde des échanges. En passant du besoin de nourriture à la succion du sein de sa mère, il réalise qu'il a besoin de l'autre, dont il devient dépendant, pour exister. Lorsqu'il se met en quête de nouveaux objets, il cherche non seulement à en trouver un, mais à retrouver l'objet originel perdu, qui lui avait autrefois apporté satisfaction. Le manque et la perte sont acceptés comme moteurs de l'échange et du lien social. Selon

¹⁷ S. Freud (1905) : « La sexualité infantile », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.

¹⁸ S. Freud (1916-1917) : « La vie sexuelle de l'homme », *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2001.

la nature et l'intensité des liens précoces, cela ira dans le sens d'une autonomie de plus en plus importante, ou au contraire d'une dépendance relevant d'un vécu abandonnique lors des expériences de séparation.

À présent, revenons un instant sur les théories de l'angoisse développées par Freud, afin de mieux comprendre ce qu'il entend par angoisse de séparation.

Freud élabore d'abord une première théorie de l'angoisse. Il décrit à ce moment-là l'angoisse comme une monnaie courante, contre laquelle sont échangées ou peuvent être échangées toutes les excitations affectives, lorsque leur contenu a été éliminé de la représentation et qu'il a subi un refoulement¹⁹. Freud fait de l'angoisse une conséquence directe de ce refoulement, que ce soit chez l'enfant ou bien chez l'adulte. Celui-ci, en rejetant hors du conscient la représentation pulsionnelle, laisse inemployée, du fait de la non-satisfaction de la pulsion, une certaine quantité de libido primitivement attachée à cette représentation. Ce reliquat de libido se transforme immédiatement en angoisse. Freud conclut que l'angoisse névrotique est un produit de la libido.

Dans le même temps, il attribue la source de l'angoisse à la crainte de la séparation et de la perte d'objet, autrement dit, à l'origine, l'amour de la mère. Il s'appuie pour cela sur les éléments

¹⁹ S. Freud (1916-1917) : « L'angoisse », *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2001.

cliniques qu'il retrouve dans l'angoisse infantile. Pour le nourrisson, la mère représente l'unique objet d'investissement libidinal, et le sentiment de son absence est générateur d'angoisse.

Ainsi, selon Freud, l'angoisse représente un état de détresse psychique que manifeste un individu menacé par un danger, danger qui réveille la détresse qu'il a éprouvée enfant en l'absence de sa mère, en tant que personne aimée et ardemment désirée. Chez l'adulte, Freud relie son surgissement à l'absence de la personne aimée. Mais, comparativement à l'enfant qui se comporte à cet égard comme l'adulte en transformant sa libido en angoisse lorsqu'il est incapable de la mener jusqu'à sa satisfaction, l'adulte devenu névrosé en raison d'une libido insatisfaite se conduit tel un enfant, et se met à éprouver de la crainte lorsqu'il se sent seul, notamment en l'absence d'une personne sur l'amour de laquelle il croit pouvoir compter.

En 1926, dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, Freud élabore une deuxième théorie de l'angoisse, en faisant désormais du refoulement non plus son origine mais sa conséquence²⁰. Il conclut que l'angoisse est la réaction type face à une situation de danger. Chacun tente de s'en protéger – le Moi faisant systématiquement son possible pour éviter cette situation ou se soustraire à elle. Les symptômes sont créés pour éviter le développement de l'angoisse, ou, plus exactement, les symptômes sont créés pour éviter la

²⁰ S. Freud (1926) : *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 2005.

situation de danger qui est signalée par le développement de l'angoisse. Pour Freud, celle-ci a désormais pour finalité de mettre le sujet en alerte face aux dangers potentiels liés à la séparation éventuelle, à la perte de l'objet, et ne traduit plus seulement une réaction instantanée et automatique face aux pertes ou séparations effectives. L'angoisse apparaît quand se présente une représentation pulsionnelle dangereuse et inacceptable, le refoulement intervenant secondairement.

Freud situe la première expérience d'angoisse à la naissance, moment qui signifie objectivement la séparation physique d'avec la mère. Il se rapproche en cela des théories sur le traumatisme de la naissance de Rank, lequel voyait dans cet événement l'origine même de toutes les angoisses ultérieures²¹. En réalité, c'est Freud le premier qui souligne l'afflux brutal d'excitations sensorielles à cet instant-là de la vie, et l'importance de la séparation biologique de la mère et de l'enfant. Il diffère de Rank dans sa façon de penser ce phénomène car, selon lui, au moment de la naissance, il est impossible pour le nourrisson de concevoir l'existence d'un objet externe. En outre, Freud critique d'autres hypothèses de Rank, en particulier l'existence de traces mnésiques visuelles inconscientes conservées par l'enfant lors de son passage dans la filière génitale maternelle – souvenir qui expliquerait sa répulsion ultérieure pour les organes génitaux externes féminins et son désir de retour dans

²¹ O. Rank (1924) : *Le traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 2002.

l'utérus, symbolisé par le coït génital.

Pour Freud, la naissance n'est absolument pas subjectivement vécue comme une séparation d'avec la mère, car celle-ci, en tant qu'objet, est totalement inconnue du fœtus, qui est entièrement narcissique. De prime abord, le nourrisson ne craint pas son absence, ni même d'être séparé d'elle. Ce qu'il craint, en revanche, est la possibilité de vivre en son absence un état de détresse et de tension auquel il ne pourrait pas faire face. Il réclame la perception de la mère parce qu'il sait déjà par expérience qu'elle satisfait sans délai tous ses besoins. La situation à laquelle il donne une valeur de danger et contre laquelle il veut être assuré est celle de la non-satisfaction, de l'accroissement de la tension de besoin, face à laquelle il est impuissant. Les expériences d'insatisfaction ultérieures se déclencheront par analogie avec l'expérience vécue de la naissance, ainsi que par la répétition d'une situation de danger. En cela, vie intra-utérine et première enfance sont bien plus dans un continuum que dans une césure, comme l'acte de naissance pourrait le faire croire, d'autant plus qu'il est impossible, toujours d'après Freud, qu'il existe un abrégé du trauma de la naissance.

La composante physiologique de l'angoisse est donc initiée dès la naissance, mais, d'après Freud, la séparation d'avec la mère n'est reconnue que plus tard, quand l'enfant acquiert une représentation interne de l'objet. Il éprouve alors l'expérience qu'un objet externe saisi par sa perception peut mettre fin à la situation

dangereuse qui lui évoque celle de sa naissance, ce qui amène le contenu du danger à se déplacer sur la perte d'objet. L'absence éprouvée de la mère devient à cette occasion le danger qui provoque chez le nourrisson le signal d'angoisse. L'angoisse se révèle dans ce cas être le produit de ce que Freud nomme le « désaide » psychique du nourrisson, qui est le pendant de son « désaide » biologique.

Freud pense que, si les dangers varient aux différentes époques de la vie, ils impliquent tous une séparation ou une perte. Il montre que la séparation sert de trame de fond à toutes les angoisses, avec en premier lieu celle de la naissance, et ultérieurement celles du sevrage, de la castration et de la mort. Au fur et à mesure du développement de l'enfant, l'angoisse de séparation est remplacée par l'angoisse morale, déssexualisée et sublimée, dont la forme ultime est l'angoisse de mort. S'impose à Freud l'idée que l'angoisse de castration a aussi pour contenu la séparation d'avec un objet hautement estimé, comme peut l'être la mère, mais qui est ici l'organe génital. Être dépouillé de ce membre équivaldrait à une séparation renouvelée d'avec la mère, et signifierait être de nouveau livré en « désaide » à une tension de besoin empreinte de déplaisir, comme lors de la naissance. Freud s'en tient à la supposition que l'angoisse de mort doit être conçue comme un analogon de celle de castration.

À la fin de son ouvrage *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud aborde la question de la douleur psychique, qu'il met en

parallèle avec l'angoisse, comme si ce problème ne pouvait s'appréhender qu'au travers de cette dernière²². Il se demande dans quelles conditions la séparation provoque soit le deuil, soit la douleur, soit l'angoisse. Il conclut que la douleur est une réaction propre à la perte, que l'angoisse est une réaction face au danger que comporte cette perte puis, par déplacement, une réaction au danger de la perte de l'objet en elle-même, et que le deuil obéit au principe de réalité, selon lequel il faut se séparer de l'objet aimé parce qu'il n'existe plus. Le deuil apparaît quand la disparition d'un objet très investi oblige le sujet à réaliser un travail de désinvestissement de cet objet. L'individu doit alors fournir un travail de retrait de l'objet en ôtant toute la libido des liens qui le retenaient à lui, et faire disparaître l'investissement en désirance de ce même objet – investissement élevé et sans accomplissement possible.

Freud prend l'exemple du nourrisson qui, au lieu de sa mère, aperçoit une personne étrangère. Il manifeste une angoisse interprétée en référence au danger de la perte d'objet. L'expression du visage et la réaction de l'enfant par les pleurs permettent de faire l'hypothèse qu'en dehors de cela, il ressent aussi de la douleur. Il ne peut pas encore différencier l'absence éprouvée temporairement et la perte durable ; dès l'instant où il a perdu sa mère de vue, il se comporte comme s'il ne devait jamais plus la revoir, et il lui faut des expériences consolatrices répétées pour qu'enfin il apprenne

²² S. Freud (1926) : *Inhibition, symptôme et angoisse*.

qu'à une telle disparition succède de manière générale une réapparition. Cela lui permet de ne pas ressentir de sentiment de désespoir. Cette situation, dans laquelle il éprouve l'absence maternelle, peut représenter pour lui plus qu'une situation de danger mais une situation traumatique, s'il perçoit à ce moment-là un besoin que la mère ne peut satisfaire.

La première condition d'angoisse que le Moi introduit est celle de la perte de perception, assimilée à celle de la perte d'objet. La perte d'amour ne rentre pas encore à ce moment-là en ligne de compte. Plus tard, l'expérience enseigne que l'objet peut rester là, mais que, s'il s'est fâché avec l'enfant, la perte d'amour de la part de l'objet deviendra un danger et une condition d'angoisse, qui seront nouveaux et beaucoup plus constants.

Dans *Deuil et Mélancolie*, Freud revient sur le deuil, et fait le parallèle entre celui-ci et la mélancolie, en raison de leurs similitudes au plan clinique²³. Pour lui, le deuil peut être la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, telle que la patrie, la liberté, un idéal, etc. L'objet peut ne pas être réellement mort mais avoir été perdu en tant qu'objet d'amour. Ainsi, Freud assimile les séparations affectives à ce qu'il nomme deuil, en expliquant comment elles peuvent engendrer des affects d'ordre dépressif, par la rupture du lien avec l'objet d'amour. Il

²³ S. Freud (1917) : « Deuil et Mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

ajoute que le deuil sévère et la réaction à la perte d'une personne aimée comportent le même état d'âme douloureux.

En 1924, Abraham, dans une conférence tenue à Salzbourg portant sur « La contribution de l'érotisme oral à la formation du caractère », met en avant l'existence de traits de caractère susceptibles d'être à l'origine d'une dépendance affective et pouvant se trouver en rapport avec soit une satisfaction, soit une insatisfaction lors de la période orale²⁴. Selon l'auteur, lorsque la période orale a été marquée par une satisfaction libidinale, le caractère est marqué par un optimisme inébranlable, et le sujet réalise assez souvent ses projets personnels. Inversement, lorsque la période orale a été empreinte d'une insatisfaction libidinale, les sujets sont moins imprégnés par le développement oral. Quand la dépendance affective acquise au stade oral devient apparente au plan clinique, elle peut prendre la forme d'un trait stable de la personnalité.

Abraham décrit un type particulier de personnalité centrée sur les avatars de développement du stade oral, qu'il nomme personnalité orale, dans laquelle le sujet est dépeint comme vivant dans l'attente d'un être protecteur et bienveillant, constitutif d'un équivalent maternel. Parmi les traits observés dans cette personnalité, l'auteur cite la passivité, l'avidité affective,

²⁴ K. Abraham (1915-1925) : « La contribution de l'érotisme oral à la formation du caractère », *Œuvres complètes, tome II*, Paris, Payot, 1965.

l'intolérance à la solitude, l'impatience, le besoin de communication avec les autres, les tendances aux perversions orales, comme la boulimie ou l'alcoolisme. L'individu est optimiste, mais inactif. À la place de l'optimisme peut exister une morosité en rapport avec une insatisfaction des désirs oraux de la première enfance, morosité qu'il projette sur le monde externe et qui le conduit à voir tout en noir. Abraham insiste sur la variété des traits de caractère oraux, selon notamment qu'ils appartiennent au premier stade oral (avidité), ou au second stade sadique-oral (agressivité). Il insiste également sur l'association fréquente de ces traits avec d'autres issus de l'érotisme anal.

L'apport de Ferenczi a été important touchant la question des traumatismes réels subis par l'enfant dans l'étiopathogénie des problématiques de dépendance (par exemple, l'effet de la séduction, dans son texte sur la confusion des langues), ainsi que la question de la dépendance dans le transfert²⁵.

Fenichel, en 1945, décrit d'autres traits de la personnalité orale, notamment chez les individus ayant subi des privations lors de la période orale de développement. Selon lui, lorsqu'une personne reste fixée à ses désirs pendant cette période, son comportement général se caractérise par le besoin des autres pour se

²⁵ S. Ferenczi (1932) : « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Psychanalyse IV, Œuvres complètes, 1927-1933*, Paris, Payot, 2000.

prendre en charge, et par une aversion à s'assumer seule, ce qui renvoie à la dépendance affective²⁶.

**b) Un concept d'après-guerre presque oublié :
la névrose d'abandon**

Guex introduit en 1945 le concept de névrose d'abandon²⁷. Chez l'adulte, l'abandon rejoint les expériences de séparation et de deuil, qu'elles soient réelles ou imaginaires. La perte de l'objet ou de l'amour de l'objet soulève le problème fondamental du renoncement à cet objet, et renvoie au travail de deuil.

Par définition, l'abandon représente une situation de carence de soins, d'éducation et d'apport affectif vécue par de très jeunes enfants délaissés par leur entourage maternel ou séparés de lui pour une raison quelconque.

L'abandon a sollicité l'intérêt de certains psychanalystes en raison de l'apparition des troubles psychiques qu'il provoque, et du développement affectif hors norme que connaissent les enfants qui y sont soumis. Guex remarque que la structure psychique de certains patients ne rentre pas dans le cadre des descriptions des névroses usitées jusque là, et constate que, chez ces sujets, il

²⁶ O. Fenichel (1945) : *Théorie psychanalytique des névroses*, Paris, PUF, 1987.

²⁷ G. Guex : *La névrose d'abandon*, Paris, PUF, 1949, réédité en 1973 sous le titre *Le syndrome d'abandon*.

n'existe pas de modification du comportement et de l'adaptation au réel lorsqu'ils suivent une thérapie freudienne classique. Elle observe également que pour ces malades, la vie psychique est dominée par le problème de la sécurité affective et la crainte de l'abandon, et que leur nécessité première est de s'assurer l'amour pour maintenir cette sécurité. Face à ce constat, elle soutient que le problème de l'Œdipe ne se pose pas pour eux, que l'abandonné aspire au sentiment de fusion avec un autre être (sa mère), et non au sentiment de relation, qu'il ne conçoit même pas. Selon elle, c'est sur le plan du Moi, par une analyse serrée du vécu actuel et passé, que de tels malades peuvent trouver leur libération, et c'est la preuve d'une évolution considérable quand, vers la fin de leur analyse, on les voit faire une franche poussée œdipienne.

Ainsi, dans la genèse de certaines formes de névroses de caractère, ce seraient les perturbations et les conflits survenus dans la phase précœdipienne du développement psychique qui pourraient entraver l'élaboration du complexe d'Œdipe.

L'étude de Guex s'ouvre par une définition du sujet abandonnique, forme particulière de névrosé qui envisage tout et tout le monde du point de vue de l'abandon vécu et redouté. L'expérience montre que les répercussions psychiques sont identiques que l'individu ait été frustré des soins attentifs et de l'amour de ses parents, ou qu'il ait cru l'être. L'abandonnisme ne répond pas à une carence objective, mais bien à un sentiment

d'abandon déterminé par la qualité insuffisante de la présence maternelle, par une forte avidité affective, et par une dépendance à autrui élevée, dont la conjonction transforme en drame toute frustration affective.

Guex distingue deux types d'abandonnique : le négatif-agressif, dominé par la rancune de n'avoir pas été aimé, et le positif-aimant, toujours en quête d'amour. Il existe aussi des types intermédiaires entre ces deux extrêmes. Le négatif-agressif connaît une absence de valorisation et de sécurité affective, un très fort sentiment d'impuissance en face de la vie et des autres, et le rejet total de toute responsabilité ; le positif-aimant est oblatif, poussé par un besoin personnel réparateur, et l'espoir de conquérir reconnaissance et amour, avec un risque d'asservissement de l'autre. Guex attire l'attention sur le fait que la non-valorisation, qui est un sentiment de valeur non acquis, est moins facilement discernable chez l'abandonnique que les manifestations d'angoisse et d'agressivité : dans certains domaines, il peut parvenir à un niveau certain de réussite et, sur le plan affectif, se trouver très insécure. En outre, il connaît des doutes multiples envers lui-même, a le sentiment de ne pas mériter l'amour d'autrui, ou de n'avoir sa place nulle part, d'être partout de trop, d'être « l'autre », la personne dont on peut se passer, dont on n'a pas besoin. Ce type d'abandonnique se sent toujours prêt à être répudié, délaissé, et fait inconsciemment tout ce qu'il faut pour que la catastrophe prévue se

produise. Guex remarque également que ces personnes, non valorisées lorsqu'elles étaient enfants, ont été en proie à des peurs diverses dont, une fois adultes, elles sont encore l'objet, que ces peurs soient du registre physique ou psychique. Il peut s'agir notamment de la peur de se montrer tel qu'on est, la peur du risque affectif, la peur de la responsabilité. L'abandonnique a une fausse image de lui. Comme tout être inférieurisé, il oscille entre le doute portant sur lui-même et les ambitions excessives. En ce qui concerne le positif-aimant, le manque d'amour de son enfance est réparable ; il peut s'évaluer positivement, mais son jugement sur lui-même fluctue, jusqu'à tomber dans une profonde dépréciation. Le négatif-agressif, quant à lui, garde le sentiment qu'il a été victime de l'injustice des autres et du sort et, à l'exception parfois de sa vie intellectuelle ou d'autres secteurs privilégiés, s'auto-déprécie profondément. Devant l'idée de la mort, les abandonniques se sentent menacés ou, à l'inverse, dans l'espoir d'une délivrance – ce qui, d'après l'auteur, est le cas le plus fréquent. La mort est envisagée comme un accomplissement, la béatitude de la fin rejoignant pour eux la béatitude de la petite enfance, leur permettant de faire table rase des malheurs, des déceptions, des échecs que la vie leur a apportés.

Après avoir décrit sa symptomatologie, Guex étudie également les structures psychiques de l'abandonnique, et en identifie trois. La première est le type « abandonnique élémentaire

ou simple », où l'analyste ne distingue pas de fixation œdipienne caractérisée, ni d'instance surmoïque précise et stable, au sens freudien du terme. La vie psychique de ces individus n'est pas élaborée, elle est tout entière ressentie ; en cela, ils peuvent être comparés à de petits enfants. Leur Moi est très faible ou quasi inexistant ; le stade génital n'est pas atteint. La deuxième structure concerne le type « abandonnique complexe », qui est le plus fréquent. Le sujet développe, par des identifications successives, un Moi idéal, mais ce stade qu'il ne parvient pas à dépasser est source d'interdits, dont il lui sera difficile de se libérer, car les systèmes d'interdiction dont il est prisonnier sont conscients, contrairement au Surmoi, qui ne l'est pas. Enfin, la troisième structure est le type mixte. C'est la plus déroutante et la plus difficile à diagnostiquer.

Guex envisage trois causes initiales à l'origine du syndrome d'abandon : la constitution des enfants, l'attitude affective des parents, et les abandons traumatiques – ces derniers n'étant pas nécessaires à la formation de la névrose, mais s'inscrivant dans un milieu familial défectueux, et chez un enfant fragile par nature. Elle insiste sur des prédispositions organiques et psychiques de l'enfant abandonnique. Elle fonde ses observations sur des nourrissons difficiles à élever, témoignant d'une glotonnerie affective, et liant à leur angoisse une somatisation (en particulier au niveau digestif).

À propos des parents, Guex fait remarquer deux choses importantes : la première est la distinction à faire entre différentes

sortes d'abandon, l'enfant réagissant sans angoisse si les frustrations sont objectivement motivées. La seconde concerne la relation entre le fait d'être aimé et le sentiment de valeur personnelle, d'où l'importance capitale du facteur familial dans l'étiologie du syndrome d'abandon. Fenichel avait lui-même abordé ce sujet lorsqu'il avait affirmé que le petit enfant perdait l'estime de soi quand il perdait l'amour, et qu'il la retrouvait quand il retrouvait l'amour²⁸. Guex ajoute toutefois qu'il ne faut pas perdre de vue que des parents normalement attentifs peuvent se heurter à la tendance abandonnique de leurs enfants.

c) La pensée psychanalytique des années cinquante avec Lacan

La notion de désir, fondamentale dans la théorie lacanienne, se réfère au manque originel persistant en chacun de nous et menant à la quête d'un objet demeurant toujours décevant par rapport à l'idéal qu'on s'en fait. Il faut noter que l'étymologie du mot désir réside dans le manque, *desirare* signifiant « regretter l'absence de ».

Lacan évoque la dépendance dans son œuvre à propos de la structure psychopathologique du névrosé obsessionnel, qu'il articule avec sa dépendance à l'Autre (c'est-à-dire au grand Autre, originellement la figure maternelle) en ce qui concerne

²⁸ O. Fenichel (1945) : *La théorie psychanalytique des névroses*.

exclusivement l'accès à son désir²⁹. Par cette voie, il met d'une certaine façon en question la dialectique avec l'Autre en tant qu'être parlant. Selon lui, l'obsessionnel se trouve dans une position où il demande sans cesse à l'Autre la permission de désirer, ce qui le place dans une extrême dépendance vis-à-vis de lui. Il cherche à le détruire en même temps qu'il s'emploie à le soutenir, dans la mesure où l'Autre est le support même de ce désir de destruction.

Lacan, en 1963, revient également sur la notion d'angoisse développée dans la deuxième théorie de Freud à ce sujet³⁰. Il explique que l'absence maternelle, ou plus exactement l'alternance de sa présence et de son absence, est nécessaire à l'enfant pour qu'il puisse construire son désir à partir du manque. La séparation d'avec la mère est donc indispensable à la maturation psychique du sujet. Lacan postule que l'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais de quelque chose qui serait le défaut de cet appui du manque, c'est-à-dire, plus précisément, du manque du manque. Ce qui provoque l'angoisse ne serait pas le rythme ou l'alternance de la présence-absence de la mère, la preuve étant que l'enfant se complaît à renouveler ce jeu de présence-absence, qui assure en réalité sa sécurité, mais bien l'impossibilité de cette alternance.

En somme, pour Lacan, le fait que le rapport sur lequel

²⁹ J. Lacan : *Le séminaire, livre V (1957-1958), Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.

³⁰ J. Lacan : *Le séminaire, livre X (1962-1963), L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

s'institue le manque et qui permet que le désir soit davantage perturbé en l'absence d'une possibilité de manque est ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant.

**d) Klein, Winnicott et leurs contemporains :
une autre vision de la psychanalyse et de la
dépendance**

Le travail de Klein a amené des évolutions majeures dans la perspective psychanalytique, grâce à l'expérience qu'elle s'est forgée auprès des enfants.

Pour elle, le Moi et l'objet existent dès la naissance³¹. Le concept de fantasme inconscient est, de ce fait, et au sens premier du terme, fondamental, la relation d'objet précoce résultant de l'interaction entre le fantasme et la réalité. Klein pense qu'il existe dès la naissance un Moi primitif, immature, manquant de cohésion, qui va être d'entrée exposé à l'angoisse suscitée par le conflit entre pulsion de vie et pulsion de mort. L'angoisse naît du danger d'anéantissement lié à l'action de l'instinct de mort. Du fait du clivage pulsionnel en bons et mauvais objets et du mécanisme de projection, la menace est ressentie comme venant de l'extérieur, causée par de mauvais objets partiels persécuteurs. Parallèlement,

³¹ M. Klein : « La relation d'objet », *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, Paris, Payot, 1968.

par un mécanisme d'introjection, ces objets persécuteurs externes deviennent internes.

La pulsion agressive constitue une source interne d'angoisse, mais il existe aussi des sources externes de danger, telles que la situation de séparation d'avec la mère, qui est vécue comme une menace pour la satisfaction des besoins de l'enfant, du fait de la dépendance absolue de ce dernier.

L'enfant va élaborer l'angoisse à travers l'oscillation entre deux positions : la position schizo-paranoïde et la position dépressive³². Dans la position schizo-paranoïde, l'angoisse de persécution est la plus active. Elle prédomine pendant les trois, quatre premiers mois de la vie. Durant cette période, le Moi projette la pulsion de mort vers l'extérieur, en même temps qu'une partie de la pulsion de vie est projetée pour créer un objet idéal. En retour, le Moi va introjecter l'objet idéal, en faire une partie de lui-même, et s'identifier à celui-ci. Il peut aussi en retour recevoir la partie mauvaise, destructrice, vécue comme persécutrice, après l'avoir clivée à travers des mécanismes schizoïdes. La position dépressive, qui succède à la position schizo-paranoïde, et qui est active dès la moitié de la première année, est caractérisée par l'angoisse de perte

³² M. Klein : « Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs », *Essais de psychanalyse, 1921-1945*, Paris, Payot, 1968 ; « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », *Développements de la psychanalyse*.

d'objet. Le Moi du nourrisson perçoit progressivement l'extérieur comme différent de lui. Il va avoir des relations non plus avec des objets partiels, mais avec un objet total : la mère. À cette étape, l'enfant est capable de reconnaître l'objet entier et non plus clivé. De plus, il éprouve un sentiment de culpabilité, car, lorsque sa mère disparaît, il croit que c'est lui qui l'a mangée ou détruite. Un mécanisme de défense nommé la réparation apparaît, qui va permettre à l'enfant de préserver, recréer et réparer cet objet. Si l'acte de réparation échoue, la situation de perte d'objet s'établit.

La contribution à la compréhension de la problématique de la dépendance chez Klein est due à cette conception originale, qui établit dans le développement normal du sujet une position dépressive, au cours de laquelle l'enfant craint d'avoir détruit la mère par les sentiments agressifs qu'il entretient à son égard. La traversée de cette position dépressive représente le pont d'affranchissement central de la dépendance primaire : l'enfant qui a suffisamment bien introjecté l'objet maternel peut vivre psychologiquement la différence et la séparation, au prix d'angoisses et d'une dépression réactionnelle transitoire. En revanche, celui qui ne dispose pas d'un objet interne suffisamment bon, du fait de défaillances dans les processus d'introjection, sera livré aux angoisses et aux fantasmes de destructivité vis-à-vis de l'objet, en régressant à la phase schizo-paranoïde.

Klein s'est beaucoup interrogée sur le concept d'angoisse

dépressive : s'agit-il véritablement d'angoisse ou de dépression ? Il est possible selon elle d'envisager l'existence d'un continuum entre un certain type d'angoisse venant en réaction à une séparation et la dépression. En ce qui concerne l'angoisse dépressive, la répétition des expériences positives est un facteur important pour aider l'enfant à surmonter son sentiment de perte et de ressentiment, et tout ce qui caractérise l'absence et la réapparition autorise l'enfant à intégrer un sentiment de sécurité. Ce sont d'après Klein les jeux du bébé qui lui permettent de surmonter cette angoisse. Elle reprend l'idée de Freud, qui avait noté que son petit-fils de dix-huit mois s'adonnait à un jeu répétitif avec une bobine qu'il faisait disparaître et réapparaître, le jeu du *Fort da*. Ce jeu, que Klein appelle quant à elle le jeu du « Coucou le voilà », et qu'elle situe beaucoup plus tôt dans le développement de l'enfant, vient symboliser la perte et le retour de la mère pour l'enfant³³.

Winnicott met en perspective en 1957 la notion de sécurité intérieure avec la qualité des introjections de l'objet interne, par ses travaux sur la crainte de l'effondrement, l'espace transitionnel, et la capacité de l'enfant à être seul en présence de l'objet maternel. Il a beaucoup contribué à la théorisation de la notion de dépendance.

Pour Winnicott, le nourrisson, au début de sa vie, est

³³ M. Klein : « Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs », *Essais de psychanalyse, 1921-1945*, Paris, Payot, 1968.

complètement dépendant de son environnement, dont il n'a par ailleurs aucune conscience³⁴. Le rôle de la mère comporte selon lui trois principales fonctions : le *handling*, qui porte sur les activités concernant le corps (toilette, toucher, caresses), le *holding*, qui touche aux activités de soutien physique et psychique du nourrisson, et l'*object-presenting*, qui est la capacité qu'a la mère d'offrir à l'enfant l'objet dont il a besoin, au moment où il en a besoin. À ce stade, le bébé est un être immature, se situant en permanence au bord d'une angoisse que Winnicott qualifie d'« angoisse inimaginable ». Ce n'est que grâce à la capacité d'adaptation d'une mère « suffisamment bonne » que l'enfant peut se tenir à l'écart de cette angoisse³⁵. Lorsque la mère s'absente, son absence n'est pas perçue comme telle par le nourrisson, étant donnée la non-différenciation entre son Moi et son non-Moi, mais elle peut entraîner la non satisfaction de ses besoins et un état de carence. Si cette situation se prolonge, l'enfant va vivre une expérience le ramenant à la rupture du sentiment de continuité de son existence.

Winnicott met en particulier l'accent sur la préoccupation maternelle primaire, qui se développe au cours de la grossesse et persiste quelques temps après l'accouchement. Elle doit permettre

³⁴ D. W. Winnicott (1965) : *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1989.

³⁵ D. W. Winnicott (1956) : « La préoccupation maternelle primaire », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

au bébé de ne pas éprouver d'angoisse d'annihilation et d'investir son *Self*, c'est-à-dire son Soi.

Au fil de l'évolution des processus de maturation, la relation de dépendance entre la mère et l'enfant va se modifier. Winnicott décrit ce phénomène en distinguant trois grandes phases dans la petite enfance : la phase de dépendance absolue aux soins maternels, la phase de dépendance relative, et enfin la phase d'indépendance.

La phase de dépendance absolue aux soins maternels correspond aux cinq premiers mois de la vie. À ce stade, l'enfant est en fusion avec sa mère, et plus celle-ci répond à ses besoins, mieux c'est.

La phase de dépendance relative aux soins maternels se situe entre le sixième mois et la fin de la première année de vie. Il s'agit d'une désadaptation progressive de la mère : l'enfant se différencie progressivement de celle-ci et devient capable d'établir une relation objectale. Il n'a encore qu'une relation à des objets partiels, par exemple le sein. Il ne distingue pas encore sa mère comme une personne, et cette dernière doit comprendre qu'il est nécessaire qu'il émette un signal avant qu'elle ne satisfasse son besoin. En revanche, l'enfant commence à intégrer des objets extérieurs qui lui permettent de trouver un support dans la réalité. C'est ce que Winnicott qualifie de phénomène transitionnel. Ces objets, appelés objets transitionnels, sont des objets concrets (jouet, peluche,

morceau de chiffon, de couverture) que l'enfant investit psychiquement, conserve avec lui dans les situations de séparation, et qui permettent le passage, la transition entre la fusion initiale avec l'objet et l'individuation. Ils sont de nature paradoxale ; ils ne viennent ni du dedans, ni du dehors, mais d'un espace se situant quelque part entre l'enfant et la mère. Ils ont une valeur d'union symbolique avec l'objet maternel, toutes les activités transitionnelles étant en effet sous-tendues par les fantasmes de réunion avec la mère. Ces objets peuvent aussi servir de défense face à l'angoisse. Lorsque la mère quitte l'enfant, celui-ci est capable de le supporter si cette absence ne dure pas trop longtemps, car il conserve son souvenir. Par exemple, le doudou que prend l'enfant pour dormir, le bout de tissu ou même son pouce constituent un lien invisible qui l'unit à la mère pendant la période de séparation qu'est le sommeil.

À noter que ces schèmes persistent durant toute l'enfance, en particulier lorsque l'enfant ressent une angoisse de séparation, le plus souvent au moment du coucher, lors de séparations effectives ou de difficultés dans un contexte dépressif. Dans ces circonstances, le processus régressif amène l'enfant à désinvestir temporairement les objets extérieurs pour effectuer un repli narcissique, et, chemin faisant, il retrouve l'objet transitionnel délaissé. En cela, le phénomène transitionnel sert à dénier la séparation d'avec la mère.

Si la mère s'absente pour une période qui dépasse la propre

capacité de l'enfant de maintenir vivante sa représentation par le recours à l'objet transitionnel, bientôt celui-ci ne peut plus jouer sa fonction symbolique de trait d'union ; il perd petit à petit sa signification et est désinvesti. Si cette situation perdure, l'enfant peut être traumatisé et vivre une rupture du sentiment de continuité de son existence. Dans ce cas, la séparation d'avec une mère insuffisante ou absente est rejetée, et la mise en place de l'objet est exclue, comme si l'enfant restait au stade de l'identification primaire, dans une relation fusionnelle. D'autres enfants, vivant dans une grande insécurité et tourmentés par l'idée de la séparation et de la perte, cherchent à nier la séparation par un lien avec un objet transitionnel pathologique.

Enfin, après la phase de dépendance relative aux soins maternels, la phase d'indépendance vient petit à petit, à partir de la troisième année, alors que parallèlement se développe la socialisation.

Nous voyons dans cette théorie que, progressivement, l'enfant va acquérir la possibilité de différenciation entre le Moi et le non-Moi, ainsi que la « capacité d'être seul ». Cette évolution se déroule globalement au cours de la deuxième partie de la première année de la vie – période qui correspond à la position dépressive de Klein. À noter que, parfois, le début de cette phase est plus précoce, arrivant vers le quatrième mois. Cette « capacité d'être seul » est l'un des signes les plus importants d'une maturation réussie, et

pourrait presque être synonyme de maturation affective. Elle repose sur l'existence dans la relation psychique d'un bon objet, et se développe en s'appuyant sur la capacité qu'a le nourrisson d'être seul en présence de la mère, son fondement consistant à faire l'expérience de la solitude avec quelqu'un d'autre. À ce stade, la continuité de la relation qu'entretient l'enfant avec la mère est indispensable, et la sécurité qu'elle offre rend possible une expérience positive de solitude pour un temps limité. La mère joue le rôle de support indispensable au Moi encore fragile de l'enfant ; lorsqu'il intériorise la fonction maternelle de support, il peut vivre l'expérience de la solitude sans se sentir menacé. Ce n'est que quand il a acquis une ébauche de représentation mentale du monde extérieur et de la mère qu'il est amené à vivre des expériences de séparation et à utiliser l'objet transitionnel, qui symbolise l'union de deux personnes désormais séparées, la mère et le bébé.

Pour Bion, dont nous avons déjà évoqué le travail, le développement de la pensée passe par un psychisme autre que celui de l'enfant : celui de la mère³⁶. Cela nécessite que cette dernière soit capable de s'identifier à son bébé, et cela se trouve particulièrement stimulé par le contact mère-enfant. À travers l'interprétation de ses affects par la mère, le nourrisson introjecte ce que Bion appelle « l'appareil à penser les pensées », et s'autonomise progressivement.

³⁶ W.R. Bion (1962) : *Aux sources de l'expérience*.

La représentation de l'absence ouvre l'enfant à l'investissement de la relation d'altérité. Bion affirme que la pensée naît du sein absent, lorsque la frustration a été suffisamment bien tolérée, grâce à une alternance de gratifications et de frustrations, ainsi qu'à un accordage psycho-affectif mère-enfant adéquat. Dans ce schéma, le manque stimule le désir. L'auteur précise que si une faille dans l'organisation de la relation primaire empêche cet accordage suffisant, la rencontre n'est pas féconde, et l'enfant ne peut faire facilement appel à la représentation de l'objet absent durant l'absence maternelle. La dépendance peut à ce moment-là être source de réassurance, et constituer un anxiolytique transitoire pour l'enfant.

e) À partir des années soixante-dix : à l'ère de l'apparition de la génétique et du biologique

Bowlby développe dans les années cinquante ce qu'il appelle la théorie de l'attachement. Le modèle conceptuel de l'attachement préfigure un mode de relation à l'autre, comme un schème relationnel se réélaborant continuellement au cours de la vie du sujet, fournissant une base d'interprétation des comportements, et guidant la vie affective future de ce dernier³⁷.

³⁷ J. Bowlby (1969) : *Attachement et perte, tome 2, La séparation, angoisse et colère*, Paris, PUF, 1978.

Bowlby invite les cliniciens à porter leur attention sur les interactions précoces réelles et non seulement fantasmatiques entre l'enfant et les adultes de son environnement immédiat. Même s'il n'est pas le seul auteur à avoir cherché des analogies entre les comportements animaux et humains, il est probablement le premier psychanalyste à leur donner une telle place. Comme les éthologistes, il pense qu'il y a peu de chances pour qu'existe un point de rupture brutal entre le monde des humains et celui des animaux, tout en reconnaissant la spécificité de l'homme.

La théorie éthologique de l'attachement combine à la fois des facteurs issus de la théorie psychanalytique, de la théorie de l'évolution, de l'éthologie, de la psychologie expérimentale et de la clinique psychiatrique et pédiatrique. Ces théories semblent montrer l'existence d'un sentiment de sécurité chez le nouveau-né devant être comblé à une période cruciale. Dans le cas contraire, le bébé évolue vers une position de repli et de coupure, ou développe un excès de dépendance – les deux évolutions aboutissant à des difficultés d'adaptation au monde extérieur. La dépendance apparaît ici comme un échec des processus d'adaptation. Toujours selon Bowlby, les différentes variétés d'expériences de séparation de la figure d'attachement (séparation physique temporaire ou perte définitive, menace d'abandon à des fins éducatives, présence mais sans véritable disponibilité ou réponses inadaptées des parents) peuvent avoir des conséquences d'ordre psychopathologique.

En termes de méthode, Bowlby s'oppose à la démarche historique de Freud, qui fonde sa notion de stades à partir de la clinique d'adultes et de faits réélaborés *a posteriori* par des patients : il affirme que les comportements d'attachement ont une origine instinctive, sont génétiquement programmés et biologiquement déterminés. Leur mise en jeu est indépendante des autres systèmes instinctuels, comme l'alimentation et la sexualité infantile, contrairement aux hypothèses classiques de la psychanalyse. L'originalité de Bowlby consiste, en s'appuyant sur l'expérimentation, à émettre l'hypothèse que le besoin d'attachement est un besoin primaire. Il s'éloigne encore de Freud, pour qui les seuls besoins primaires sont ceux du corps et l'attachement de l'enfant n'est qu'une pulsion secondaire qui s'étaye sur le besoin primaire de nourriture. L'angoisse primaire de séparation apparaît donc ici non pas comme une situation traumatique, mais comme le signal activateur de la conduite d'attachement : cette angoisse, liée à la peur, fait partie du développement normal et sain de tout individu, alors que Freud, pour sa part, voit dans l'angoisse la clé de toute névrose. Dans cette perspective, Bowlby est amené à critiquer le terme d'angoisse de séparation, et propose en remplacement le concept de rupture des liens d'attachement.

Bowlby s'est notamment penché sur les expériences de séparation et de perte de la figure d'attachement principale qu'est la

mère. Celles-ci provoquent chez le jeune enfant une séquence de réactions observables cliniquement. Lors de ces séparations, on met en évidence plusieurs phases successives. Tout d'abord survient une phase de protestation, marquée par une agitation, des pleurs, de la colère, le refus de se laisser approcher et un comportement de recherche de la mère. Elle peut durer de quelques heures à plusieurs jours. Arrive ensuite une phase de désespoir, marquée par un désarroi intense. L'enfant apparaît dans un état de retrait ; les pleurs diminuent, il devient inactif, ne cherche rien, ne demande rien. La tristesse et la détresse manifestes du début deviennent beaucoup moins évidentes, pour laisser place à une apparente indifférence. Puis se déclare une phase de détachement, dans laquelle l'enfant, semblant perdre tout attachement pour sa mère, redevient sociable, au point d'accepter les soins de n'importe quel substitut maternel.

Bowlby rapproche la phase de protestation de l'angoisse de perte d'objet psychanalytique, la phase de dépression du deuil, et la phase de détachement du refoulement. C'est la durée de séparation d'avec la mère qui module l'intensité des manifestations observées. Généralement, tout finit par rentrer dans l'ordre sans dommage apparent. Toutefois, lors du retour de la mère, les épisodes vécus génèrent une plus grande sensibilité aux séparations ou aux menaces de séparation ultérieures, ainsi qu'une période d'ambivalence à l'égard des parents : d'un côté, l'enfant exige leur présence, mais de l'autre, il les repousse et se montre hostile ou

réticent à leur égard.

Bowlby a collaboré avec Ainsworth pour développer un outil expérimental nommé « la situation étrange », permettant de définir les trois principaux types de schèmes d'attachement présents dans les premières années de la vie de l'individu. Dans ce paradigme, un enfant âgé de douze mois et sa mère (ou toute autre figure d'attachement) sont conduits dans une pièce qu'ils ne connaissaient pas auparavant, nommée le laboratoire. L'enfant y joue librement. Sa mère est présente mais n'intervient pas. Huit épisodes, chacun de trois minutes, se suivent durant vingt minutes, comprenant l'entrée d'une étrangère interagissant progressivement avec le bébé, le départ puis le retour de la mère, un nouveau départ de la mère accompagné cette fois de l'étrangère, le retour de l'étrangère, puis celui de la mère.

Ainsworth différencie trois groupes d'enfants en fonction de leurs réactions. Les enfants du groupe B, dits *secure attached*, manifestent une forme de protestation lors des séparations, et accueillent ensuite leur mère, à son retour, avec un plaisir évident : ils ouvrent leurs bras ou se blottissent contre elle, sourient et se laissent facilement consoler. Les enfants des groupes A et C sont appelés *insecure attached* ou *anxiously attached*. Les enfants du groupe A, désignés plus spécifiquement comme *insecure avoidant*, peuvent donner une certaine impression d'indépendance. Ils explorent l'environnement sans chercher une base sécurisante

auprès de leur mère, comme le font les enfants du groupe B, ni s'assurer de sa présence. Quand leur mère sort de la pièce, ils ne semblent pas particulièrement affectés. Enfin, ils peuvent donner l'impression de vouloir l'éviter à son retour. Les enfants du groupe C, appelés *insecure ambivalent* ou encore *insecure resistant*, semblent peu à l'aise tout au long de la situation. Ils se montrent peu explorateurs et peuvent s'accrocher à leur mère. Anxieux, parfois agités, souvent en détresse lors des séparations, ils présentent lors des réunions un mélange de comportements impliquant à la fois recherche de proximité et résistance. Il en résulte une impression d'ambivalence et de colère, ou alors au contraire de passivité. Précisons que Main, psychologue américaine élève d'Ainsworth, a proposé en 1985 une quatrième catégorie (la catégorie D), appelée *disorganized disoriented*. Les enfants de ce groupe se caractérisent par le fait qu'ils ne parviennent ni à s'approcher de leur mère, ni à s'en détacher.

Bowlby distingue, à partir de cette étude, trois principaux schèmes d'interaction : « l'attachement sûr, en sécurité », « l'attachement en insécurité attaché-résistant ou avec contact ambivalent », et, enfin, « l'attachement en insécurité angoissé-évitant ». Dans « l'attachement sûr, en sécurité », l'enfant se montre confiant envers des parents disponibles et sensibles à ses signaux. Dans les situations pénibles ou effrayantes, l'enfant recherche activement réassurance et protection auprès d'eux. Dans

« l'attachement en insécurité attaché-résistant ou avec contact ambivalent », l'enfant se tourne effectivement vers ses parents pour être protégé, tout en exprimant un manque de confiance envers eux. Ce schème est favorisé par des expériences antérieures où ceux-ci se sont montrés défaillants, ou lorsque les menaces d'abandon sont couramment utilisées comme moyen de pression sur l'enfant. « L'attachement en insécurité angoissé-évitant », pour sa part, est caractérisé par une absence totale d'attentes de l'enfant vis-à-vis des parents quand il est en situation difficile. Tout se passe comme si l'enfant avait renoncé à rechercher amour et protection auprès d'eux. Ce schème est souvent la conséquence de rejets répétés, de mauvais traitements, ou de séjours prolongés en institution dans des conditions défavorables.

En résumé, l'attachement procure une base de sécurité, la présence de la figure principale d'attachement favorisant l'exploration des autres réponses adaptatives à l'environnement, et l'assurance de l'enfant s'accroissant avec l'âge. Les réactions d'anxiété à la séparation se font de plus en plus discrètes au cours du développement, et l'enfant tolère au fur et à mesure des séparations de plus en plus prolongées. Plus l'enfant progresse dans son autonomie, plus sa survie est compatible avec un éloignement plus grand de la figure d'attachement. Plus la figure d'attachement se montre prévisible dans ses réponses, plus le sentiment de sécurité augmente. Cette prévisibilité de l'autre n'est pas donnée au départ,

mais s'établit au fil des interactions entre l'enfant et la figure d'attachement.

Cependant, une menace de perte peut faire surgir l'angoisse à tout moment, et une perte réelle peut engendrer la détresse, voire la dépression. L'enfant témoigne à chaque fois de son désarroi selon une séquence de comportements identique : une phase de désespoir (l'enfant pleure et tente de retrouver l'objet perdu), une phase de découragement (l'enfant alterne entre colère et tristesse, il fait un constat d'échec qui le laisse désemparé), et une phase de détachement (il renonce définitivement). Toute séparation entraîne des conséquences plus ou moins marquées. S'il s'agit d'une séparation de brève durée, l'enfant craint de perdre à nouveau sa mère et développe la peur d'une nouvelle séparation. S'il s'agit de situations induisant un comportement d'attachement angoissé (la mère est présente physiquement mais demeure insensible aux besoins de son enfant, elle est absente ou profère des menaces de rejet), l'enfant vit des expériences réelles qui le conduisent à un modèle d'attachement inaccessible.

Pour Bowlby, attachement et dépendance sont des entités différentes chez l'enfant : l'attachement est focalisé sur une personne en particulier, notamment la mère, alors que la dépendance est une attitude indifférenciée. En outre, le paradigme de la situation étrange, que nous avons décrite précédemment, montre notamment pour « l'attachement en insécurité » que

l'attachement n'est pas associé à la dépendance puisqu'au contraire il est associé à une ouverture vers l'extérieur et donc à une capacité d'autonomie.

Spitz définit deux types de processus intervenant dans le développement de l'enfant : les processus de maturation inscrits dans le patrimoine héréditaire et non soumis à l'environnement, et les processus de développement dépendants des relations objectales et de l'apport de l'entourage³⁸. Pour définir le stade non-objectal, qui correspond plus ou moins au narcissisme de Freud, Spitz emploie le terme de non-différenciation. Tel est l'enfant à la naissance. Puis apparaissent chez le nourrisson des comportements spécifiques révélant l'existence d'organiseurs du psychisme, qu'il appelle indicateurs. Selon lui, les processus psychiques qui fonctionnent en profondeur ne sont pas directement observables mais seulement repérables en surface, à la périphérie, par ces indicateurs, qui ne sont que le reflet ou les témoins de mouvements et de remaniements structuraux profonds se faisant sous l'égide des organisateurs, et qui définissent les étapes essentielles du développement.

Dès l'âge de deux ou trois mois, le visage humain est la perception visuelle la plus reconnue par le bébé, qui y répond par le

³⁸ R. Spitz (1965) : *De la naissance à la parole, La première année de la vie*, Paris, PUF, 1979.

sourire. Cette réponse est l'indicateur révélant l'établissement du premier organisateur du psychisme. Au cours du troisième trimestre de sa vie, entre le huitième et le dix-huitième mois, Spitz observe un changement dans le comportement du nourrisson face à la présence d'un inconnu. Il s'agit de la première manifestation de l'angoisse proprement dite, que l'auteur nomme « angoisse de l'étranger ». Si un individu qu'il ne connaît pas s'approche de l'enfant, sa présence déclenche un comportement typique caractéristique et ne prêtant à aucune confusion : le bébé manifeste de l'appréhension ou de l'angoisse à des degrés différents, et rejette l'étranger. Dans ce cas, Spitz émet l'hypothèse que sa réaction est en lien avec la perception du visage de l'inconnu en tant que différent des traces mnésiques correspondant à celui de sa mère : face à un étranger, il réagit au fait que ce n'est pas sa mère, et pense qu'elle l'a abandonné. En somme, l'enfant a peur de l'avoir perdue. Cette étape marque l'acquisition de l'objet libidinal proprement dit : le nourrisson distingue désormais le visage de sa mère, et lui confère une place unique parmi les autres visages. Spitz explique à ce propos que l'enfant a désormais établi une véritable relation objectale, et que la mère est devenue son objet d'amour privilégié. Il s'agit d'un symptôme de progrès dans le développement de la personnalité de l'enfant. Au-delà, l'apparition de cette manifestation d'angoisse indique que le deuxième organisateur psychique a été atteint, reflétant l'existence d'une véritable relation d'objet. Plus

tardivement, vers le quinzième mois, le secouement de la tête qui signifie « Non » constitue, pour Spitz, l'indicateur du troisième organisateur psychique. À ce stade, l'enfant est parvenu, par ce geste de la tête, à réaliser l'abstraction d'un refus ou d'une dénégation. La maîtrise par l'enfant du « Non » est le début de la communication verbale.

En 1979, Spitz observe chez les nourrissons de six à huit mois ayant été séparés de leur mère et ne trouvant pas, dans leur milieu d'accueil, un support affectif suffisant, la survenue d'une dépression qu'il qualifie d'anaclitique, appelée aussi carence affective partielle. Une condition nécessaire à son apparition est que les échanges mère-enfant aient été antérieurement satisfaisants. Il s'agit donc d'une véritable réaction de « déprivation » maternelle³⁹. Après une phase de protestation caractérisée par des pleurs et des comportements d'agrippement désespéré à l'observateur, l'enfant

³⁹ Le terme de « déprivation » a été inventé par Winnicott, qui l'a utilisé pour la première fois en 1953 dans un article intitulé « Objets transitionnels, phénomènes transitionnels », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969. Dans l'un de ses ouvrages nommé *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, 1994, au sein duquel sont rassemblés des articles et conférences traitant de ce que Winnicott appelle la tendance antisociale, l'auteur attribue l'origine de certains comportements délinquants à une « déprivation », c'est-à-dire une perturbation survenue très tôt dans l'environnement de l'enfant. Cette « déprivation » indique que ce dernier a perdu « quelque chose de bon, qui a été positif dans l'expérience de l'enfant jusqu'à une certaine date, et qui lui a été retiré. Ce retrait a dépassé la durée pendant laquelle l'enfant est capable d'en maintenir le souvenir vivant ».

devient progressivement indifférent, refusant le contact. À cette attitude de retrait sont associés des tendances à l'insomnie, à l'anorexie, une grande sensibilité aux maladies infectieuses, et un arrêt du quotient de développement intellectuel. Nous pouvons ajouter que le terme d'anaclitisme se traduit littéralement par les mots « coucher contre », ce qui renvoie au besoin d'appui de l'autre, et aux difficultés que cela représente de s'autonomiser par rapport à cet autre. Après cinq mois de privation, s'installe ce que Spitz appelle l'hospitalisme (appelé aussi carence affective totale), qui apparaît lorsque la séparation se prolonge : l'enfant reste alors étendu sur le dos dans son berceau, complètement passif, le visage vide d'expression. Les troubles deviennent irréversibles et laissent des séquelles au niveau comportemental (retard psychomoteur, déficience intellectuelle). Le taux de mortalité est élevé chez les enfants se trouvant dans cette situation. Le développement de troubles massifs en cas de privation met en lumière l'importance de la présence physique de la mère ou de son substitut pour la construction du nourrisson.

Dans la conception de Mahler, l'angoisse de séparation fait partie du développement de l'enfant⁴⁰. L'auteur repère, au cours de ce développement, trois phases principales : la « phase autistique normale », durant les premières semaines de vie, la « phase

⁴⁰ M. Malher (1975) : *La naissance psychologique de l'être humain*, Paris, Payot, 1980.

symbiotique normale », puis la phase du « processus de séparation-individuation ». La « phase autistique normale » dure à peu près quatre semaines. Elle correspond au stade du « narcissisme primaire absolu » de Freud. Pendant cette période, le nouveau-né a une tendance innée au fonctionnement végétatif. La « phase symbiotique normale » se déroule du deuxième mois jusqu'au neuvième ou au douzième mois du nourrisson. À ce niveau, tout se passe comme si l'enfant et sa mère constituaient une unité duelle toute-puissante, à l'intérieur d'une frontière unique commune. Dans ce système, l'enfant est en état de dépendance absolue. Il s'agit d'un état d'indifférenciation, de fusion avec la mère, dans lequel le « je » ne se différencie pas encore du « non-je », et où l'intérieur et l'extérieur n'en viennent que graduellement à être perçus comme différents. Le trait essentiel de la symbiose est une fusion psychosomatique toute puissante, hallucinatoire, à la représentation de la mère, avec en particulier l'illusion délirante de l'existence d'une frontière commune à deux individus réellement et physiquement distincts. À l'intérieur de la sphère symbiotique avec sa mère, l'enfant se sent en sécurité et éprouve un plaisir considérable. C'est vers ce mécanisme que régresse le Moi dans les cas des troubles les plus graves d'individuation et d'organisation psychotique. Le « processus de séparation-individuation » est gouverné dans son entier par deux lignes de développement : l'une aboutit à la séparation et rend compte de l'évolution vers la

différenciation, la distanciation, la formation des limites et le détachement d'avec la mère, tandis que l'autre aboutit à l'individuation et à l'autonomisation. C'est par l'entremise de ce « processus de séparation-individuation » que l'enfant atteint un fonctionnement autonome, lié à la présence et à la disponibilité émotionnelle de la mère. Le garant de la réussite normale de cette phase est l'environnement représenté par la mère, dont la disponibilité physique et émotionnelle est capitale : elle doit parfaitement s'adapter à l'évolution de l'enfant, trouver la distance optimale, et l'encourager dans son développement.

Voici les différentes étapes du « processus de séparation-individuation ». La première, qui commence bien avant la fin de la phase symbiotique, est celle de la différenciation et du développement du schéma corporel. Son début se situe vers quatre, cinq mois, au moment culminant de la phase symbiotique. La deuxième étape est celle des essais, allant dans le sens d'une évolution de la psychomotricité. Elle s'étend du neuvième, douzième mois, au quinzième environ. À ce stade, l'activité extéroceptive remplace peu à peu l'investissement interne de l'attention, qui, jusque là encore, se fixait presque exclusivement sur des sensations internes désorientées symbiotiquement. C'est ainsi que s'établit la distance optimale caractéristique de l'interaction entre la mère et l'enfant, qui permet à ce dernier d'explorer le monde, tout en restant à proximité d'elle. Mahler parle

de ce phénomène en utilisant le terme d'« éclosion ». Dans un deuxième temps, le déplacement massif d'investissement libidinal se réalise par le vecteur de la locomotion. À partir du dernier quart de la première année, l'activité motrice de l'enfant dans l'espace le motive à s'éloigner de sa mère et à pratiquer une séparation physique active, qui sera suivie d'un retour. Ceci aura une grande influence catalysatrice sur le développement futur du Moi. L'enfant explore des secteurs de plus en plus larges de la réalité. Il expérimente ses propres capacités dans un état d'élation jubilatoire. Il se croit doté de toute-puissance magique, et son omnipotence héritée de celle qu'il attribuait à sa mère s'enrichit de la fascination que lui procure sa propre autonomie. Il se sépare physiquement de sa mère... mais pour mieux lui revenir, dans la troisième étape. L'étape du rapprochement se déroule du quinzième au vingt-quatrième mois. L'enfant a maintenant vraiment pris conscience qu'il était physiquement séparé de sa mère, même si elle continue à lui être nécessaire par son contact. Cette séparation active qu'opère l'enfant est pour lui génératrice d'angoisse, que l'extension de son autonomie et le plaisir qu'il en retire ne lui permettent pas de surmonter seul. La perte de son omnipotence le rend vulnérable et fragile. Arrive enfin la quatrième étape, qui est celle de la permanence de l'objet libidinal et de la consolidation de l'individualité. Elle débute à l'âge de vingt-quatre mois et n'a pas de fin.

Ainsi, pour Mahler, la permanence de l'objet libidinal résulte de l'élaboration de la représentation psychique consécutive à l'investissement libidinal de l'objet maternant. Cela implique que l'enfant ait pu réaliser l'unification du bon et du mauvais objet en une seule représentation psychique globale, après s'être débarrassé des angoisses apparues lors de la séparation d'avec la mère et de leurs conséquences.

L'angoisse de séparation apparaît à la fin de la « phase symbiotique », au décours du « processus de séparation-individuation », et se poursuit jusqu'à environ trente, trente-six mois, au moment de l'acquisition de la constance de l'objet. À ce stade, l'enfant éprouve une pulsion l'amenant à se séparer de sa mère, un besoin de s'individualiser, avec une prise de conscience progressive de l'existence externe maternelle, mais cela ne va pas sans souffrance. L'enfant ne peut donc qu'être inquiet, partagé entre le désir de s'autonomiser, la joie de faire les choses par lui-même, et la crainte de perdre la sécurité de l'univers symbiotique. La capacité qu'a l'environnement, et principalement la mère, d'accepter et d'encourager l'enfant dans cette aventure est primordiale. La mère doit éviter à l'enfant de vivre de trop grandes angoisses. Il est indispensable qu'elle sache moduler les distances entre elle et lui, de telle sorte qu'il puisse explorer le monde extérieur sans crainte, assuré qu'il trouvera en cas de besoin une base de sécurité toujours disponible.

Masterson, dans les années soixante-dix, reprend l'idée selon laquelle l'adolescence pourrait être le moment de la révélation des troubles psychiques antérieurs⁴¹. Selon lui, parmi les adolescents pour lesquels le premier processus de séparation-individuation a été interrompu par un blocage se situant au niveau de la sous-phase de rapprochement, certains présenteraient dans leur développement ultérieur un syndrome borderline.

Jeammet a insisté dans les années quatre-vingt-dix sur la qualité des autoérotismes, des liens intériorisés et des assises narcissiques pour le développement futur de l'enfant⁴². L'autoérotisme se nourrit des échanges du bébé avec sa mère, c'est-à-dire de toutes ses expériences, d'où il retire un plaisir propre pouvant faire l'objet d'une intériorisation. Le mouvement de suçotement du nourrisson qui attend sa nourriture et qui compense cette attente par ce plaisir-là en est le modèle. Ce qui va compter pour qu'il apaise sa tension et qu'il élabore une sécurité interne, c'est qu'il retrouve les traces mnésiques des expériences de satisfaction antérieures. L'intériorisation de cette relation va,

⁴¹ J.F. Masterson : « Diagnostic et traitement du syndrome « borderline » chez les adolescents », *Confrontations psychiatriques*, 1971, 7, p. 125-155.

⁴² P. Jeammet : *Les destins de l'autoérotisme à l'adolescence, Devenir adulte*, Paris, PUF, 1990 ; « Les destins de la dépendance à l'adolescence », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 1990, 38, p. 190-199.

progressivement, permettre l'attente. L'enfant va devenir en quelque sorte indépendant de la présence de l'objet extérieur comme stimulant nécessaire, et les traces d'une représentation mentale interne de l'objet en tant que tel vont se constituer. À partir de ces expériences heureuses vont émerger les bases d'un sentiment de continuité.

À l'opposé de cette évolution harmonieuse, tout ce qui fait prématurément sentir à l'enfant le poids de l'objet et son impuissance à son égard, que ce soit par défaut ou excès de présence, est susceptible de jeter les bases d'un antagonisme entre le sujet et ses objets d'investissement. C'est la raison pour laquelle les expériences de séparation pendant l'enfance révèlent la qualité et la solidité des acquis. Elles permettent de différencier les enfants pour lesquels le recours à l'autoérotisme supplée efficacement l'absence des figures d'attachement de ceux qui le remplacent par un investissement perceptivo-moteur de l'environnement ou d'une partie de leur propre corps par la mise en œuvre de conduites d'autostimulation sur un mode répétitif et désaffectivé. La nature de l'investissement dépend de la qualité du lien rompu, mais aussi de ce qui subsiste de ce lien ou encore de la façon dont ce dernier se rétablit.

À noter que ces conduites, accomplies mécaniquement, sont d'autant plus massives, douloureuses, voire mutilantes pour le sujet que le lien est pauvre et la relation de plaisir absente.

Cela illustre bien la relation dialectique qu'il existe entre la capacité d'autonomie de l'individu, la qualité de ses ressources internes et celle de ses premières relations objectales. Les interactions et l'investissement dont l'enfant a été l'objet se reflètent dans les modalités de l'investissement de son propre corps. L'indispensable lien de continuité avec autrui est assuré pour partie par le plaisir à être et à fonctionner du sujet. Lorsqu'il est présent, il n'y a pas conflit entre le besoin du lien, l'appétence à recevoir, la dépendance à l'objet et la nécessaire autonomisation. Inversement, tout ce qui produit une cassure trop brutale, trop précoce dans la continuité du lien et l'adéquation réciproque des interactions fait prendre conscience à l'enfant de son impuissance et de sa dépendance à l'égard du monde extérieur. C'est ainsi que se créent les conditions d'un antagonisme entre autonomie et dépendance, entre soi et autrui.

Kernberg aborde lui aussi la notion de dépendance dans son étude sur les états limites, en montrant les difficultés que certains patients rencontrent dans la cure psychanalytique, qu'ils rendent interminable en raison de leur dépendance affective⁴³. Les personnes chez lesquelles on suppose l'existence d'une structure de type « état limite » souffrent d'états dépressifs qualifiés d'anaclitiques, secondaires à des séparations mal supportées, vécues

⁴³ O. Kernberg : *Les troubles limites de la personnalité*, Paris, Dunod, 1997.

sur un mode abandonnique.

3. La dépendance affective telle qu'envisagée par la psychiatrie

La notion de dépendance affective est une notion relativement récente dans le domaine de la psychiatrie. Selon l'approche, ce concept peut revêtir des significations différentes, que nous allons à présent passer en revue.

L'opérationnalisation de la dépendance pathologique dans le champ de la psychiatrie se fait selon deux modalités : l'une de nature catégorielle, l'autre de type dimensionnel. La modalité catégorielle fixe un seuil entre dépendance normale et pathologique, et conceptualise la dépendance affective comme un trait pathologique de personnalité, la dépendance pathologique étant envisagée comme une catégorie rentrant dans le cadre des personnalités pathologiques. Cette approche se focalise surtout sur la validité et la fidélité du diagnostic de personnalité dépendante. La modalité dimensionnelle, quant à elle, considère que les individus sont tous plus ou moins dépendants, et envisage la dépendance affective comme une dimension de la personnalité.

a) Approche catégorielle : la personnalité dépendante

La personnalité dépendante est une entité apparue très récemment dans la nosographie psychiatrique, laquelle s'est largement inspirée de la psychanalyse. Nous allons revenir brièvement sur l'historique de son apparition.

Abraham, en 1924, nomme personnalité orale un type particulier de personnalité centrée sur les avatars de développement du stade oral, dans laquelle le sujet vit dans l'attente d'un être protecteur et bienveillant, constitutif d'un équivalent maternel⁴⁴. En 1923, le psychiatre allemand Schneider rédige un ouvrage sur les personnalités psychopathiques (équivalent des personnalités pathologiques), dans lequel il met en évidence les personnalités abouliques, caractérisées par la malléabilité, la facilité à être séduits par les autres, ajoutant que leur caractère est marqué par l'immaturation. Il les considère comme proches de l'hystérie. En 1945, Fenichel décrit d'autres traits de la personnalité orale, notamment chez les individus ayant subi des privations lors de cette période du développement⁴⁵. Il explique que, selon lui, lorsqu'une personne reste fixée à ses désirs de la période orale, son comportement général se caractérise par le besoin des autres pour se

⁴⁴ K. Abraham (1915-1925) : « Contribution de l'érotisme oral à la formation du caractère », *Œuvres complètes II*.

⁴⁵ O. Fenichel (1945) : *Théorie psychanalytique des névroses*.

prendre en charge, et une aversion à s'assumer seule. En 1945 également, le colonel Menninger, psychiatre et psychanalyste américain, fait la distinction entre trois types de personnalités psychopathiques (ou pathologiques) : la personnalité pathologique en elle-même, la personnalité sujette à la toxicomanie, et la personnalité à réaction immature. Chez les individus de ce dernier groupe apparaît une réaction au stress militaire routinier, se manifestant par un sentiment d'abandon, des comportements inadéquats, de la passivité, et des bouffées agressives. Toujours en 1945, Horney, psychanalyste allemande, met en évidence le type compliant de personnalité, marqué par le besoin d'approbation, d'affection, mais aussi par la recherche d'un proche (par exemple le conjoint) susceptible d'assumer les responsabilités. Sullivan, psychiatre et psychanalyste américain, définit en 1947 la personnalité inadéquate par le besoin qu'elle présente d'avoir une personne forte pour prendre les décisions à sa place. En 1947 également, Fromm, autre psychanalyste américain, s'intéresse à l'orientation réceptive, selon laquelle les sujets attribuent à l'extérieur l'origine de tout ce qui leur est nécessaire. Ils se sentent dépendants de leur entourage, perdus, seuls, et estiment être incapables de faire quoi que ce soit sans aide, notamment dans la prise de décisions et de responsabilités.

Plus tardivement est élaboré par l'Association des psychiatres américains (APA) le DSM (manuel diagnostique et

statistique des troubles mentaux), qui sera suivi par la CIM (classification internationale des maladies), établie par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Les descriptions des troubles de la personnalité selon le DSM et la CIM font partie des typologies cliniques de la personnalité et se rapprochent du modèle de Schneider élaboré en 1923.

En 1952, le DSM-I s'inspire des constatations des psychiatres militaires américains et fait apparaître dans sa catégorisation la personnalité passive-agressive, avec ses trois sous-types : passif-agressif, passif-dépendant, et agressif. Six ans plus tard, Chodoff et Lyons, deux psychiatres américains, reprennent la littérature sur les névroses hystériques, et soulignent dans leurs travaux que l'ensemble des auteurs s'accordent sur sept traits de personnalité : l'égoïsme, la tendance à la dramatisation (histrionisme), le manque de contrôle émotionnel (labilité émotionnelle), la pauvreté et la facticité des affects, l'érotisation des rapports sociaux, la frigidité ou la crainte de la sexualité et, enfin, la dépendance affective. De façon générale, la majorité des travaux portant sur la personnalité sous-jacente aux névroses hystériques ont mis en lumière l'individualisation des personnalités histrioniques, mais aussi dépendantes. En 1968, Lemprière, psychiatre française, isole dans la névrose hystérique une dépendance affective. Selon les études de Lazare, psychiatre de nationalité américaine, parues en 1966 et 1970, les traits de la

personnalité orale seraient au nombre de sept : dépendance, pessimisme, passivité, mépris d'autrui, parcimonie, agressivité orale et agressivité. Lazare note que des traits obsessionnels et hystériques s'associent à la personnalité orale, et qu'une dimension orale caractérise les personnalités hystériques. Les personnalités orales présentent souvent des signes très nets d'identification, se traduisant dans le comportement à l'égard des personnes dont elles sont dépendantes. Certaines d'entre elles agissent comme des mères protectrices envers leurs relations proches. Elles se montrent généreuses, comblant les membres de leur famille ainsi que leurs amis de présents et d'aide.

En 1968, le DSM-II fait une nouvelle fois mention de la personnalité passive-agressive, mais en supprimant les trois sous-types.

En 1980, le DSM-III individualise les personnalités dépendantes et passives-agressives. À noter que c'est la première fois que la personnalité dépendante apparaît dans une catégorisation nosographique. L'émergence de ce type de personnalité dans le DSM a été imposée par la nécessité de démembrer le concept de personnalité hystérique devant le manque de consensus quant au sens et à la polysémie du terme hystérique. Ainsi, la personnalité hystérique disparaît au sein du DSM-III, alors que ses composantes infantile et passive, mais aussi active et exubérante, subsistent, en étant intégrées respectivement dans les personnalités dépendantes et

histrioniques. Nous précisons que les personnalités pathologiques du DSM-III sont réparties en trois *clusters* : le cluster A, qui regroupe les personnalités marquées par la bizarrerie ou l'originalité, le cluster B, dans lequel les sujets manifestent une dramatisation, une émotivité et des conduites excentriques, et le cluster C, qui comprend les personnalités apparaissant anxieuses et craintives. La personnalité dépendante fait partie du cluster C. L'appartenance de la personnalité dépendante à ce cluster étaye l'hypothèse de l'importance de l'angoisse et de la dépression dans la genèse de ce trouble de la personnalité.

Le DSM-IV, paru en 1994, reprend la catégorisation nosographique du DSM-III.

Dans la neuvième version de la CIM, en 1977, la personnalité dépendante est désignée sous le terme de personnalité asthénique. Elle se définit comme un trouble de la personnalité caractérisé par une soumission passive aux désirs des aînés et des autres, et par une réponse irrésolue et inadéquate aux exigences de la vie quotidienne. Cette personnalité peut correspondre à la fois aux personnalités dépendante, inadéquate et passive.

Le DSM-III a fortement influencé la dixième révision de la CIM (CIM-10 ou ICD-10), qui date de 1992, et qui comprend la présence d'une personnalité nommée personnalité dépendante, dont les traits sont très proches de ceux décrits par le DSM-III.

(1) Clinique psychiatrique de la personnalité dépendante

De façon générale, au plan clinique, la dépendance se définit essentiellement comme un trouble de la personnalité dans lequel le sujet abandonne à d'autres la responsabilité des secteurs importants de sa vie, en raison de son manque de confiance en soi et de son incapacité à fonctionner de manière autonome. Pour éviter de compter sur lui-même, il subordonne ses besoins à ceux des personnes dont il dépend. Cette personnalité a tendance à déprécier ses capacités et qualités. Symptomatiquement, le dépendant affectif éprouve une intolérance au manque, à l'absence d'un individu qui lui est cher au niveau sentimental. La dépendance affective peut être considérée comme normale dans certains cas mais, lorsqu'elle devient importante et caractérise le comportement au long cours du sujet, elle devient pathologique, du point de vue psychiatrique.

En 1988, Birtchnell, psychiatre britannique, émet l'hypothèse au niveau étiopathogénique d'une caractéristique de l'enfance qui persisterait à l'âge adulte. Selon lui, la dépendance est constituée de cinq déficits fondamentaux : un déficit dans le déroulement sécuritaire et dans le processus de séparation, un déficit dans l'établissement d'une identité personnelle, un déficit dans la faculté d'un sujet à devenir confiant en ses propres capacités, un déficit dans l'acquisition d'une appréciation adéquate de sa propre

valeur, et un déficit touchant la capacité à se sentir accepté dans le monde des adultes. La dépendance, puisque nommée sous le terme de déficit, est ici considérée comme une conséquence du défaut d'acquisition de certaines capacités.

En 1990, le psychiatre américain Livesley distingue pour sa part dix traits prototypiques dans la personnalité dépendante : la crainte de la perte et de la séparation, la faible estime de soi, le besoin de conseils et de réassurance, le besoin d'affection, le besoin d'approbation, le besoin d'attention et de soins, la recherche de proximité, le niveau de sécurité permanent, la protestation à la séparation, et la soumission. Ces dix traits se répartissent en deux dimensions, mesurant d'un côté l'attachement en insécurité (*insecure attachment*), et de l'autre la dépendance proprement dite. L'attachement en insécurité rassemble la crainte de la perte et de la séparation, le besoin d'affection, le besoin d'attention et de soins, la recherche de proximité, le niveau de sécurité permanent, et la protestation à la séparation. Il implique une angoisse de séparation, ainsi que la crainte anticipatoire de l'abandon. La dépendance proprement dite regroupe, quant à elle, la faible estime de soi, le besoin de conseils et de réassurance, le besoin d'approbation, le besoin d'attention et de soins, et la soumission.

En 1993, un autre psychiatre américain, Bornstein, envisage la dépendance comme une caractéristique stable de la personnalité et détermine lui aussi des traits caractéristiques de cette personnalité

– l’existence et la stabilité de ces traits pouvant être testés expérimentalement.

(a) Le DSM-IV

Le DSM-IV, dernier exemplaire en date du DSM, définit la personnalité dépendante comme :

Le besoin général et excessif d’être pris(e) en charge, qui conduit à un comportement soumis et « collant » et à la peur de la séparation, apparaissant au début de l’âge adulte et présent dans des contextes divers, comme en témoignent au moins cinq des manifestations suivantes :

1. Le sujet a du mal à prendre des décisions dans la vie courante sans être conseillé(e) ou rassuré(e) de manière excessive par autrui ;

2. Il a besoin que d’autres assument les responsabilités dans la plupart des domaines importants de sa vie ;

3. Il a du mal à exprimer un désaccord avec autrui de peur de perdre son soutien ou son approbation (remarque : ne pas tenir compte d’une crainte réaliste de sanctions) ;

4. Il a du mal à initier des projets ou à faire des choses seul(e), par manque de confiance en son propre jugement ou en ses propres capacités plutôt que par manque de motivation ou d’énergie ;

5. Il cherche à outrance à obtenir le soutien et l’appui d’autrui, au point de se porter volontaire pour faire des choses désagréables ;

6. Il se sent mal à l’aise ou impuissant(e) quand il (elle) est seul(e), par crainte exagérée d’être incapable de se débrouiller ;

7. Lorsqu’une relation proche se termine, il cherche de

manière urgente une autre relation qui puisse assurer les soins et le soutien dont il (elle) a besoin ;

8. Il est préoccupé(e) de manière irréaliste par la crainte d'être laissé(e) et de devoir se débrouiller seul(e)⁴⁶.

(b) La CIM-X

Les critères diagnostiques de la CIM-X, inspirés du DSM, sont plus axés sur la dépendance proprement dite que sur l'attachement en insécurité. La définition de la personnalité dépendante proposée par la CIM-X est la suivante :

F60.7 Personnalité dépendante

Trouble de la personnalité caractérisé par une tendance systématique à laisser passivement autrui prendre les décisions importantes ou mineures le concernant, par crainte d'être abandonné, à cause de sentiments d'impuissance et d'incompétence, une soumission passive à la volonté d'autrui (cas par exemple des personnes âgées) et une difficulté à faire face aux exigences de la vie quotidienne. Un manque d'énergie peut se manifester dans le domaine intellectuel ou émotionnel. Il existe en outre une certaine tendance à rejeter la responsabilité sur autrui.

Ce type de personnalité est marqué par :

- Une conduite d'échec ;
- Une asthénie ;
- Une inadéquation ;
- Une passivité⁴⁷.

⁴⁶ American Psychiatric Association: *DSM-IV-TR*, Paris, Masson, 2003.

⁴⁷ OMS, *CIM-X*, Londres, Stationary Office Books, 2003.

(2) Un concept proche de la personnalité dépendante : la personnalité immature

La revue de concepts voisins confirme la proximité conceptuelle entre la dépendance affective et l'immaturité psychoaffective. Toutefois, l'immaturité a progressivement disparu du champ de la psychopathologie, et a été remplacée par la notion de dépendance.

L'immaturité psycho-affective est un concept ancien, apparu dès la fin du siècle dernier. Ribot, en 1896, parle d'infantilisme psychologique. Dupré, en 1903, utilise le terme de puérilisme mental. Codet, en 1937, puis Boutonnier, en 1948, décrivent les arriérations affectives, en les distinguant des arriérations intellectuelles. En 1948, Jampolsky dépeint l'infantilisme affectif, soulignant l'existence d'une dépendance à la mère. Dans les années cinquante, Lindberg publie un ouvrage sur le syndrome de psycho-infantilisme, qui peut d'après lui s'ajouter à d'autres traits de personnalité. Les sujets concernés sont dépeints comme influençables et attachés à leur gardien spirituel, généralement leur père ou leur mère.

L'immaturité psychoaffective a surtout été étudiée par les psychiatres militaires, comme Tristan en 1977, Bertrand en 1982, et Barrois en 1980 et 1984. Ces auteurs perçoivent dans l'immaturité psycho-affective un sentiment d'insécurité interne (incapacité à

rester seul, besoin d'être soutenu, soumission passive, hyperémotivité et labilité thymique), ainsi qu'une dépendance affective.

Au départ, Barrois pense qu'il existe deux types d'immatunité affective : l'immaturation, qui correspondrait à un manque à être adulte, c'est-à-dire un arrêt ou une inhibition du développement des structures psychoaffectives, et l'immatunité proprement dite, désignant une anomalie particulière dans la relation à autrui, toujours révélée par un comportement de dépendance à l'égard soit des parents réels, soit d'un ou de plusieurs substituts de ceux-ci.

En 1984, Barrois distingue l'immatunité symptôme, qui constitue, dans une approche dimensionnelle, un trait colorant les tableaux cliniques de certaines personnalités, et l'immatunité pure qui, dans une approche plus catégorielle, est indépendante de toute structure névrotique ou psychotique⁴⁸. Cette immatunité pure renverrait à une structure spécifique de la personnalité faisant partie des états limites au sens de Bergeret et de Kernberg (pour Kernberg, en 1981, la personnalité infantile relève des troubles limites de la personnalité). Par ailleurs, Barrois insiste sur les relations étroites entre la personnalité immature et les personnalités dépendantes et

⁴⁸ C. Barrois : « Psychiatrie et armée », *Encyclopédie Médico-Chirurgicale, Psychiatrie*, 1984, 37882, A 10-2.

limites du DSM-III.

Il faut noter que la personnalité immature est une entité clinique actuellement abandonnée dans les nomenclatures officielles de psychiatrie, n'ayant pas été retenue dans le DSM-III.

La question reste posée de savoir s'il est pertinent d'individualiser un type de personnalité centré sur l'immaturation psychoaffective. Cette question concerne aussi et même surtout la personnalité dépendante, puisque cette dernière est caractérisée principalement par la présence d'une dépendance affective exagérée.

(3) Hypothèse étiopathogénique de la personnalité dépendante : le trouble lié à l'anxiété de séparation

La nosographie psychiatrique décrit le trouble « angoisse de séparation », qui renvoie à une angoisse de séparation morbide pendant l'enfance. C'est le seul trouble d'ordre affectif reconnu au niveau psychiatrique comme débutant spécifiquement durant l'enfance ou l'adolescence. C'est aussi, parmi les troubles anxieux de l'enfant et de l'adolescent, le trouble le plus fréquemment diagnostiqué.

Dans un contexte de relation interpersonnelle, l'angoisse de

séparation normale correspond au sentiment douloureux de crainte éprouvé par un individu lorsque la relation affective établie avec une personne importante de son entourage se trouve menacée d'interruption, ou est interrompue. On parle plutôt de séparation lorsque la perte du lien affectif, équivalent de perte d'amour, est provisoire, et véritablement de perte lorsque celle-ci a un caractère définitif. Cependant, les fantasmes de séparation tendent à se confondre avec ceux de perte, et la séparation peut être vécue réellement comme une perte.

Le trouble « angoisse de séparation » ou « ADS » a été individualisé pour la première fois en 1956 par Estes comme un état émotionnel pathologique dans lequel enfants et parents sont impliqués au travers d'une dépendance par un intense besoin, de la part de l'enfant mais aussi de la mère, de se maintenir ensemble dans une étroite proximité physique. Estes met en évidence que ce trouble peut survenir dans toutes les situations impliquant ou risquant d'impliquer une séparation entre l'enfant et sa mère. De façon générale, la caractéristique essentielle du trouble « angoisse de séparation » est une anxiété excessive que l'enfant ressent lorsqu'il est séparé des personnes auxquelles il est principalement attaché. La figure principale d'attachement est le plus souvent la mère, mais il peut aussi s'agir du père, notamment lorsque celui-ci a une fonction maternante envers l'enfant dans le couple. Cela peut également concerner la maison ou d'autres lieux familiers.

En 1991, Mouren-Siméoni distingue trois séries de signes cliniques dans le trouble « angoisse de séparation » chez l'enfant, pouvant se manifester conjointement ou indépendamment : la détresse lors de la séparation, les ruminations et préoccupations morbides de l'enfant, et la nostalgie du chez soi, avec un intense désir de réunion familiale⁴⁹. En ce qui concerne la détresse lors de la séparation, Vila et Mouren-Siméoni en 1992 soulignent la nécessité de tenir compte de la réaction à l'instant de la séparation, mais aussi du comportement consécutif à l'absence de la figure d'attachement. Selon ces auteurs, plusieurs situations permettent d'évaluer l'intensité de l'angoisse de séparation selon ses répercussions : pleurs qui durent des heures, crises de colère, comportement très désorganisé, abattement, prostration, peur, excitation, demande pressante aux parents de ne pas partir... Dans les formes les plus sévères, cela peut revêtir l'aspect d'un véritable état de panique. Parfois, cette détresse est telle que l'enfant peut affirmer désirer mourir, en particulier lorsque la séparation se prolonge. En permanence préoccupé par son accessibilité à la mère (ou à son substitut), il peut refuser de rester seul chez lui, d'aller faire des courses, de s'endormir seul, de rendre visite à des amis et *a fortiori* d'y coucher, d'aller en colonie de vacances ou même à l'école. Il peut être incapable de rester seul dans une pièce, s'agrippant à sa

⁴⁹ M.C. Mouren-Simeoni, L. Vera, G. Vila : « L'angoisse de séparation : une nouvelle catégorie de trouble anxieux chez l'enfant ? », *Ann Med Psychol*, 1991 ; 149, p. 755-766.

mère et la suivant comme une ombre, ou l'appelant régulièrement pour s'assurer de sa présence. Ces enfants sont souvent décrits comme exigeants, intrusifs, réclamant une attention constante. Ne pouvant éviter toutes les séparations, il arrive qu'ils se plaignent que personne ne les aime ou ne se soucie d'eux. Les ruminations et les préoccupations morbides de l'enfant portent essentiellement sur l'intégrité de la famille, mais aussi sur son intégrité propre : crainte qu'il n'arrive des accidents ou des maladies à ses parents ou à lui-même, peur exagérée des agresseurs, des voleurs ou des ravisseurs d'enfants, des accidents de voiture ou des voyages en avion, peur de se perdre et de ne jamais retrouver ses parents, peur d'être puni et de ce fait séparé de sa famille... Ces pensées peuvent prendre une allure quasi obsessionnelle et parasiter le contenu mental de l'enfant. Celui-ci peut présenter une anxiété généralisée se rapportant à des dangers imprécis et à la mort. On peut aussi retrouver des cauchemars répétés sur le thème de la séparation. Les enfants qui ressentent la nostalgie du chez-soi avec un intense désir de réunion familiale se sentent mal à l'aise quand ils sont éloignés de chez eux⁵⁰. Ils peuvent éprouver un sentiment de manque vis-à-vis de la maison ou de la famille, exprimer une nostalgie aiguë de leur maison et passer leur temps à imaginer les retrouvailles. Ils se

⁵⁰ Le terme de « nostalgie du chez-soi » est une redondance au sens où le mot « nostalgie » est composé au plan étymologique de « nostos » et « algia » qui, en grec ancien, signifient « douleur des origines ». Il a été décrit pour la première fois par un psychiatre suisse pour désigner le mal du pays ressenti par des soldats.

montrent tristes, malheureux, apathiques, et ne peuvent se concentrer sur aucune activité (travail, jeux).

Certains adolescents sont aussi touchés ; ils peuvent dénier le fait d'être préoccupés par leur mère et de vouloir rester auprès d'elle, mais leur réticence ou leur incapacité à quitter la maison ou leur mère témoigne de leur anxiété concernant la séparation.

Le DSM-IV ainsi que la CIM-X décrivent la symptomatologie clinique du trouble « angoisse de séparation ».

Le DSM-IV propose une approche descriptive des signes cliniques exhaustifs de ce trouble dans l'enfance :

Trois manifestations ou plus d'anxiété de séparation, persistant durant quatre semaines au moins et entraînant une détresse cliniquement significative ou une altération du fonctionnement de l'enfant (sur les plans social, scolaire ou autres), sont requises pour porter le diagnostic de trouble « anxiété de séparation » :

1) Une anxiété excessive et inappropriée par rapport au développement concernant la séparation d'avec la maison ou d'avec les personnes auxquelles le sujet est attaché, comme en témoignent au moins trois des manifestations suivantes :

➤ Une angoisse excessive récurrente lorsqu'une séparation d'avec la maison ou les figures principales d'attachement survient ou est anticipée ;

➤ Une peur excessive et persistante de perdre, ou d'un danger possible menaçant, les figures principales d'attachement ;

➤ Une peur excessive et persistante qu'une catastrophe imminente n'entraîne la séparation d'avec l'une des figures principales d'attachement (par exemple : se perdre ou être kidnappé) ;

➤ Une réticence persistante, voire un refus d'aller à l'école ou n'importe où ailleurs en raison de la séparation d'avec la maison que cela implique ;

➤ Une peur excessive et persistante ou une réticence à rester seul ou sans les figures principales d'attachement à la maison ou ailleurs sans la présence d'adultes significatifs ;

➤ Une réticence persistante ou un refus d'aller dormir sans être près de l'une des figures principales d'attachement, ou d'aller dormir en dehors de la maison ;

➤ Des cauchemars répétés portant sur le thème de la séparation ;

➤ Des plaintes somatiques répétées (telles que des maux de tête, maux d'estomac, nausées ou vomissements) lorsqu'une séparation d'avec les figures principales d'attachement survient ou est anticipée ;

2) Une durée de la perturbation au moins égale à quatre semaines ;

3) La survenue de ces troubles avant l'âge de dix-huit ans. À noter que si ces troubles surviennent avant l'âge de six ans, cela marque un début précoce ;

4) Une gêne ou une altération cliniquement significative entraînée par cette perturbation, dans le fonctionnement social, scolaire (professionnel), ou concernant d'autres domaines importants ;

5) Une perturbation ne survenant pas exclusivement au cours de l'évolution d'un trouble envahissant du développement, d'une schizophrénie, ou d'un autre trouble psychotique, et n'entrant pas – chez les adolescents et les adultes – dans le cadre d'un trouble panique avec agoraphobie⁵¹.

⁵¹ American Psychiatric Association: *DSM-IV-TR*, Paris, Masson, 2003.

Soulignons enfin que la CIM-X décrit un trouble similaire, aussi appelé trouble « angoisse de séparation » :

F93.0 Angoisse de séparation de l'enfance

Il s'agit d'un trouble dans lequel l'anxiété est focalisée sur une crainte concernant la séparation, survenant pour la première fois au cours des premières années de l'enfance. Il se distingue de l'angoisse de séparation normale par son intensité, à l'évidence excessive, ou par sa persistance au-delà de la petite enfance, et par son association à une perturbation significative du fonctionnement social. Dans la plupart des cas, l'âge moyen de début du trouble se situe aux alentours de six, sept ans, mais ce dernier peut persister à l'adolescence. Le début survient souvent à la suite d'un événement de vie (maladie, hospitalisation, décès dans la famille, déménagement, changement d'école...) entraînant une modification dans le profil d'attachement de l'enfant. Le refus d'aller à l'école ou des plaintes concernant le corps les jours d'école (douleurs abdominales, nausées), le refus de dormir seul sont les motifs les plus fréquents de consultation⁵².

Des données récentes issues d'études rétrospectives plaident plutôt en faveur d'une continuité du trouble « angoisse de séparation » entre l'enfance et l'adolescence⁵³.

⁵² OMS, *CIM-X*, Londres, Stationary Office Books, 2003.

⁵³ D. Bailly : « Stress, anxiété, dépression : une perspective développementale », *Canal Psy*, 1997 b.

(4) Les rapports entre l'angoisse de séparation développementale et le trouble nommé « angoisse de séparation »

Le trouble « angoisse de séparation » pose le problème de la détermination de la ligne de partage entre le normal et le pathologique. Défini comme une anxiété excessive et inappropriée comparée au stade du développement concernant la séparation d'avec la maison ou les personnes auxquelles le sujet est attaché, il soulève la question de ses rapports avec l'angoisse de séparation développementale.

L'angoisse de séparation développementale est une donnée normale, obligatoire et attendue au cours du développement de tout enfant, supposée universelle, qui est présente dans toutes les races et toutes les cultures, et que l'on retrouve dans un certain nombre d'espèces animales, en particulier chez les mammifères. Elle témoigne chez l'enfant d'un véritable besoin, qui correspond à ce que Bowlby a appelé attachement. Elle apparaît comme une coordonnée subjective obligatoire dans le développement, permettant de percevoir l'autre comme détaché de soi et par là même de l'investir comme premier objet libidinal.

En règle générale, chez l'être humain, la réaction de détresse qui survient lorsque le bébé est séparé de la présence physique de sa figure principale d'attachement, le plus souvent sa mère, apparaît

vers le sixième mois, avec des pics de fréquence à huit et onze mois. Entre douze et vingt-quatre mois, ce phénomène est observable chez la plupart des nourrissons. En grandissant, l'enfant tolère normalement des séparations de plus en plus longues, et ses réactions d'anxiété à la séparation sont de plus en plus discrètes. Il peut désormais maintenir vivante la figure d'attachement, même en son absence, et accepter ses absences temporaires. Cette évolution progressive vers l'autonomie se poursuit jusqu'à la fin de l'adolescence. Elle résulte des interactions et des expériences vécues entre l'enfant, sa figure d'attachement et l'environnement. Cependant, une fragilité peut dans certains cas ressurgir lors de la séparation d'avec des objets d'investissement affectif ultérieurs, et être à l'origine d'une souffrance. Tout se passe alors comme si l'expérience de la séparation venait faire écho et réactualiser l'angoisse de séparation issue de la primauté du développement.

En 1996, Gorin affirme que l'angoisse de séparation développementale et le trouble « angoisse de séparation » constituent deux entités qualitativement distinctes. D'un autre côté, Vila et Mouren-Siméoni, en 1992, considèrent, sur un plan quantitatif, le trouble « angoisse de séparation » comme une pathologie par excès de l'attachement conduisant à trop de dépendance, et, sur un plan qualitatif, comme une perturbation des interactions entre l'enfant et ses figures principales d'attachement à l'origine d'une fragilité dans la constitution du Soi.

Si les rapports entre l'angoisse de séparation développementale et le trouble « angoisse de séparation » restent l'objet de controverses, l'idée d'une continuité entre les deux semble aujourd'hui implicitement admise dans les nouvelles classifications internationales comme le DSM-IV et la CIM-X. L'angoisse de séparation ne prendrait une signification pathologique qu'en fonction de son contexte de survenue et/ou de son intensité.

De ce fait, le trouble « angoisse de séparation » peut être considéré :

- soit comme la persistance anormalement prolongée, au-delà de l'âge habituel (deux ans) d'une angoisse de séparation ayant débuté au cours de la période appropriée du développement, ou la résurgence, à un âge où les réactions d'anxiété à la séparation sont normalement modérées ou absentes, d'une angoisse de séparation ;

- soit comme une anxiété de séparation développementale très intense dans ses manifestations et ayant des retentissements sur le fonctionnement de l'enfant.

Une hypothèse supplémentaire que nous formulons aujourd'hui est que le trouble « angoisse de séparation » continue à persister à l'âge adulte sous la forme d'une dépendance affective constituée, se manifestant par une symptomatologie anxieuse ou dépressive.

(5) L'axe « stress-anxiété-dépression » : une nouvelle perspective ?

Pour Klein, l'angoisse de séparation et la dépression sont étroitement liées. Bowlby lui-même défend la position d'une relation étroite entre le trouble « angoisse de séparation » et la dépression : il affirme que le trouble « angoisse de séparation » émergent en dépression clinique représente une forme pathologique de réponse à la perturbation des liens d'attachement. Les travaux de Braconnier en 1988 tendent à démontrer que l'angoisse de séparation a pour particularité de se transformer à l'adolescence et dans certaines conditions en affect dépressif.

En 2000, Bailly émet un point de vue se situant davantage dans la perspective de l'hypothèse théorique postulée par Lesse en 1982, selon laquelle l'anxiété pourrait jouer un rôle étiologique dans la dépression en suivant un axe « stress-anxiété-dépression⁵⁴ ». Bailly estime qu'une continuité existe entre l'angoisse de séparation développementale et le trouble « angoisse de séparation », pouvant générer à l'âge adulte des décompensations anxio-dépressives. D'après lui, des stress précoces liés à des expériences de séparation peuvent affecter la maturation des systèmes du stress, entraîner des désordres biologiques possiblement irréversibles, se traduire par une perturbation définitive des processus de réponse au stress,

⁵⁴ D. Bailly : *ibid.*, p. 74-80.

vécue sous forme d'anxiété et/ou de dépression. Cette perturbation pourrait réapparaître chaque fois que l'organisme se trouve placé dans des situations comportant un signal de séparation.

Faisant suite à l'étude de l'approche catégorielle de la personnalité dépendante, nous proposons à présent d'envisager l'approche dimensionnelle.

b) Approche dimensionnelle

Alors que les modèles catégoriels de la personnalité sont nés des sciences de la nature, les modèles dimensionnels de la personnalité sont, eux, issus de la psychologie. Dans le domaine de la psychopathologie, certains auteurs pensent que la dépendance affective est un phénomène continu plus ou moins intense selon les sujets, et envisagent cette dernière comme une dimension de la personnalité. L'approche dimensionnelle considère que les individus sont plus ou moins dépendants, et que la dépendance est un trait de personnalité associé à d'autres traits, éventuellement à d'autres pathologies psychiatriques.

C'est la raison pour laquelle l'approche dimensionnelle a conduit à l'étude de corrélations entre certains troubles psychopathologiques et certaines dimensions de la dépendance.

Plusieurs modèles dimensionnels de la personnalité ont pris en compte la personnalité dépendante. Pincus et Wilson en 2001, en explorant la dépendance interpersonnelle, ont fait apparaître trois dimensions dans la dépendance : la dépendance soumise, la

dépendance avec exploitation, et la dépendance à l'amour. Ces trois aspects de la dépendance interpersonnelle correspondent aux dimensions phénoménologiques et comportementales associées à la dépendance décrites par Bornstein en 1993 : les comportements d'affiliation et de sensibilité interpersonnelle (dépendance à l'amour), la recherche d'aide et de guidance (dépendance soumise), la suggestibilité (dépendance exploitable).

En résumé, nous avons vu dans cette première partie de notre étude comment la séparation était intimement liée au développement psychoaffectif de l'enfant, et dans quelle mesure des séparations affectives survenant sur un terrain fragilisé pouvaient s'avérer traumatiques et avoir des répercussions au niveau psychopathologique, par la survenue d'affects relevant de l'angoisse, voire de la dépression. Cependant, les processus de séparation sont inhérents à la maturation de la personnalité, et il est important que l'enfant puisse ressentir les alternances de présence-absence de la personne aimée, pour que puissent s'établir le manque et s'élaborer le désir. La dépendance est donc un phénomène dans la norme ; pourquoi la considérer à tout prix dans la pathologie ? N'est-ce pas la société contemporaine qui voudrait nous faire croire coûte que coûte à la prévalence de l'autonomie ? Que peut nous apprendre à ce sujet le discours des marins, qui sont des êtres éprouvant en permanence la solitude et la dépendance ? Pour le comprendre, nous proposons de nous pencher sur les héros

et les auteurs classiques, qui apportent la preuve que la dépendance vis-à-vis des personnes chères et desquelles nous sommes séparées n'est pas à considérer comme un mal à bannir, à éradiquer, mais comme une composante de notre vie psychique avec laquelle il faut apprendre à vivre.

III. Le marin face à la solitude et à la mort dans la littérature classique

Pour appréhender sous un angle nouveau la question de la dépendance, nous avons choisi dans ce travail de nous intéresser à la façon dont la littérature classique aborde le sujet de la solitude chez le marin.

Depuis le XIX^e siècle, l'art et la littérature ont pour intérêt de refléter et de mettre en exergue la réflexion de l'humanité autour d'un thème donné, à un instant donné. En ce qui concerne notre sujet, la littérature classique fournit de nombreux récits relatant les voyages de marins héroïques, leurs péripéties et leurs souffrances, leur confrontation permanente à la mort. Les auteurs, pourtant soucieux de montrer des personnages courageux, voire téméraires, ont fait le choix d'évoquer ces ressentis douloureux, qui pourtant pouvaient égratigner l'image idéalisée de leurs héros. On peut aussi penser que la fragilité de ces marins a eu pour effet de les rendre plus humains, et donc plus sympathiques, aux yeux des lecteurs. Ce choix n'est-il pas lié au fait que les sentiments de solitude sont ceux que toute personne est amenée à éprouver en pareille circonstance ? Si tel est le cas, la dépendance vis-à-vis d'un être aimé, exacerbée par la séparation, pourrait être considérée comme un ressenti universel. Pour le déterminer, nous allons à présent revenir sur l'étude de quelques-unes de ces figures de la littérature classique.

A. Le mythe du marin naufragé dans la littérature

Nombreux ouvrages narrent l'histoire de marins naufragés, confrontés de façon brutale à la solitude. Parmi eux, certains finissent par perdre l'usage de la parole et donc du langage au bout de quelques années. Ils sont en général pris par la mélancolie, en raison de l'absence de relation à l'autre. Quelques-uns en meurent, mais d'autres, comme Robinson Crusoé, arrivent à combattre ce désespoir. Nous proposons à présent de voir de quelle façon ils y parviennent.

1. La solitude du naufragé jusqu'à la mort : le cas de Nostromo

Dans le roman *Nostromo*, l'un des personnages principaux, Martin Decoud, se retrouve seul sur une île déserte⁵⁵. Il atteint le paroxysme de la mélancolie et met fin à ses jours.

Cette œuvre écrite par Joseph Conrad a été publiée en 1904. L'action se déroule au XIX^e siècle, dans un pays fictif d'Amérique du Sud, le Costaguana, principalement dans la ville de Sulaco. L'histoire commence ainsi : Charles Gould, descendant d'une lignée d'Anglais expatriés au Costaguana, hérite d'une mine

⁵⁵ J. Conrad (1904) : *Nostromo*, Paris, Autrement, 1999.

d'argent. Le pays tombe dans le chaos et les notables de la ville demandent à Nostromo, un marin italien, capitaine des dockers du port, de mettre le trésor de la mine en sûreté. Ce dernier est accompagné dans cette mission par Martin Decoud, fils d'une famille aristocratique. Ensemble, ils parviennent à sauver le trésor du naufrage, le transportent dans leur barque, avant de le cacher sur l'île de la Grande Isabelle, sous la garde de Decoud. Des années plus tard, Sulaco est devenue une ville prospère et stable. Nostromo, après le suicide de Decoud, s'empare de l'argent de la mine. Esclave de son trésor, il meurt, tué par le père de la jeune fille dont il est amoureux, et à la sœur de laquelle il est fiancé.

Le personnage qui nous intéresse plus particulièrement dans ce travail est celui de Decoud. Dans le récit, il meurt de solitude sur son île, dans le silence le plus total. Devenu dépressif, indifférent à lui-même, il est dans l'incapacité de dormir, ne mange plus. L'angoisse qui l'habite est tellement intense qu'elle déstructure son esprit, au point qu'il en vient même à nourrir des doutes sur sa propre individualité. Nous découvrons dans cet ouvrage une très belle description de la mélancolie : Decoud n'a plus aucun espoir en l'avenir, il a l'impression de plonger dans un néant sans fond et n'envisage aucune issue favorable le concernant. Tout lui paraît synonyme d'échec, et tout effort sans objet. Sa vie lui semble inutile, si bien qu'il y met fin en se tuant d'un coup de revolver.

Nous voyons ici que Decoud, bien qu'il ait décidé en toute liberté de rester sur l'île, souffre de la solitude. Confronté à l'isolement et au manque de l'autre, il choisit de se donner la mort, tellement sa vie lui est devenue insupportable.

Si le marin abandonné sur une île déserte meurt d'isolement, cela laisse supposer que la navigation, ainsi que la vie d'équipage, le protègent de la dépression. Nous allons approfondir ci-après cette réflexion autour de la solitude du marin, par l'étude des divers Robinson Crusoé rencontrés dans les œuvres littéraires.

2. Robinson Crusoé

Le héros de roman qui représente le mieux le cas du marin confronté à la solitude est bien sûr Robinson Crusoé. On notera d'entrée de jeu que les différents Robinson de la littérature classique échappent tous à la mort. Ils semblent avoir trouvé dans les entrailles de l'île sur laquelle ils vivent un contenant psychique leur permettant de supporter l'absence de l'autre.

a) Selkirk, l'ancêtre de Robinson Crusoé

Le personnage historique qui a servi de modèle à Robinson Crusoé est Alexandre Selkirk⁵⁶. Il est né en 1680 à Nether Largo, dans l'est de l'Écosse. C'est le septième et dernier fils d'une famille de tanneurs presbytériens. Son père espérait de lui qu'il reprenne l'activité familiale, mais il choisit de quitter sa famille à l'âge de quinze ans, en 1695, pour échapper à des poursuites judiciaires, au grand soulagement de sa mère, qui voulait se débarrasser de lui. Le jeune adolescent est accusé de conduite inconvenante dans une église. Ne supportant pas qu'on le juge et qu'on le méprise, il prend la fuite et s'engage comme marin, au lieu de se présenter devant le conseil de discipline des anciens de la paroisse. A son retour, en

⁵⁶ D. Souhami : *Les folles aventures du vrai Robinson Crusoé*, Paris, Autrement, 2006.

novembre 1701, un remue-ménage dans la maison de son père suscite une plainte de la part de ses voisins. Selkirk est devenu très violent ; il a assommé son frère Andrew à coups de gourdin, frappé son père qui voulait l'empêcher d'aller chercher un pistolet pour le tuer, défié en combat singulier un autre de ses frères, et battu à coups de poing sa mère qui tentait de s'interposer. Avec son père, sa mère, son frère Andrew, son frère aîné John et Margaret Bell, la femme de ce dernier, il est convoqué de nouveau devant le conseil de discipline des anciens. Il fuit encore Nether Largo. Il a vingt-trois ans. Il veut retourner en mer, retrouver ses dangers et ses satisfactions. Pour cela, il rejoint une expédition corsaire anglaise à destination de l'océan Pacifique, qui doit quitter Kinsale le 11 septembre 1703. Cette expédition est formée de deux navires : le Saint-Georges, qui a comme capitaine William Dampier, un être colérique, tyrannique, menant ses hommes d'une main de fer, et le Cinque-Ports, sur lequel embarque Selkirk comme maître d'équipage, sous les ordres du capitaine Pickering. Mais ce dernier décède, et Dampier confirme la nomination de Thomas Stradling comme capitaine remplaçant.

Le Cinque-Ports atteint l'archipel de Juan Fernandez, au large de Valparaiso, le 4 février 1704. De l'équipage de quatre-vingt-dix personnes, seuls restent quarante-deux hommes, affamés et malades. Ils séjournent quatre semaines sur l'île, qui est un lieu assez déprimant et peu hospitalier. Dans sa hâte de partir,

l'équipage du Cinque-Ports abandonne du matériel, ainsi que huit hommes qui chassaient des chèvres dans la montagne. Alors qu'ils font route vers la côte du Pérou, une mutinerie gagne les marins. Ils nourrissent un ressentiment accru contre Dampier, en qui ils n'ont plus confiance. Stradling se sent lui aussi trahi, et s'en prend à lui. Il lui dit qu'il ne continuera pas le voyage de conserve avec lui. Il préfère poursuivre seul sur le Cinque-Ports, bien que ce dernier ne puisse s'en tirer sans la protection du Saint-Georges. Il se querelle aussi avec Selkirk.

Au mois de septembre 1704, le Cinque-Ports est remorqué à la rame jusqu'à la grande baie de Juan Fernandez, pour approvisionner le bateau en eau et en bois, avant de repartir vers l'Angleterre. Les relations entre Selkirk et Stradling deviennent franchement hostiles. Le bateau ayant subi de gros dommages dans les batailles, Selkirk veut le réparer avant de franchir le cap Horn. Il recommande à Stradling de ne pas reprendre la mer, mais au début du mois d'octobre, ce dernier donne l'ordre de lever l'ancre. Face au refus obstiné du capitaine d'écouter ses conseils, Selkirk, sous le coup de la colère, refuse de poursuivre la route et exige qu'on le laisse sur l'île Mas-a-Tierra, à quelques quatre cents milles des côtes chiliennes. Stradling, trop heureux de se débarrasser d'un marin mêlé à toutes les tentatives de mutinerie depuis le départ, accepte. Selkirk n'a pas d'ami à bord, et personne ne choisit de rester avec lui. Même si ses conseils étaient avisés, car le bateau

coulera par la suite, noyant la majeure partie de l'équipage, il ne souhaitait pas en réalité que la dispute prenne une telle tournure, et qu'il soit abandonné sur cette île. Une fois sur la plage, il demande à Stradling de lui pardonner, de le laisser regagner le bateau. Il promet qu'il sera plus discipliné, mais le capitaine lui répond d'aller en enfer, pour que cela serve de leçon aux autres hommes. Selkirk tente de remonter à bord du navire, mais il est repoussé. Lorsqu'il voit le vaisseau disparaître, tout espoir l'abandonne. La mer, qui avait suscité tant de rêves de liberté et de fortune, l'opresse soudain. Sans ses compagnons, l'île lui paraît n'être qu'une prison, et lui, un marin sans navire, un homme sans voix, sans parole...

Selkirk est à présent un homme seul. Il en vient progressivement à haïr cette île. Il n'a qu'une envie, la quitter, car elle signifie pour lui la mort de toute ambition, et le met à l'épreuve jusqu'aux limites du supportable. Peu à peu, il devient triste et apathique. Il passe son temps à errer seul sur le rivage, à boire du rhum, à mâcher du tabac, et à observer la mer. L'alcool lui procure l'oubli. Au début, il ne mange que lorsque la faim le tenaille, ne va se coucher que lorsqu'il n'en peut plus de guetter. Il boit quand il a soif, urine là où il se tient. Il s'amaigrit et s'affaiblit. Il perd la notion du temps qui s'écoule.

Selkirk souhaite mourir, pour être délivré de son sort. L'idée qui hante son esprit et qui le rend parfois mélancolique est qu'après sa mort, puisqu'il n'y aura personne pour enterrer ses restes ou pour

nourrir les chats, son corps sera dévoré par ces mêmes animaux. Il se console en se disant que, si aucun navire ne vient, son arme posée sur sa tempe lui permettra de mettre fin à ses jours. Il songe à se noyer, à nager vers l'horizon jusqu'à épuisement. Il est certain que l'île finira par le tuer, régler son sort. Mais il survit.

Pour dissiper l'ennui, il choisit de s'activer : il construit une hutte, forge des outils, fabrique des ustensiles, tanne des peaux... Il a en sa possession une bible, et prend l'habitude de faire ses prières à heures fixes et à des endroits précis, à voix haute, pour ne pas perdre la faculté de parole, et pour s'insuffler davantage d'énergie. Il s'agit surtout pour lui de ne pas oublier un vocabulaire qu'il n'a pas l'occasion d'utiliser. Ses lamentations finissent par l'apaiser un peu.

Une nouvelle expédition, formée en 1708, le secourt le 1^{er} janvier 1710. Elle est composée de deux frégates : le Duke, qui a pour capitaine Woodes Rogers, et la Dutchess, qui a pour capitaine Stephen Courtney. Edward Cooke est son second et William Dampier son pilote.

Lorsque Selkirk aperçoit ces navires, il lui semble que rien ne s'est passé depuis son abandon. Il est demeuré ignoré du monde, comme une ombre. Lorsque l'équipage de Rogers aborde l'île, il découvre un personnage hirsute, sauvage, qui a perdu l'usage de la parole. Apprenant qu'il y a Stradling sur le Duke, Selkirk refuse d'embarquer, avant de se raviser. Sur les conseils de Dampier, on le

nomme assistant du second sur le Duke. Puis il est nommé maître du Batchelor, un navire capturé, et reprend les raids le long des côtes chiliennes et péruviennes. C'est ainsi que commence le long périple du retour. L'expédition rentre à Londres en octobre 1711.

Aussitôt débarqués, Rogers et Cooke, qui ont tenu un journal pendant le voyage, s'empressent de rédiger un récit relatant les aventures de Selkirk. Rogers sollicite l'aide de Richard Steele, qui interroge personnellement l'ancien naufragé. C'est le récit de Cooke qui paraît en premier. Un an plus tard, Steele, qui est en manque d'argent, édite dans son journal *L'Englishman* ses conversations avec Selkirk. Daniel Defoe, qui fréquente le milieu où gravite ce dernier, met la main sur son histoire. Il publie anonymement, le 25 avril 1719, un roman intitulé *Robinson Crusoé*, qui est considéré aujourd'hui comme le premier roman de langue anglaise. Celui-ci sera traduit en français en 1920.

Revenons maintenant à l'histoire de Selkirk. De retour en Angleterre, il doit se battre pour obtenir sa part du butin. Une fois son argent empoché, il est riche, mais l'inactivité et la boisson lui attirent des ennuis. Le 23 septembre 1713, la paroisse de Saint Stephens à Bristol l'accuse de voies de faits légères : il a passé à tabac un marin. Tout comme lors de ses premiers accrochages avec la loi, il ne présente pas aux audiences et disparaît dans l'obscurité de Londres pendant plusieurs mois, avant de revenir à Nether Largo. Sur place, c'est le retour de l'enfant prodigue. Il rencontre

une femme naïve et docile qui supporte ses ivresses, ses changements d'humeur, et ses accès de violence. Il se met en ménage, et achète une petite propriété. Mais il est plus étranger que jamais à la vie de famille. Il ne supporte pas le confinement et la promiscuité qu'elle impose, les conversations futiles, les repas pris à table... Il ne prend aucune part au train-train quotidien. Il est taciturne, et fond parfois en larmes. Il se bâtit une sorte de caverne sur le terrain de sa maison où, pendant la journée, observant la mer, il retrouve une certaine quiétude. La mer et la force des marées sont pour lui bien plus concrètes qu'une femme, et l'appel de son île retentit en lui. Il s'achète un bateau, quitte Largo en hâte, et n'y reviendra jamais.

Ressentant encore l'appel de la mer, il s'inscrit dans la Marine pour naviguer à bord du HMS Enterprise comme second. C'est un navire marchand qui fait la navette entre les ports de la Manche, et qui n'effectue pas de mission lointaine.

Puis il s'engage à Plymouth sur le HMS Weymouth, un navire de guerre en partance pour la Guinée, où il est sensé assurer la protection des navires marchands contre les pirates. En attendant l'armement du vaisseau, il fréquente un pub, où il fait la connaissance de la tenancière, qu'il épouse le 12 décembre 1720. Elle ne présente pas plus d'intérêt pour lui que sa précédente compagne. L'expédition est un fiasco et, en 1721, à l'âge de

quarante et un ans, Selkirk périt sur ce bâtiment, au large des côtes ouest de l'Afrique.

Nous voyons dans ce récit comment un marin tel que Selkirk, abandonné sur une île déserte, devient un être banni de la civilisation, sans parole, un homme muet qui sombre dans la dépression. En proie à la mélancolie, il ne mange plus, ne dort plus, ne montre plus ni envie, ni désir. Il se réfugie dans l'alcool, et se bat contre des idées suicidaires. Après son retour en Angleterre, la dépression ne le quitte pas. Il est dans l'incapacité d'investir une nouvelle relation amoureuse. Cet être bagarreur, querelleur, sans morale, impulsif, rebelle à toute autorité, n'a pas résisté à l'épreuve de la solitude, qui l'a marqué au fer vif jusqu'à la fin de ses jours.

b) Le Robinson de Daniel Defoe

Daniel Defoe s'est inspiré de la vie d'Alexandre Selkirk pour créer *Robinson Crusoe*⁵⁷. L'histoire commence en Angleterre, en 1651. Le héros de Defoe quitte York pour naviguer, contre la volonté de ses parents, qui voulaient qu'il devienne avocat. Robinson s'interroge sur la motivation interne qui le pousse à prendre la mer. Selon lui, ce sont plutôt les hommes orgueilleux, souhaitant se démarquer des autres par leur courage, leur bravoure, leurs actions hors du commun, qui recherchent l'aventure. Il se dit

⁵⁷ D. Defoe : *Robinson Crusoe*, Paris, Gallimard, 2001.

motivé par une pulsion irrésistible, qui l'engage aux voyages lointains. Son esprit s'est rempli alors qu'il était encore très jeune de pensées vagabondes, et son seul désir est d'aller en mer. Il semble qu'il s'agisse pour lui d'une fatalité. Robinson a toujours été tellement préoccupé par cette volonté irrésistible de courir le monde qu'il n'a jamais eu d'autre idée en tête, dépensant toute son énergie pour atteindre ce but.

D'un autre côté, le fait qu'il entretienne une relation conflictuelle avec ses parents le pousse à fuir la maison familiale, pour laquelle il éprouve une répugnance invincible. Son père cherche à lui imposer un autre avenir que celui qu'il a choisi, ne consentant pas à ce qu'il devienne marin. Robinson prend le parti de se rebeller contre l'autorité paternelle. Lorsqu'il fait part à son père de son envie de partir, ce dernier lui répond qu'il peut le faire, s'il veut absolument « se perdre ». À noter la dimension prémonitoire que peut revêtir cette phrase, si l'on donne au verbe « se perdre » sa signification première. Ainsi, si le désir de voyage de Robinson peut être attribué à un attrait particulièrement développé pour l'aventure, l'envie de s'éloigner peut aussi être comprise comme une fuite d'un milieu familial étouffant.

À plusieurs reprises, Robinson est tenté par l'idée de céder aux exigences de ses parents, mais n'arrive pas à s'y soumettre. Il essaie de ne plus penser aux voyages, et tente de s'établir chez lui selon le souhait de son père. Hélas, au bout de quelques jours,

toutes ses intentions s'évanouissent. Il est confronté à un combat intérieur, ne sachant s'il doit retourner chez lui ou partir en mer. Son mauvais destin l'entraîne malgré lui, et, malgré ce que lui dicte sa raison, il s'en va.

Defoe introduit ici la notion de fatalité dans la destinée d'un individu. Robinson reconnaît que le voyage qu'il envisage est la chose la plus absurde qu'un homme dans sa situation puisse faire. Cependant, il est né pour être son propre destructeur, et il lui est impossible de résister à cette offre, comme il lui a été impossible de maîtriser ses premières idées vagabondes, en dépit des conseils avisés de son père. Ce désir irrépressible de détruire ou d'abandonner ce que l'on a déjà, comme pour mettre le sort à défi, peut être envisagé sous l'angle de la pulsion de mort.

Robinson décide donc de prendre la mer. Le navire sur lequel il a choisi d'embarquer est arraisonné par des pirates. Il ne doit son salut qu'à un bateau portugais passant au large qui va le mener jusqu'au Brésil, où il devient le propriétaire d'une plantation.

En 1659, alors qu'il n'a que vingt-huit ans, il décide de tout quitter à nouveau, et se joint à une expédition maritime qui part à la recherche d'esclaves africains. Suite à une tempête, Robinson fait naufrage sur une île déserte. Tous ses compagnons sont morts. Dès le départ, il se sent prisonnier de cette île, dont il n'a pas la possibilité de s'enfuir. Sa situation lui apparaît sous un jour affreux. Il a de fortes raisons de croire qu'il va terminer sa vie dans ce lieu

de désolation, et ces réflexions le rendent profondément triste. Il pleure en abondance, ne voit plus au-devant de lui que la mort. Il est affaibli et se sent abattu, accablé, abandonné. Le cœur navré de sa misérable condition, il rebaptise son île « Désespoir ».

Robinson pense que la cause de sa mélancolie est principalement la solitude :

Je suis jeté sur une île horrible et désolée, sans aucun espoir de délivrance. Je suis écarté et séparé, en quelque sorte, du monde entier pour être misérable. Je suis retranché du nombre des hommes ; je suis un solitaire, un banni de la société humaine⁵⁸.

La vie silencieuse à laquelle il est condamné lui pèse. Seul, entouré par le vaste océan, il vit retiré de l'humanité. Il n'a personne à qui parler, ou qui puisse le consoler. Il ne peut compter sur aucune aide, ni assistance, ni conseil, ni réconfort.

Après avoir réussi à récupérer des armes et des outils dans l'épave du navire, il se bâtit une habitation sur l'île, et réapprend à vivre dans un autre environnement. Il y établit son « chez-soi ». Il construit de nombreuses formes circulaires sur l'île (sa maison, son sanctuaire, son enclos...), comme autant de contenants psychiques de substitution⁵⁹. Dans le même temps, il tente de se divertir du

⁵⁸ D. Defoe : *Robinson Crusoé*, p. 142.

⁵⁹ M. Gliserman : « Robinson Crusoé : the vicissitudes of greed-cannibalism and capitalism », *American Imago*, 1990, 47, p. 197-231.

mieux possible, et n'épargne pas sa peine pour accomplir ce qui semble nécessaire à son bien-être.

Les animaux de Robinson (un perroquet, un chien et deux chats) lui tiennent compagnie. Il les appelle sa « petite famille ». Le fait de se sentir dans un univers connu, familier, constitue pour lui un facteur de diminution de son angoisse. Chaque fois qu'il laisse son habitation, en particulier lorsqu'il s'absente plusieurs jours, il n'a qu'une hâte : celle de rentrer. Une fois de retour chez lui, il ne sait pas comment exprimer sa satisfaction de retrouver sa demeure et de coucher de nouveau dans son hamac. Il réalise qu'il s'est forgé un environnement relativement confortable, et se résout à ne plus s'en éloigner pour un temps conséquent, tant que son sort le retiendra sur l'île.

Robinson parvient à se convaincre que son destin n'est pas le pire qui puisse exister, et se tourne vers la religion. En compagnie de Dieu, il ne se sent plus seul. Il institue une sorte de thérapie au cours de laquelle il s'auto-persuade que son sort est enviable et qu'il est plus heureux que s'il vivait en société. Il se remémore les instants de désespoir passés, quand son angoisse était telle que son cœur défaillait dans sa poitrine à la seule pensée d'être sur cette île, et qu'il avait l'impression d'être un prisonnier sans rançon. Ces souvenirs, à chaque fois qu'ils l'assaillent, le font pleurer comme un enfant. Quand ils le surprennent pendant son travail, il s'assoit et reste les yeux fichés en terre, à soupirer durant une heure ou deux.

Ce qui manque le plus à Robinson est, au bout du compte, la compagnie des hommes. Seul au monde, il se languit de ne pouvoir parler à l'un de ses semblables, et regrette amèrement qu'aucun être n'ait pu être sauvé du navire, que personne n'ait pu en réchapper, afin qu'il puisse avoir un compagnon, un autre homme, pour parler et pour vivre avec lui. La présence d'un seul individu lui aurait suffi pour ne plus se sentir seul ; il aurait eu ainsi quelqu'un à qui parler.

Cette constatation renvoie à la théorie développée par Lacan, selon laquelle il existerait une dépendance au « petit autre », qui permettrait d'exister par la parole, par la possibilité qu'il donne d'utiliser le langage.

Nous rappelons que Lacan, dans sa leçon du 14 mars 1956, utilise le *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe pour expliciter ce que représentent pour lui le signe et le signifiant. Il relate le moment où Robinson, jusque-là seul sur son île, remarque l'existence de la trace sur le sable du pas de Vendredi (autre personnage du roman que nous découvrirons ci-après). Lacan explique qu'il y a là un point où le signe se sépare de son objet. Dans ce passage, la distinction du signe et de l'objet devient claire, la trace étant justement ce que l'objet laisse, alors qu'il est parti ailleurs. Il n'est pas besoin qu'une personne vienne reconnaître ce signe pour que ce signe et cette trace soient présentes – la trace existant même en l'absence de quiconque pour la regarder. Le signifiant, selon Lacan, se situe dans ce domaine-là. C'est un signe qui ne renvoie pas à un objet, même à

l'état de trace, et dont la trace annonce pourtant le caractère essentiel. Il est lui aussi le signe d'une absence, mais du fait d'appartenir au langage, il est un signe qui renvoie à un autre signe⁶⁰.

Au bout d'un certain nombre d'années de solitude, Robinson s'aperçoit que son île reçoit régulièrement la visite de cannibales, qui viennent y tuer et manger leurs prisonniers. Crusoé, qui juge leur comportement abominable, songe à les exterminer, avant d'y renoncer. Il rêve de se procurer un ou deux serviteurs, qu'il obtiendrait en libérant des prisonniers. De fait, quand l'un d'eux parvient à s'évader, ils deviennent amis. Robinson nomme son compagnon Vendredi, du jour de la semaine où il lui est apparu. D'emblée, il apprécie ce contact humain, dont il n'avait plus l'habitude depuis bien longtemps. La voix de Vendredi représente la réalité d'une présence autre que la sienne. En peu de temps, Robinson commence à communiquer avec lui et à lui apprendre à parler son langage. Vendredi lui dit quelques mots qui, bien qu'il ne les comprenne pas, lui sont doux à écouter, car c'est le premier son de voix humaine, la sienne exceptée, qu'il ait entendu depuis vingt-cinq ans.

L'année passée en la compagnie de Vendredi est la plus agréable de toutes celles que Robinson vivra sur l'île. Vendredi

⁶⁰ J. Lacan : « Leçon du 14 mars 1956 », *Les psychoses* (1955-1956), Paris, Seuil, 1981.

apprend peu à peu à s'exprimer et bientôt, et devient capable de nommer quasiment toutes les choses qu'il trouve, ainsi que tous les lieux qu'il visite. Robinson bavarde beaucoup avec lui, et retrouve en peu de temps l'usage de la parole, qui lui était devenue peu utile, du moins sur un plan langagier. Il recommence à éprouver du plaisir à converser. Les discussions qu'il a avec Vendredi occupent si bien ses heures qu'il passe avec ce dernier les trois années suivantes parfaitement et complètement heureux. De ces échanges naissent entre les deux hommes des sentiments dépassant l'amitié et rejoignant les sentiments amoureux, qui les rendront bientôt dépendants l'un de l'autre. Robinson se sent enfin exister pour quelqu'un, et aimé. Il considère que jamais un homme n'a eu de serviteur plus sincère, plus aimant, plus fidèle que Vendredi, dont il pense qu'il sacrifierait sa vie pour sauver la sienne. Il le trouve complaisant et affectueux. Il s'attache de plus en plus à cette créature qui, de son côté, paraît le vénérer plus que tout ce qui lui avait été possible d'aimer jusque-là, cet amour prenant quasiment la forme de celui d'un enfant pour son père. Robinson en devient même jaloux, car il veut garder son compagnon auprès de lui. Pour Vendredi, dont les yeux se mouillent de larmes à la seule idée de quitter Robinson, l'idée de la séparation n'est en aucun cas envisageable. Alors qu'il est amené à recueillir sur son île son père, qu'il se montre heureux de retrouver, le lien qui le retient à Robinson est plus robuste encore. Vendredi jure de ne jamais se

séparer de lui tant qu'il vivra – à moins que ce dernier ne lui en donne explicitement l'ordre – et de verser à ses côtés jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il ajoute qu'il vivra et mourra avec lui dans n'importe quelle partie du monde où il voudra bien le conduire, ce qu'il fera lorsqu'il le suivra jusqu'en Angleterre.

Au bout de nombreuses années d'emprisonnement, Robinson a la possibilité de quitter l'île, ce qu'il croit être au départ une délivrance pour lui. Un jour, il repère au large la présence d'un navire anglais, sur lequel une mutinerie vient d'éclater. Les rebelles veulent abandonner leur capitaine. Ce dernier parvient à reprendre le vaisseau avec l'aide du naufragé. Robinson quitte son île le 19 décembre 1686, après y être demeuré vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours, et retourne en Angleterre avec Vendredi, qui restera toujours son serviteur dévoué.

Mais Robinson décide de ne pas rester en Angleterre, car il ne considère pas cette terre comme sa patrie. Il n'y a plus d'attaches. Son père et sa mère sont morts. Tout le reste de sa famille a disparu, hormis deux sœurs et les enfants de l'un de ses frères. Il ne se reconnaît pas dans ce pays, où il se sent comme un étranger. Ce sol où il n'a pas vécu, qu'il n'a pas aimé, sur lequel il n'a construit ni sa vie, ni sa postérité, où il n'a pas de souvenir heureux, n'est définitivement pas le sien. Bien qu'il se soit défait de sa plantation au Brésil, il ne peut oublier ce pays. De façon très honnête, l'associé que Robinson avait eu là-bas accepte de lui rendre tous ses biens.

La plantation a prospéré et apporté de gros dividendes. Robinson a l'envie de repartir en Amérique du Sud et de s'y installer, pour y mourir. Mais il ne sait pas quoi faire de ses richesses, ni à qui transmettre son capital. Il n'a pas de parents, et, bien que riche, n'a pas beaucoup de connaissances. Après beaucoup d'hésitations, il se résout à rester en Angleterre. Il y retrouve un ancien ami, un vieux capitaine qu'il a du mal à reconnaître. Il choisit de confier une partie de ses biens à cet homme, ainsi qu'à une vieille femme, dont le mari décédé a été son plus ancien patron et, elle, sa fidèle intendante et directrice.

Robinson est toujours tiraillé par l'envie irrésistible de retourner sur son île, qui lui manque viscéralement. Il parvient difficilement à résister au violent désir de la revoir. La veuve de son ancien patron le lui déconseille, si bien que pendant environ sept ans, cela l'empêche de partir de nouveau. Pendant ce temps, Il s'établit en partie, puisqu'il se marie. Il a trois enfants, deux fils et une fille. Il prend aussi sous sa tutelle ses deux neveux. Mais son désir de revoir son île est plus fort et l'emporte. Sa femme venant à mourir, ses inclinations à courir le monde reprennent le dessus et le convainquent de s'embarquer sur un navire en partance pour les Indes Orientales, comme négociant à son propre compte. Lors de ce voyage, Robinson séjourne une vingtaine de jours sur son île, et y fait la connaissance de ses successeurs. Cet épisode marque la fin du roman.

À la différence du personnage d'Ulysse, que nous étudierons plus tard dans cette thèse, et qui n'a manifestement qu'un souhait, rentrer chez lui pour retrouver sa femme, Robinson n'a, lui, qu'un seul but : celui de rejoindre son île. Il restera toute sa vie attaché à celle qui, symboliquement, a joué pour lui le rôle de mère nourricière.

Depuis sa parution, l'œuvre de Defoe n'a cessé de susciter de nouvelles variations sur le même thème. Nous nous sommes plus particulièrement intéressés à certaines d'entre elles, que nous allons aborder ci-après.

c) La « Robinsonnade » de Jules Verne⁶¹

L'île mystérieuse, roman de Jules Verne paru en 1874, constitue, avec la réapparition dans le récit du Capitaine Nemo, la suite de *Vingt mille lieux sous les mers*, et, avec la réapparition d'Ayrton (nommé aussi Ben Joyce) la suite des *Enfants du capitaine Grant*. Nous précisons que ces deux autres ouvrages de Jules Verne seront étudiés plus avant dans ce travail.

L'œuvre est d'abord publiée en feuilleton dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, du 1^{er} janvier 1874 au 15 décembre 1875, puis sort en volume dès le 22 novembre 1875.

⁶¹ J. Verne : *L'île mystérieuse*, Paris, Librairie Générale Française, 2002.

Jules Verne, qui avait l'idée depuis longtemps de traiter le cas d'un groupe de personnes abandonnées sur une île déserte, s'est inspiré du *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe (c'est pourquoi on a donné à son livre le qualificatif de « Robinsonnade ») et du *Robinson suisse* de Johann David Wyss. Il semble aussi que Jules Verne ait été fortement influencé par un récit autobiographique du français François Édouard Raynal, intitulé *Les naufragés ou Vingt mois sur un récif des îles Auckland*.

L'île mystérieuse raconte l'histoire de cinq personnages : l'ingénieur Cyrus Smith, qui est en quelque sorte le leader du groupe, son domestique Nabuchodonosor, le journaliste Gédéon Spilett, le marin Bonadventure Pencroff, et le jeune orphelin Harbert Brown. Ils sont accompagnés de Top, le chien de Cyrus Smith, qui n'a pas voulu abandonner son maître, et d'un orang-outan baptisé Jup.

Pour échapper au siège de Richmond où ils sont retenus prisonniers par les Sudistes pendant la guerre de Sécession, tous décident de fuir à bord d'une montgolfière. Pris dans un ouragan, ils échouent sur une île déserte, qu'ils baptisent l'île Lincoln. Après l'avoir explorée, ils s'y installent en colons. Ils sont rejoints par Ayrton, un bandit repent. Durant tout leur séjour, une présence semble veiller sur eux et les aider dans toutes les circonstances difficiles, voire tragiques. Ils découvrent, à la fin de l'histoire, qu'il

s'agit du capitaine Nemo, dont ils entendent la destinée tragique dans un semblant d'épilogue de *Vingt mille lieux sous les mers*.

Avec le personnage d'Ayrton, qui a été abandonné sur l'île, Jules Verne montre comment l'homme seul coupé de l'humanité s'animalise. L'isolement qu'a subi Ayrton a détruit peu à peu sa raison. L'auteur se démarque ici volontairement de l'œuvre de Daniel Defoe, dont il pense qu'il est dans l'erreur en imaginant que Robinson Crusoé ait pu rester humain après vingt-cinq ans de rupture avec le monde des hommes. Jules Verne amène une réflexion sur l'effet de la relation intersubjective dans le processus d'humanisation. Il est persuadé qu'on ne peut pas demeurer seul plus de dix ans sans perdre son humanité. Cette question fait d'ailleurs l'objet d'un échange entre Jules Verne et son éditeur Hetzel. Celui-ci, pour sa part, trouve que la sauvagerie d'Ayrton est trop importante dans le récit de Jules Verne, et lui présente l'avis de plusieurs aliénistes, qui affirment que douze ans de solitude ne peuvent transformer un homme en bête. Mais l'écrivain ne démord pas de son idée : selon lui, Ayrton a perdu la raison. En plus d'être déshumanisé, il est atteint d'une grave dépression, qui se manifeste cliniquement chez lui par un calme excessif et une fixité douloureuse de l'expression de son visage, traduisant sa profonde souffrance intérieure.

L'auteur s'interroge : la tristesse d'Ayrton est-elle la conséquence de sa séquestration ? De façon ironique, il évoque la

présence de Jup l'orang-outan, considéré comme un membre à part entière de la colonie, qui a été apprivoisé sur l'île et humanisé par son contact avec les hommes. Par ce même contact, Ayrton redevient humain, et ce processus passe par des phases identiques à celles de Jup : c'est sa relation pleine d'amitié avec les autres êtres, ainsi que l'acte de pleurer, qui lui rendent sa qualité d'homme.

Le dernier personnage évoqué dans ce roman est celui du capitaine Nemo, misanthrope aigri qui finit ses jours dans son navire le Nautilus, sur lequel il vit depuis trente ans. Il est dérangé dans sa retraite par l'arrivée des colons. L'énergie de ceux-ci, la solidarité dont ils font preuve finissent par forcer son admiration et le réconcilient avec l'humanité. Nemo en vient à confier que la solitude et l'isolement sont des choses tristes, se situant au-dessus des forces humaines. Il déclare qu'il a eu tort de croire que l'on pouvait vivre seul, et que son souhait désormais est de retourner sur le sol où il est né, pour y mourir. Il met en avant ici l'idée que faire partie de l'humanité, c'est en quelque sorte devenir humain.

De leur côté, les colons de l'île Lincoln ne songent pas à abandonner cette île où ils ont passé quatre ans de leur vie. Pencroff et Nab espèrent même y terminer leur existence. Cependant, celle-ci est menacée par une éruption volcanique. À l'annonce de cette nouvelle, tous sont bouleversés. Ils ne pensent pas au péril qui les menace, mais à la destruction de ce sol qu'ils aiment tant, qui représente à la fois pour eux une mère, par l'asile qu'elle leur a

donné, et une femme, qu'ils ont fécondée avec tant d'ardeur. Au final, ils parviendront à survivre à l'éruption volcanique.

d) Le Robinson de Michel Tournier et l'analyse qu'en fait Gilles Deleuze

Michel Tournier a proposé une adaptation contemporaine du roman de Daniel Defoe, qu'il a nommée *Vendredi ou les limbes du Pacifique*⁶². Elle a été publiée en 1967 et a reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française la même année. Suite au succès de ce livre, l'auteur a pris la décision d'en entreprendre une réécriture destinée à un public plus jeune, intitulée *Vendredi ou la vie sauvage*.

Dans l'œuvre de Michel Tournier, Robinson n'est pas célibataire au moment où il quitte l'Angleterre. Il laisse une femme et deux enfants derrière lui pour faire fortune. Seul rescapé du naufrage de La Virginie, il échoue sur une île déserte, qu'il nomme « l'île de la désolation ». Pris par un désespoir immense, il tente de construire un bateau pour s'en échapper. Comme il n'y parvient pas, la détresse s'ajoute au découragement. De la même façon que dans le roman de Defoe, il sombre dans une mélancolie qui le mène jusqu'à la dépersonnalisation (à un certain moment, il en vient

⁶² M. Tournier : *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1972.

même à croire que son propre cadavre se trouve à côté de lui et qu'il le manipule comme un corps mort).

Robinson est confronté à une incroyable solitude. Elle le détruit à petit feu et agit sur lui, sans relâche et dans un sens purement destructif, tel un environnement corrosif. Elle lui est tellement insupportable que, pendant longtemps, dans son esprit, survivre équivaut à mourir.

D'un point de vue clinique, les effets de la solitude sur Robinson nous révèlent son positionnement face à l'adversité, que nous pourrions interpréter comme des mécanismes de défense d'ordre paranoïaque. Elle le rend plus vulnérable à tout ce qui peut ressembler à la manifestation d'un sentiment hostile à son égard, car il n'est plus protégé par l'armure d'indifférence et d'ignorance que les hommes prennent en général en guise de carapace dans leurs rapports entre eux.

Robinson perd progressivement la notion du temps qui s'écoule. Pour lui, les jours se superposent, tous identiques. Leur succession se faisant dans la répétition, il a le sentiment de recommencer chaque matin la même journée que la veille. C'est pourquoi il décide, afin de retrouver une certaine perception du temps, d'élaborer un calendrier, et de placer dans sa maison une horloge.

Il faut noter que pour les marins embarqués, l'aspect du temps qui passe est un élément important : en mer, les jours et les nuits se ressemblent, et peu de choses permettent de les différencier. Cela peut donner effectivement l'illusion que l'on se noie dans le temps, en oubliant les jours qui se succèdent. À titre d'exemple, nous citons le cas d'un marin qui, au cours d'un entretien, nous a expliqué que, depuis qu'il avait une famille qui l'attendait à terre, il avait l'impression de perdre son temps en mer, comme si le temps vécu sans l'autre était devenu un temps creux, vide de sens.

Toujours pour recouvrer un semblant d'existence humaine, Robinson se bâtit une maison, qu'il nomme la « villa ». Il la décore, et en vient très vite à la considérer comme une sorte de « musée de l'humain », qui lui rappelle son humanité perdue.

Il établit également toute une série de conventions et de prescriptions qu'il s'impose pour ne pas être tenté d'abandonner la lutte pour sa survie. Il se proclame administrateur de l'île, afin de se donner des devoirs et des obligations, ce qui lui permet d'avoir des objectifs pour le lendemain. Il érige des lois, qui symbolisent son rapport à l'autre, même si *a priori* cet autre n'existe pas.

Robinson n'a plus le moyen de se raccrocher à la vie par le contact humain. Il n'a pour se retenir à l'existence ni femme, ni ami, ni enfant, ni ennemi, ni serviteur. Les images qu'il a gardées de son existence antérieure, plus précisément celles de sa famille et de son enfance, remplissent son âme de souvenirs et lui permettent de

ne pas s'effondrer. Seul le passé a désormais pour lui une existence et une valeur notables. Il rêve des fantômes de sa mère, de son père, de ses frères et sœurs, particulièrement de celui de Lucy, l'une d'entre elles, décédée à l'adolescence. Il se revoit enfant dans son berceau, revit l'ambiance familière de la maison dans laquelle il est né. Il se remémore son père, dont la seule passion en dehors de sa femme et de ses enfants était d'entretenir le petit jardin tropical qui se trouvait dans la rotonde vitrée de la maison familiale. Il repense à sa mère : c'était une femme forte, une âme d'exception, mais peu communicative et étrangère aux effusions sentimentales. Elle n'embrassait jamais ses enfants. Malgré tout, ce n'était pas un monstre de sécheresse. Elle avait d'inépuisables trésors de douceur, de lucidité et de courage. Son attitude à leur égard avait quelque chose d'infaillible, qui les réchauffait plus que toutes les démonstrations. Elle constituait un refuge pour leurs terreurs et leurs chagrins, savait quel mot ou quel geste pouvait le mieux les apaiser ou les réjouir. Ils pouvaient lire dans son regard qu'elle savait tout d'eux, qu'elle éprouvait leurs joies et leurs peines plus fortement encore qu'eux-mêmes.

Enfin, Robinson songe à sa femme, qu'il a laissée seule. Il réalise que, depuis le temps qu'elle est sans nouvelles de lui, elle a dû entrer en veuvage, voire probablement en sortir. Peut-être même s'est-elle remariée...

Confronté à la réalité de la solitude, Robinson tente de masquer son isolement par la relation qu'il entretient avec le chien qui lui tient compagnie. Mais ce lien, qui n'est qu'un substitut de l'échange qui peut exister entre deux êtres humains, ne lui suffit pas.

C'est alors que l'île sur laquelle il a trouvé refuge lui paraît se pourvoir d'une âme. Elle n'est plus uniquement un domaine à gérer, mais devient véritablement une personne, de nature indiscutablement féminine, possédant toutes les composantes de cette féminité. Il lui attribue des caractéristiques maternelles, vit une histoire d'amour avec elle, l'épousant et lui faisant un enfant de façon virtuelle, comme s'il s'agissait d'un partage incestuel. L'île se mue successivement en une île mère, qui deviendra par la suite une île épouse, jouant pour lui un rôle de compagne, et lui permettant de vaincre sa solitude. Elle, qui constitue son seul abri, sa seule sauvegarde, lui devient unie par un lien intime. Grâce à elle, Robinson sort de la déshumanisation dans laquelle il est entré, et cet investissement libidinal l'aide à lutter contre la dépression. Elle se transforme alors en une île d'espérance, c'est pourquoi il la rebaptise « Speranza ».

Notre interprétation est que cette île remplit pour Robinson une fonction contenante du Moi, qui rappelle la fonction contenante maternelle primitive. D'autre part, la confusion qui existe entre l'île

mère et l'île épouse renvoie à la problématique œdipienne, avec la notion d'inceste qui y est afférente.

Cet état d'union entre Robinson et son île cesse lorsque le héros sauve fortuitement de la mort un Indien nommé Vendredi, comme dans le roman de Defoe. Il dit de cette rencontre que c'est Dieu qui lui a envoyé un compagnon. Une relation privilégiée oscillant entre amour et haine se développe entre les deux hommes, qui conduit parfois Robinson à des moments de folie. Celui-ci considère Vendredi à la fois comme son frère, son fils, son père, son frère, son voisin, son prochain... Tous les sentiments qu'un homme projette sur celles et ceux qui vivent autour de lui, il les fait converger vers ce seul autrui. Il voit en lui l'humanité rassemblée en un seul homme, et c'est grâce à lui qu'il finira par reprendre contact avec elle.

Tournier nous montre dans ce passage comment, en l'absence de tout autrui, l'individu est amené à perdre ses sentiments, et, de fait, sa condition d'être humain. La source principale d'angoisse pour Robinson est l'éloignement du monde des hommes. Il ne se passe pas une journée sans que quelque incident surprenant ou sinistre ne vienne raviver l'angoisse qui est née en lui lorsqu'il a compris qu'il était le seul survivant du naufrage. Il s'est à cet instant-là senti orphelin de l'humanité, avec l'impression que ses frères, qui l'avaient entretenu dans l'humain sans même qu'il s'en rende compte, s'étaient brusquement écartés

de lui. Il a, en cela, été confronté à la perte de contact avec l'ensemble de ses semblables, et a débuté pour lui un processus de déshumanisation progressif, qu'il a comparé à la disparition d'un fragile et complexe échafaudage qui, jusque-là, s'était formé et transformé grâce aux relations avec les autres.

De ce processus de déshumanisation passant par le délabrement du langage, contre lequel il lutte, Robinson en déduit ce que représente l'usage de la parole. Il sait ce qu'il risque en perdant cet usage, et a pleinement conscience que perdre la faculté de parler par défaut d'usage est l'une des plus humiliantes calamités qui le menacent. C'est la raison pour laquelle il est tenté de continuer à converser en solitaire, prononçant des mots à voix hautes, pour maintenir cet usage et conserver un semblant de rapport à l'autre.

Dans ce contexte, Robinson émet l'hypothèse que la présence d'autrui est un élément fondamental de l'individu humain, par les échanges que cette présence autorise, en particulier par la voie du langage. Il compare le langage à un univers où les autres sont des phares créant autour d'eux un îlot lumineux, à l'intérieur duquel tout est connu, ou du moins connaissable. Il estime que ce sont ces phares qui ont disparu de son champ de vision. Sans la présence d'autrui, il n'y a plus d'existence. Les idées, les images, les rêves n'existent que par le prisme d'autrui : l'homme ne peut prendre consistance qu'en s'évadant de soi-même vers autrui.

Tournier formule une hypothèse, selon laquelle l'âme ne commence à avoir un contenu notable qu'au-delà du rideau de peau qui sépare l'intérieur de l'extérieur, et qu'elle s'enrichit de façon infinie au fur et à mesure qu'elle s'annexe des cercles plus vastes autour du « point-moi ».

Cette perspective a été approfondie par le philosophe Gilles Deleuze dans un « Appendice » de *La logique du sens*, intitulé « Michel Tournier et le monde sans autrui⁶³ ». Deleuze y reprend la question essentielle posée par le cas de Robinson Crusoé : qu'advient-il à un homme seul, sans autrui, sur une île déserte ? Que se passe-t-il quand autrui fait défaut dans la structure du monde ? À l'appui de cette interrogation, Deleuze s'efforce, à partir de la généralisation de cette éventualité, d'en déduire ce qu'est autrui. En cherchant les effets de l'absence d'autrui décrits dans le cas spécifique de Robinson Crusoé, il travaille sur les effets de l'absence d'autrui dans le monde habituel, et en tire des conclusions sur ce qu'est autrui, et sur ce en quoi consiste son absence.

Deleuze, dans sa réflexion, s'intéresse aux effets de la présence d'autrui. D'après lui, en comparant les premiers effets de sa présence et ceux de son absence, on peut déterminer ce qu'est autrui. Le premier effet d'autrui est de permettre l'organisation – selon ses propres termes – d'un monde marginal, d'un manchon,

⁶³ G. Deleuze : « Appendices, Chapitre 2 : Michel Tournier et le monde sans autrui », *La logique du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1969.

d'un fond autour de chaque objet qui est perçu ou de chaque idée qui est pensée. Il ajoute que de ce monde peuvent sortir d'autres idées, suivant des lois de transition qui règlent le passage d'un objet à un autre. Il explique que, lorsque l'on regarde un objet, puis que l'on s'en détourne et qu'on ne le voit plus, on le laisse rentrer dans ce fond, en même temps que sort de ce fond un nouvel objet. Si ce nouvel objet ne nous blesse pas, ne vient pas nous heurter avec la violence d'un projectile (comme lorsque l'on se cogne à un objet que l'on n'a pas vu), c'est parce que le premier objet disposait de toute une marge permettant de sentir la préexistence des suivants et, au-delà, de tout un champ de virtualités et de potentialités capables de s'actualiser. Or, un tel savoir ou un tel sentiment d'existence de possibles n'est autorisé que par l'intermédiaire d'autrui.

Deleuze reprend les termes de Tournier lorsqu'il dit qu'autrui est pour chacun un puissant facteur de distraction, non seulement parce qu'il dérange sans cesse et arrache à sa propre pensée intellectuelle, mais aussi parce que la seule possibilité de sa survenue jette une vague lueur sur un univers d'objets situés en marge de notre attention, mais capables à tout instant d'en devenir le centre. Pour Deleuze, la partie de l'objet qu'on ne voit pas, on la pose comme visible par autrui, si bien que, lorsqu'on en fait le tour pour en atteindre la face cachée, on rejoint autrui derrière l'objet, pour en faire une totalisation prévisible. De là, les objets se trouvant derrière notre dos, nous les sentons qui bouclent et forment un

monde, précisément parce qu'ils sont visibles et vus par autrui. Cette profondeur pour soi, d'après laquelle les objets empiètent ou mordent les uns sur les autres, on les voit aussi comme étant une largeur possible pour autrui, largeur où ils s'alignent et se pacifient, au regard d'une autre profondeur.

Ainsi, autrui assurerait les marges et transitions dans le monde, permettrait d'affirmer les contiguités et les ressemblances, réglerait les transformations de la forme et du fond, les variations de profondeur. Il empêcherait les assauts par derrière, et peuplerait le monde d'une rumeur bienveillante. Il ferait que les choses se penchent les unes vers les autres, et de l'une à l'autre – chacune trouvant ainsi des compléments naturels.

À titre d'exemple, quand on se plaint de la méchanceté d'autrui, on oublie cette autre méchanceté plus redoutable encore qu'auraient les choses s'il n'y avait pas d'autrui. Autrui relativise le non-su et le non-perçu. Il introduit le signe du non-perçu dans ce qu'il perçoit, le déterminant à saisir, ou encore ce qu'il ne perçoit pas comme perceptible pour autrui.

En tous ces sens, c'est toujours par autrui que passe le désir, et que le désir reçoit un objet. On ne désire rien qui ne soit vu, pensé, possédé par un autrui possible. C'est là le fondement du désir. C'est toujours autrui qui rabat le désir sur l'objet. Deleuze pose ainsi qu'autrui est celui qui permet d'instaurer le champ de la perception pour le sujet. Il pose que le vrai dualisme se positionne

entre les effets de la « structure Autrui » dans le champ perceptif et les effets de son absence (c'est-à-dire ce que serait la perception s'il n'y avait pas autrui), la « structure Autrui » étant la structure de pensée permise par la présence d'autrui. Il faut comprendre qu'Autrui n'est pas une structure parmi d'autres dans le champ de perception (au sens où, par exemple, on lui reconnaîtrait une différence de nature avec les objets). Il est la structure qui conditionne l'ensemble du champ, et le fonctionnement de cet ensemble, en rendant possible la constitution et l'application des catégories précédentes. Ce n'est pas le Moi, c'est Autrui comme structure qui rend la perception possible.

C'est la raison pour laquelle, lorsque l'on saisit à son tour et pour son compte la réalité de ce qu'autrui exprime, on ne fait rien qu'expliquer autrui, développer et réaliser le monde possible correspondant. Autrui, c'est l'existence du monde possible enveloppé par la parole, le langage étant la réalité du possible en tant que tel.

Deleuze reformule ce que Tournier exprime à propos de ce qu'éprouve Robinson Crusoé après de nombreuses années de solitude, face à la découverte de certains de ses semblables : chacun de ces hommes représente un monde possible, assez cohérent, avec ses valeurs, ses foyers d'attraction et de répulsion, son centre de gravité – chacun de ces mondes possibles proclamant naïvement sa

réalité. C'est cela autrui : un possible qui s'acharne à passer pour réel.

L'auteur établit dans son article une théorie concernant le rapport entre la conscience du sujet et l'objet, en fonction de la « structure Autrui ». Pour lui, l'effet fondamental, c'est la distinction entre la conscience et son objet – cette distinction découlant de la « structure Autrui ». Peuplant le monde de possibilités, de fonds, de franges, de transitions, et inscrivant la possibilité d'un monde effrayant, alors même que l'on n'est pas encore effrayé (ou à l'inverse, la possibilité d'un monde rassurant quand on est soi-même effrayé par le monde), voilà ce qu'est autrui pour Deleuze.

Autrui assure donc la distinction de la conscience et de son objet, comme distinction temporelle : en l'absence d'autrui, la conscience et son objet ne font plus qu'un. Il n'y a plus de possibilité d'erreur, non pas simplement parce qu'autrui n'est plus là, constituant le foyer de toute réalité et permettant ainsi de discuter, infirmer ou vérifier ce que l'on croit voir, mais parce que, manquant dans sa structure, il laisse la conscience coller ou coïncider avec l'objet dans un présent perpétuel.

Ici, il est étonnant de voir que nous pouvons établir un parallélisme entre la théorie lacanienne et celle de Deleuze : pour ce dernier, la conscience se distingue de l'objet par la présence d'Autrui. Pour Lacan, l'inconscient se structure par la présence du

Grand Autre. De même, Deleuze exprime l'idée que c'est grâce à Autrui qu'existe l'image et que se fonde le désir, comme Lacan décrit la possibilité de l'Imaginaire et du développement du désir par la prise en compte du Grand Autre.

Deleuze s'intéresse aussi dans son écrit à la pathologie psychiatrique et tente d'élaborer des hypothèses psychopathologiques concernant Robinson.

D'après Deleuze, la première réaction qu'éprouve Robinson, le désespoir, exprime exactement ce moment de la névrose où la « structure Autrui » est encore opérante, mais fonctionne à vide, de façon d'autant plus exigeante et d'autant plus rigoureuse qu'elle n'est plus occupée par des êtres réels qui la mettent en œuvre, et que les autres ne sont plus ajustés à elle. Elle ne cesse de refouler Robinson dans un passé personnel non reconnu, dans les pièges de sa mémoire, et les douleurs de l'hallucination. La sentant s'effriter, Robinson cherche un substitut capable de maintenir malgré tout le pli qu'autrui donnait aux choses, grâce à l'ordre et au travail. Tout cela témoigne de l'effort qu'il fournit pour repeupler le monde d'« autrui » qui seraient encore des « lui-même », afin de maintenir les effets de leur présence alors que la structure défaille.

Au contraire, dans la psychose, la « structure Autrui » tend elle-même à se dissoudre, et n'est plus opérante. Le psychotique tente de pallier l'absence des « autrui » réels en instaurant un ordre de vestiges humains, et la dissolution de la structure en organisant

une filiation surhumaine. Deleuze applique à ce fonctionnement le terme de « forclusion », que Lacan a employé au sujet de la « forclusion du nom du père » :

Pour parler comme Lacan, la "forclusion" d'autrui fait que les autres ne sont plus appréhendés comme des autrui, puisque manque la structure qui pourrait leur donner cette place et cette fonction⁶⁴.

En résumé, névrose et psychose sont selon Deleuze une expérience d'aventure de la profondeur, la « structure Autrui » pouvant être appréhendée comme l'organisatrice de la profondeur, en ce qu'elle la pacifie et la rend vivable. En somme, l'auteur établit pour l'être humain une dépendance manifeste à l'autre comme semblable, dans ce qu'elle peut structurer notre pensée.

Revenons au récit de Tournier. Un jour, Robinson aperçoit le navire dont il avait tant espéré la venue. Face aux hommes qu'il rencontre et qui, paradoxalement, lui semblent dénués d'humanité, il décide de façon inattendue de rester sur son île. Contrairement au livre de Defoe, Vendredi, dans cette version, quitte son maître, et Robinson s'en trouve désemparé. Une brusque angoisse le frappe. Il arpente l'ensemble de l'île à sa recherche. Il court, trébuche, crie, clamant son nom, bien que convaincu au fond de lui-même que ses recherches sont vaines. Il se retrouve seul, comme au premier jour,

⁶⁴ G. Deleuze : *ibid.*, p. 359-360.

et comprend qu'il n'est pas de pire malédiction pour un vieillard que cette solitude. Heureusement, la présence d'un enfant qui s'est échappé du bateau et que Robinson prend sous son aile vient combler ce manque, et l'empêche de sombrer à nouveau dans le désespoir.

e) **Le cas de *Foe* : un Robinson version femme**

L'une des réécritures les plus récentes du mythe de Robinson Crusoé est celle de John Maxwell Coetzee. Né en 1940, d'origine sud-africaine, ce professeur de littérature anglophone, également traducteur, critique littéraire et spécialiste de linguistique, est l'auteur de plusieurs nouvelles, romans et récits autobiographiques. Il a reçu en 2003 le prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre. Son ouvrage *Foe*, dont le personnage principal est Susan Barton, a été écrit en 1986⁶⁵.

Le roman commence ainsi. Deux ans auparavant, la fille unique de Susan Barton a été enlevée et emportée dans le Nouveau monde par un anglais, consignataire et agent dans le commerce des transports. Susan prend elle-même le chemin des Amériques pour la retrouver. Arrivée à Bahia, elle perd sa trace et part à sa recherche, en vain. Comme elle finit par désespérer et qu'elle arrive au bout de ses ressources, elle embarque pour Lisbonne sur un navire

⁶⁵ J.M Coetzee : *Foe*, Paris, Seuil, 1988.

marchand portugais. À dix jours de l'arrivée au port, l'équipage se mutine et abat le capitaine, dont Susan est la maîtresse. Les hommes, déposant près d'elle le cadavre de son amant, l'abandonnent sur une barque qui vogue à la dérive. Lasse de ramer, elle se laisse glisser par-dessus bord, et entreprend de nager vers la terre. Les vagues l'emportent et la déportent sur une plage.

Robinson Cruso vit avec son esclave Vendredi dans ce lieu, qui est en fait une île, une île sans nom. Sa mémoire a été oubliée, et elle est de ce fait exclue de l'histoire, au double sens de la succession d'événements et du récit ordonné de ces événements. Il ne s'y passe rien, et le temps s'y écoule uniformément, de façon indifférenciée, indéfinie, en raison de la répétition qui le caractérise.

Contrairement au Robinson de Daniel Defoe, qui tient scrupuleusement son journal et établit un calendrier, Cruso ne souhaite pas transmettre son histoire, et de ce fait n'éprouve pas le besoin de mesurer le temps. C'est un être sans mémoire, vivant dans l'immutabilité, hors du temps, qui peut se montrer parfois dément, parfois délirant...

Vendredi est décrit comme une créature dotée de peu d'intelligence. C'est un esclave, un homme sans parole, entièrement dévoué à son maître, lequel ne le pense pas doté d'une subjectivité propre.

C'est principalement en Vendredi que s'incarne la perte de l'histoire de l'île, mais aussi de façon plus radicale, celle de la parole. Robinson, dans cette version, n'a enseigné de l'anglais à son compagnon que quelques mots, quelques éléments épars d'une langue amputée et très élémentaire, constituée d'un petit nombre de verbes et de substantifs. Cette amputation trouve un écho métaphorique dans le fait que la langue de Vendredi ait été coupée, la perte de cette langue demeurant un mystère. Vendredi, muet, ne peut parler à la place de Cruso : le passé est impossible à relater, car la seule langue qui peut en témoigner a été ôtée. Vendredi a subi une autre mutilation, encore plus atroce : il a été émasculé. Ici, perte du langage et perte de la sexualité sont intimement liés. Si, comme le dit Susan, le désir d'une parole donnée en réponse est semblable au désir de l'étreinte d'un autre être (car il s'agit en réalité d'une demande d'amour), sur l'île, il n'y a pas de loi, et donc pas de désir.

Certains critiques littéraires, dont notamment Teresa Dovey, ont développé l'idée que les romans de Coetzee constituaient des allégories de la formation du sujet lacanien⁶⁶. On y reconnaît une élaboration du « je » homologue à celle développée par Lacan, selon laquelle le sujet s'enracine dans l'Autre, au travers du langage qui lui préexiste et qui s'impose à lui⁶⁷.

⁶⁶ T. Dovey : *The novels of J.M. Coetzee: Lacanian allegories*, Craighall, South Africa, Ad. Donker, 1988.

⁶⁷ J-P Engelibert : *La postérité de Robinson Crusoé : un mythe littéraire de la modernité*, 1954-1986, Paris, Éditions Droz, 1997.

La première scène de *Foe* peut être interprétée comme la mise en scène du stade du miroir, expérience dans laquelle Lacan voit la genèse du sujet dans l'Autre⁶⁸, la fonction du miroir étant de fournir le support d'une identification à l'autre. La situation de l'héroïne gisant sur le rivage, évanouie après son arrivée à la nage, n'est pas sans rappeler celle du nourrisson qui ne dispose pas encore d'une autonomie motrice. L'enfant est dépendant de sa mère pour se nourrir, de la même façon que Susan, dans l'incapacité de bouger, est dépendante de Vendredi. Elle est assoiffée, et sa langue est devenue épaisse et sèche. Tel un enfant qui ne maîtrise pas encore le langage, elle n'est pas en mesure d'articuler et ne peut se faire comprendre de ce dernier. Lui apparaît comme une ombre qui s'étend sur elle, nimbée d'un halo lumineux, qu'elle identifie immédiatement à une forme humaine. Le voyant, elle se sent immédiatement redevenir elle-même humaine. Cette scène évoque le moment où, selon Lacan, l'enfant appréhende dans le miroir ou dans l'autre qui remplit cette fonction l'image de la totalité de son corps, et s'assume comme un tout. Il émerge dans une altérité à lui-même qui fige son corps dans une symétrie spéculaire, et donc inversée. Vendredi joue précisément ce rôle de miroir : se tenant debout et immobile devant Susan, qui est étendue sur le rivage, il

⁶⁸ J. Lacan : *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*, Communication faite au XVI^e Congrès international de psychanalyse, Zürich, le 17 juillet 1949.

lui renvoie une image inversée d'elle-même. De cette identification primordiale découlera le destin commun de ces deux êtres. Les choses s'inverseront par la suite, Vendredi devenant à son tour l'ombre de Susan.

Environ un an après son naufrage, Susan est recueillie par un navire sur lequel elle fait embarquer de force Robinson, ainsi que Vendredi. Robinson meurt pendant la traversée. Elle garde Vendredi à ses côtés, tente de l'instruire, de l'arracher à son silence, mais elle n'y parvient pas. Elle pense à un certain moment pouvoir entrer en communication avec lui, en lui apprenant quelque peu à chanter et à danser, en vain.

Susan entreprend de raconter l'histoire de l'île, qu'elle assimile à celle de sa propre substance. Pour recouvrer cette substance perdue, elle ne peut pas se contenter de faire le récit de sa vie, mais elle doit formuler ce qui, de cette vie, lui échappe. En somme, il ne lui suffit pas de narrer ce qui est visible, mais il lui faut surtout écrire ce qui est invisible, ce qui déborde du récit.

De retour en Angleterre, elle confie à un célèbre écrivain, Daniel Foe, la tâche de rédiger un mémoire relatant son séjour sur l'île. Elle l'avertit que cela ne suffit pas à raconter l'histoire véritable du lieu, dont la « substance de vérité » lui échappe. Dans le même temps, Susan rencontre une jeune femme qui dit être sa fille, ce qu'elle ne veut pas admettre. Foe estime que l'île en elle-même ne produit pas une histoire suffisante pour constituer un récit.

Il pense que le livre devrait plutôt porter sur la disparition de la fille de Susan et sa recherche, sur le renoncement à cette quête et l'aventure sur l'île, enfin sur les retrouvailles entre la fille et la mère. Mais Susan refuse, comme si elle refusait en quelque sorte de redevenir mère. Le séjour sur l'île l'a ramenée dans un état quasi infantin, duquel elle ne veut pas s'extirper pour redevenir une adulte, qui plus est une mère. Devenue totalement dépendante de ce lieu, dans lequel elle a vécu une nouvelle naissance, elle persiste jusqu'à la fin du roman dans le regret de l'avoir quittée.

B. Le marin et la mort dans le romantisme

Dans la littérature classique, les récits des aventures de marins se terminent souvent par la disparition de ces derniers. Nombreux périssent en mer, particulièrement dans les œuvres de l'époque romantique.

1. Mourir en mer : un idéal romantique ?

Les auteurs de l'ère romantique ont approché de façon très romanesque le destin des marins qui meurent emportés par les flots. Victor Hugo le premier a abordé ce thème au travers de l'histoire de Gilliat.

a) *Les travailleurs de la mer*⁶⁹

Écrit entre 1864 et 1865, *Les travailleurs de la mer* est le premier roman que Victor Hugo ait rédigé au cours de son exil à Guernesey. Le titre initial envisagé était : « Ce qui échappe à la mer n'échappe pas à une femme », ce qui laisse supposer que la mer est en quelque sorte opposée à la femme considérée en tant qu'épouse, et que le marin se trouve dans l'obligation d'effectuer un choix de

⁶⁹ V. Hugo : *Les travailleurs de la mer*, Paris, Le livre de Poche, 2002.

destinée entre les deux.

L'histoire du roman se déroule à Guernesey, aux alentours de 1820. Le héros, Gilliat, entend dire par Déruchette, dont il est amoureux, qu'elle épousera celui qui sauvera du naufrage un bateau nommé la Durance. Il part en mer pendant deux mois, et travaille comme un forçat pour accomplir cette tâche. Lorsqu'il revient à terre, il comprend que Déruchette éprouve des sentiments amoureux pour un autre homme. Malgré l'ordre donné par son père à cette dernière d'épouser Gilliat, il renonce à ce mariage, sans lui avouer son amour pour elle. Il lui permet ainsi de s'unir en secret à celui qu'elle aime et de quitter l'île. Gilliat se suicide par noyade en regardant s'éloigner sa bien-aimée : la mer est sa tombe.

Le titre du roman, contrairement au titre évoqué par Victor Hugo, n'aurait-t-il pas pu être : « Celui qui échappe à une femme n'échappe pas à la mer (mère) ? »... Le héros, ayant échoué dans son désir de se faire aimer d'une femme, n'a d'autre solution que de retourner à son premier amour, la mer, dans laquelle il trouve la mort.

La mer est, pour le pêcheur, celle qui procure la nourriture par le travail qu'elle lui fournit ; elle est la représentation symbolique de la mère par excellence, tout en étant un potentiel lieu de mort.

b) La trilogie de Pierre Loti

Plusieurs ouvrages de Pierre Loti sont consacrés aux trajectoires de vie de marins : *Pêcheur d'Islande*, *Matelot*, et *Mon frère Yves*.

Pierre Loti, ancien officier de marine, est l'un des écrivains français qui a le plus écrit sur la mer. De son vrai nom Louis Marie Julien Viaud, il est né le 14 janvier 1850 à Rochefort. En 1860, il rentre au lycée de la ville, où il fait toutes ses études secondaires. Son frère Gustave, de quatorze ans son aîné, est pour lui comme un père, étant donné la grande différence d'âge entre les deux garçons. Son vrai père, Jean-Théodore Viaud, dont le métier est receveur municipal, ce qui n'est guère prestigieux à ses yeux, est déjà bien vieux. Gustave est médecin de marine, ce qui fait rêver son jeune frère. Il voyage beaucoup, navigue sur les mers lointaines, ramène de nombreux cadeaux de ses campagnes. Cela déclenche la vocation de l'enfant : pendant l'été 1863, Julien écrit à Gustave sa détermination à devenir officier dans la Royale. Grâce à ce grand frère, qui a instauré une loi différente de celle du père, Julien peut sortir de l'enfance, quitter la maison paternelle et les jupes de sa mère. Gustave meurt en mer en 1865, et son corps est jeté au fond de l'Océan indien, vers le milieu du Golfe du Bengale.

Dans *Le roman d'un enfant*, Pierre Loti raconte son enfance choyée, surprotégée, où tout est prévu pour lui : rien ne peut lui

arriver, aucun coup ne peut l'atteindre. C'est un enfant solitaire, timoré, qui a peur de grandir et garde un certain effroi de la vie. Il n'est entouré que de figures féminines (sa mère, ses grands-mères, ses grands-tantes, ses tantes), pour lesquelles il ressent un intense attachement. Il se sent très angoissé dès lors qu'une de ces femmes s'absente, se demandant toujours quand elle reviendra, surtout s'il s'agit de sa mère, à qui il voue un amour sans bornes. Elle est la seule personne dont même la mort, il en est convaincu, ne parviendra pas à le séparer.

Pierre Loti a gardé un souvenir ému de l'île d'Oléron, le pays de sa mère, où se trouve encore la maison familiale, que sa grand-mère maternelle a quittée pour venir s'installer sur le continent, une vingtaine d'années avant sa naissance. C'est le coin du monde auquel il reste le plus fidèlement attaché car, plus que nulle part ailleurs, il s'y sent en paix. Il lui semble que, si quelque chose venait à déranger cet endroit, cela déséquilibrerait un pan de sa vie, qu'il perdrait pied, que ce serait presque le commencement de la fin pour lui. Il aime et vénère ces vieux murs qui, quelque part, assurent un peu son existence et prolongent sa jeunesse. Pierre Loti envisage une explication à ce sentiment : la persistance selon lui de certaines choses arrive à nous leurrer sur notre propre stabilité, sur notre propre durée ; en les voyant demeurer les mêmes, il nous semble que nous ne pouvons pas changer, ni cesser d'être. L'attachement à des lieux, à des reliques, à des traditions ou à des

souvenirs ne serait qu'une forme du sentiment universel de conservation. Nous imaginerions ce montage pour lutter contre le temps qui passe, contre la peur de finir un jour. L'auteur ajoute qu'il en est sûrement beaucoup qui, en conservant leur foyer familial, sans se l'avouer, sans s'en rendre compte, étayent leur propre fragilité sur la durée toute relative d'un vieux mur, d'une vieille terrasse, aimés depuis l'enfance.

En octobre 1865, Julien Viaud intègre à Paris les classes préparatoires aux grandes écoles au lycée Napoléon, futur lycée Henri IV. En septembre 1867, il réussit le concours d'entrée à l'École navale de Brest, qu'il rejoint en octobre de la même année. À partir de ce moment-là, il naviguera beaucoup et sur toutes les mers du globe ; il participera à plusieurs guerres, découvrira l'Amérique, l'Afrique, le Moyen-Orient, l'Asie, la Polynésie, où lui sera donné son nom de plume, Loti, nom qui désigne une fleur tropicale.

Pierre Loti s'est largement inspiré de sa vie personnelle et de ses voyages de marin pour écrire ses romans. Chacun d'entre eux est le reflet d'un pays qu'il visite, étudie, en s'immergeant dans sa culture, tout lieu nouveau étant pour lui source d'exaltation et de découverte. Sa plus grande fascination a pour objet l'Empire ottoman. En 1877, lors d'un séjour en Turquie, il rencontre Hatidjé, belle et taciturne odalisque aux yeux verts qui appartient au harem d'un dignitaire turc, et avec laquelle il vit une immense passion. En

tout état de cause, Pierre Loti recherche à travers les femmes exotiques et dans leur contact une certaine pureté. Sur la base de son journal intime, il écrit en 1879 *Aziyadé*, où il transforme quelques détails de sa propre histoire, le livre se terminant par la mort des deux amants. Certains ont évoqué la possible homosexualité de l'auteur et ont expliqué que le personnage d'Aziyadé était en réalité un jeune homme.

Le 21 octobre 1886, l'année de la publication de *Pêcheur d'Islande*, il épouse une jeune femme issue d'une famille notable bordelaise, qui lui donnera un enfant légitime. Le 21 mai 1891, à quarante-deux ans, il est élu à l'Académie française. En 1894, il fait la rencontre à Hendaye d'une jeune fille d'origine basque, surnommée Crucita. Elle s'installe à Rochefort et lui donne quatre enfants, qui constitueront sa « famille basque ». En avril 1899, il rachète la vieille maison familiale de l'île d'Oléron, dans le jardin de laquelle il sera inhumé le 10 juin 1923.

Pêcheur d'Islande, le dernier des ouvrages de l'auteur, est aussi le plus célèbre⁷⁰. Paru en 1886, il raconte la passion entre une jeune Bretonne issue d'un milieu aisé, Gaud Mével, et Yann Gaos, originaire d'un milieu social plus modeste. Yann est marin pêcheur ; il part régulièrement pour de longues campagnes en Islande. Exilée à Paris avec son père, un ancien pêcheur enrichi, Gaud revient dans

⁷⁰ P. Loti : *Pêcheur d'Islande*, Paris, Le livre de Poche, 1997.

son pays natal de Paimpol, et tombe amoureuse de Yann au cours d'une noce. Comme chaque année, il doit repartir en Atlantique nord, de février à fin août. À son retour, Gaud ne parvient pas à s'ouvrir à Yann, qui garde ses distances avec elle. Ils finiront par se rapprocher et se marieront trois années plus tard, juste avant le départ de Yann pour la saison de pêche. Son bateau se perdra en mer.

Dans ce roman, Loti décrit de façon poignante les départs des marins pour de longues périodes, avec les adieux des familles qui les regardent s'éloigner sur le quai, pensant à l'absence à venir et à l'attente qu'il faudra supporter. Il évoque également de manière très précise les moments qui précèdent le départ. Pendant ces quelques jours, les épouses espèrent encore que leur aimés resteront un peu plus longtemps à terre, qu'ils n'en iront pas, tout en appréhendant les jours à venir, à vivre seules. Pendant ces mois d'absence, le temps sans l'être aimé paraît inutile, vide de sens. Tous les projets de vie formés ensemble restent en suspens, sont remis à plus tard, la vie ne reprenant son cours que lorsque l'autre est de retour.

Le bateau de Yann ne réapparaît pas après la saison de pêche. Gaud reste sans nouvelle pendant des semaines, des mois ; elle s'inquiète, vivant dans la peur que son mari ne rentre jamais. Lorsqu'elle comprend qu'il ne reviendra pas, elle sombre dans la mélancolie.

Comme cela est annoncé dès le début du roman, les noces de Yann ont été célébrées avec la mer. Celle-ci, à qui il a promis le mariage, finit par l’engloutir. Nous voyons ici, comme dans le roman de Victor Hugo, que l’une des destinées du marin est d’être dévoré par la mer, ventre maternel qui le reprend pour l’éternité.

Mon frère Yves a été écrit en 1883⁷¹. Il est inspiré de l’histoire d’un matelot breton que Pierre Loti a réellement connu, nommé Pierre Le Cor. Ce dernier est venu prendre, au tout début de la vie de Julien, la place laissée vide par la disparition de son vrai frère. Le héros du roman s’appelle Yves Kermadec. Il a le même âge à quelques mois près que le narrateur, Pierre, qui est un jeune officier entré dans la Marine deux ans avant lui. Malgré ses airs très enfantins, Yves est indiscipliné, indomptable, insolent. Il boit de façon excessive, ce qui lui est préjudiciable. Il ressemble beaucoup à son père, qui buvait lui aussi à outrance, et dépensait tout l’argent de la famille au cabaret. Ce dernier était parti en mer dans sa barque un dimanche soir malgré un grand vent, alors qu’il était ivre, et n’était jamais revenu. Yves avait un an. Des treize enfants de la famille, trois sont morts petits. Les filles se sont mariées, sauf une qui est allée au couvent. Les huit garçons sont devenus marins. La mer en a pris sept. Ils ont péri dans des naufrages, ou sont partis loin, comme les deux aînés, Gildas et Goulven, qui se sont enrôlés en tant que mousses, avant de désertter et de naviguer à la grande

⁷¹ P. Loti : *Mon frère Yves*, Paris, Gallimard, 1998.

pêche sur des baleiniers américains. Yves aura l'occasion quelques années après de retrouver son frère Goulven en mer, sur un navire qui dans la description de Pierre Loti prend les allures du Vaisseau fantôme. Gildas mourra à l'hôpital maritime de Brest des conséquences de son alcoolisme.

Yves quitte sa mère à l'âge de quatorze ans pour s'engager comme mousse à Brest. Les marins, à cette époque, ont pour rôle de subvenir aux besoins de la famille, afin que les parents puissent élever les enfants plus jeunes. La mère d'Yves demande à Pierre de veiller sur son fils, ce que ce dernier lui promet. De ce fait, Pierre incarne dès lors pour son ami la loi, par son grade et par le serment fait à sa mère. Il prend auprès de lui la place du père, du grand frère, qui conseille et qui protège.

Un jour, Yves décide de se marier sur un coup de tête, sans l'avis de Pierre, alors que sa compagne attend un enfant de lui. Sa mère, qui aurait voulu qu'il revienne habiter auprès d'elle, voit d'un mauvais œil ce mariage. Yves est son dernier né, son enfant le plus chéri. Lui, de son côté, est amené rapidement à douter de ses choix. Il regrette son mariage et menace de quitter sa femme. Il se sent comme un fauve en cage, privé de liberté, et s'ennuie. Le couple, qui vit dans la campagne bretonne, vient habiter à Brest. Yves se met à boire et découche de plus en plus souvent. A terre, il se sent perdu. Il n'est plus lui-même. Vivre une vie routinière, songer au lendemain, il n'y était pas préparé. Lorsqu'il naviguait, la terre

ferme était un lieu de passage où il descendait, comme en pays conquis, entre de longs voyages. Il avait de l'argent, et profitait des endroits où il trouvait du plaisir. Il était libre.

Loti revient dans ce passage au dilemme qui le hante depuis toujours : comment choisir entre sagesse et liberté, entre contrainte et dérive, entre devoir et transgression ? Vers quelle option se tourner, sachant que seul le renoncement à ses penchants naturels permet de quitter l'enfance et d'assumer le statut d'adulte ?

Yves demande à Pierre d'embarquer sur le même bateau que lui. La période de mer se déroule sans trop de difficultés, malgré quelques ivresses. De retour à Brest, après un temps d'accalmie, il recommence à boire. Il fugue même de la maison, veut désertier, ce à quoi Pierre le fait renoncer. A presque trente ans, il décide de retourner vivre à la campagne, dans une maison neuve, dont lui et sa femme deviennent propriétaire. Il réussit à échapper à l'alcool et à se créer une place au sein de la cellule familiale. Peu à peu, les choses finissent par se stabiliser.

Matelot, qui a été écrit en 1893, complète la trilogie des romans de la mer que Pierre Loti a commencée avec *Mon frère Yves*, et qu'il a poursuivie avec *Pêcheur d'Islande*⁷². L'auteur raconte l'histoire de Jean Berny, enfant au regard candide et rieur qui grandit en compagnie de sa mère et de son grand-père dans le

⁷² P. Loti : *Matelot*, Paris, Gallimard, 2004.

sud de la France. Le vieil homme, avec sa maigre retraite, fait vivre la famille. La mère de Jean, qui est veuve, rêve de garder ce fils unique toujours enfant, et de vieillir auprès de lui en Provence. Jean, qui est devenu adolescent, postule au concours de l'École navale, auquel il est admissible. Comme il n'a pas assez travaillé, il n'est pas reçu. Déçu, il fait le serment de s'engager deux ans plus tard dans la flotte comme matelot, et de se porter candidat trois ans après pour devenir capitaine au long cours. Ainsi, il pourra subvenir aux besoins de sa famille, en particulier de sa mère. En attendant, il décide de partir en mer sur un petit bateau de commerce. Au cours d'une escale sur l'île de Rhodes, il rencontre une jeune fille. À son retour, il apprend que son grand-père est mort, et oublie bien vite sa promesse. Après le décès de l'aïeul, faute de moyens, la mère est contrainte de vendre la maison familiale.

Jean s'engage dans la flotte. Comme il doit passer au moins une année à Brest, sur le vaisseau-école des matelots, lui et sa mère font le choix d'aller vivre ensemble en Bretagne. Ils s'installent en ménage. Jean reste soumis et dévoué à sa mère. Il lui consacre toutes ses heures de liberté, et ne sort qu'en sa compagnie. Tous deux sont blessés par le dépaysement, le déracinement, et le regret de leur maison en Provence reste inapaisé. Pierre Loti rappelle, à ce moment-là du texte, que l'attachement à des lieux peut prendre chez certaines personnes une extrême puissance, qui n'est que la démonstration du regret de leur propre finitude. Cette histoire

évoque, en la poussant à l'extrême, la menace qui a longtemps pesé sur la maison des Viaud, à la suite des ennuis financiers qu'a connus la famille sur l'île d'Oléron. On sait que la demeure a été louée et a failli être vendue. Si Julien Viaud prépare le concours d'entrée à l'École navale plutôt qu'à Polytechnique, c'est en partie pour des raisons d'argent. Les ennuis judiciaires et financiers de Théodore, le père, n'ont dès le départ pas amélioré la situation, et Julien doit s'endetter pour racheter la maison familiale, permettre à sa mère d'y terminer ses jours, et à lui-même de venir la retrouver ainsi que ses chers souvenirs d'enfance à chaque retour de navigation.

Jean souffre de voir que sa mère n'a plus la possibilité de mener le même train de vie, et qu'il en est en partie responsable : s'il avait intégré l'École navale, il aurait pu gagner plus d'argent. Il vient de finir son année sur le navire-école, et doit partir pour une campagne de dix mois. Il trouve dans le fait de naviguer un certain apaisement. Demeurant tel un enfant dans l'imprévoyance de l'avenir, il ne prend pas la peine de travailler pour passer le concours de capitaine au long cours.

À Québec, il trouve une fiancée. La cérémonie des fiançailles se fait très rapidement, comme s'il s'agissait d'un jeu. La jeune femme s'appelle Marie. Malgré tout, après cela, Jean choisit de repartir en mer, car il ne veut pas renoncer à revoir la maison de son enfance. Il promet à Marie de lui écrire, mais ne le fait pas, et le souvenir de la jeune fille blonde s'éloigne graduellement de lui.

Tout ce qui n'est pas sa mère ou ses souvenirs de jeunesse ne prend que difficilement racine chez lui, ne traversant pas son enveloppe d'insouciance.

Peu après, Jean est de retour en France. Bien que ce ne soit pas le souhait de sa mère, il se réengage dans la flotte. Cette vie de matelot lui tient à cœur, par son charme inexplicé. Il signe un nouveau contrat de cinq ans avec la Marine, pensant encore pouvoir passer le concours de capitaine au long cours. Il est prévu qu'il parte pour un tour du monde, qu'au bout du compte il ne fera pas. Il reste l'hiver à Brest auprès de sa mère, avant de rejoindre au autre port, où il se considère comme en exil. Malgré la faible distance qui le sépare d'elle, il souffre de l'éloignement. Jamais une telle impression de solitude ne l'a envahi, lui qui pourtant a voyagé si loin... Alors qu'il a connu les longues périodes de navigation, il ne supporte que difficilement la distance qui existe entre lui et sa mère lorsqu'il est à terre, comme si partir en mer était au plan fantasmagique un moyen de pallier l'absence maternelle.

Jean rencontre une autre jeune fille, Madeleine, pour laquelle il éprouve un sentiment amoureux, auquel il s'abandonne. Il se trouve face à un dilemme. Il ne veut toujours pas s'engager auprès d'une femme, car quelque chose le retient. C'est pourquoi il se porte volontaire pour l'Extrême-Orient, estimant que c'est son devoir. Il quitte Madeleine et s'en va à Toulon sans revoir sa mère, sans l'embrasser une dernière fois. Il part pour leur assurer à tous

les deux un avenir sur le plan financier. Il considère cet acte comme l'acte expiatoire de sa vie, l'acte destiné à faire pardonner son échec au concours de l'École navale. Épouser Madeleine, cela aurait été trahir sa mère, car faire un tel mariage aurait équivalu à se river pour la vie au grand col bleu des matelots. Surtout, cela aurait fini de briser ses espoirs, elle qui espérait tant une élévation sociale pour lui, par l'acquisition de la dot d'une demoiselle provençale.

Cependant, la détresse et les remords de Jean vis-à-vis de Madeleine sont grands. Il ne parvient pas à lui écrire, remettant systématiquement ce geste au lendemain. Il demande à sa mère de faire la demande en mariage à sa place, entreprise vouée par avance à l'échec. Celle-ci voit avec effroi le surgissement entre elle et son fils de cette jeune fille, dont le mariage avec Jean compliquerait un éventuel retour en Provence et annoncerait l'effondrement de tous ses rêves. Elle espère que Madeleine, qu'elle considère comme une rivale, soit déjà mariée, voire partie, ou même morte, disparue d'une façon quelconque... Pourtant, elle rédige la lettre de demande en mariage, et un refus lui est opposé.

Jean, qui a embarqué sur la Circé, contracte le paludisme en Extrême-Orient. Il demande et obtient de rentrer en France sur un autre bateau. Sa maladie progresse, et dans sa tête commence le travail de la mort. La description de l'ambiance à bord faite par Loti donne une impression d'immatérialité, comme si l'on se trouvait sur le Vaisseau fantôme. Au fur et à mesure que la mort s'approche de

lui, Jean est de plus en plus préoccupé par le fait qu'il n'ait pas écrit à sa mère. Il se languit de la voir, rêve de l'embrasser, de l'avoir à son chevet, de lui tenir les mains. Il repense à certains événements de son enfance, se les rappelle avec une intensité morbide, alors que les images de femmes et d'amour cessent progressivement d'apparaître à son esprit. Il en revient vite à sa mère, à sa Provence ensoleillée. Comme un enfant, il désire être une dernière fois bercé par les bras maternels avant de recevoir la mort. Elle l'atteint sans qu'il ait pu le faire, et son corps sans vie est immergé dans l'eau. Au retour au port, la mère de Jean attend son fils. Lorsqu'elle apprend la mort de celui-ci, elle sombre dans la mélancolie et échappe de peu au suicide.

Pierre Loti, dans cet ouvrage, apporte sa propre vision des choses : pour lui, les marins sont de grands enfants. Il justifie l'enchaînement funèbre de la trajectoire de vie de son personnage principal par l'immaturation de son être, qu'il relie à son histoire familiale. Jean, dont le père est absent, est trop aimé de sa mère, qui souhaite le conserver en tant qu'enfant, mais qui, dans un même temps, a pour lui des ambitions auxquelles il ne peut se soustraire. Il meurt en mer, seul, voué tout entier au culte de sa mère. Au cours de sa vie, il a connu, rencontré puis quitté trois femmes : la sauvageonne sans nom de l'île de Rhodes, Marie, la blonde québécoise, et Madeleine, la demoiselle de Rochefort. Jean a l'opportunité de prendre chacune d'entre elles pour épouse.

Pourtant, il ne choisit aucune des trois, mais reste fidèle à une quatrième femme, sa mère, avant de trouver la mort au milieu des flots.

Si l'on se réfère au texte de Freud, « Le thème des trois coffrets », les trois jeunes filles évoquées seraient des réincarnations de la figure maternelle⁷³. Dans cet écrit, Freud cite deux scènes issues de deux œuvres différentes de William Shakespeare. Dans l'une d'elles, *Le marchand de Venise*, les prétendants d'une jeune femme doivent faire un choix entre trois coffrets, dont l'ouverture permettra à l'un d'entre eux d'obtenir sa main. Les trois coffrets sont faits d'or, d'argent et de plomb. Un seul contient le portrait de la jeune fille ; il s'agit de celui en plomb. Dans l'autre œuvre, *Le Roi Lear*, le vieux monarque décide, de son vivant, de partager son royaume entre ses trois filles, et ceci en proportion de l'amour qu'elles sauront lui manifester. Les deux aînées s'épuisent en protestations d'amour et en vantardises, tandis que la troisième s'y refuse et se tait. Le père, qui aurait dû reconnaître l'amour silencieux et effacé de la troisième, le méconnaît, la repousse, et partage le royaume entre les deux autres, pour son propre malheur et celui de tous.

Freud pense que les trois coffrets symbolisent tous trois des femmes, et qu'ils sont en fait l'image de la féminité. Ils

⁷³ S. Freud (1913) : « Le thème des trois coffrets », *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971.

représenteraient le choix que doit faire un homme entre trois types de femmes (la femme génératrice, la femme compagne, la femme destructrice), ou bien les trois formes sous lesquelles se présente au cours de la vie l'image de la mère (la mère elle-même, l'amante que l'homme prend à l'image de celle-ci et la Terre-Mère, qui l'accueille à nouveau après sa disparition). Le silence ou le mutisme, et par extension le personnage de la femme muette, ainsi que le plomb, peuvent quant à eux être interprétés comme des indices de mort.

Notons que Lacan, dans son séminaire *L'identification*, a réinterprété « Le thème des trois coffrets »⁷⁴. Il l'associe à la fonction de l'« objet petit a » dans l'identification du sujet, en mettant en avant l'idée que dans un des coffrets se trouve l'« objet petit a », cause du désir.

De la mère à la mer, tel serait donc le destin du marin, du moins de celui qui n'a pas su échapper à l'emprise de la première, et qui dans l'éternité, retourne à l'élément aquatique et marin, symbole du liquide originel.

⁷⁴ J. Lacan : *Séminaire IX, L'identification, 1961-1962*, Leçon du 24 janvier 1962, <http://new.lutecium.org>.

2. Victor Segalen, poète et marin, mort du « mal de terre »

La souffrance morale que connaît Victor Segalen, officier de la marine devenu écrivain célèbre dans le pays brestois, nous semble caractéristique de ce que peut être la mélancolie chez le marin. Toute sa vie, Victor Segalen n'a de cesse de naviguer pour s'enfuir, avant de revenir mourir en terre bretonne⁷⁵.

Né le 14 janvier 1878, dans le Finistère, Segalen est médecin de marine de métier, mais sa renommée est surtout en lien avec ses talents littéraires. Poète, Victor Segalen s'est inspiré de ses nombreux voyages pour écrire son œuvre. Certes, sa profession a été l'une des raisons principales justifiant ses escapades en mer, mais, au-delà, force est de constater que Segalen ne pouvait s'en passer. C'est ainsi qu'il est resté pratiquement toute sa vie éloigné de la Bretagne.

À quoi correspond ce besoin de partir ? Que signifie ce désir de s'éloigner le plus possible et le plus longtemps possible de sa terre natale ? Victor Segalen est-il un être sans attache, n'ayant aucun lien affectif ?

Si nous nous intéressons de plus près à sa vie, nous remarquons que celle-ci est principalement marquée par deux

⁷⁵ M. Dollé : *Victor Segalen : Le voyageur incertain*, Paris, Aden Le Cercle des poètes disparus, 2008.

éléments : un secret de famille bien gardé, et la présence d'une mère mal aimante. Le secret dont il est question est en lien avec le nom de Segalen, qui est entaché d'une tare que la famille de Victor s'est efforcée de dissimuler.

Le père du poète est ce que l'on nomme, à l'époque, un bâtard. Sa propre mère, Marie-Charlotte, une servante, est mise enceinte par le fils d'un marchand de vin. Elle fait placer l'enfant dans un hospice, en laissant un petit billet dans lequel elle demande à ce que lui soient donnés les prénoms de Victor et de Joseph, le premier étant celui du père, Victor Tréguier. Celui-ci meurt accidentellement en 1848, cinq mois avant la naissance de son fils, qu'il n'aurait de toutes les façons certainement pas reconnu. Quand Rose-Henriette Tréguier, la grand-mère paternelle, apprend la naissance du bébé, elle demande à Marie-Charlotte de reprendre le nourrisson, trois mois après sa naissance, et de le reconnaître. Désormais, le petit Victor se nomme Segalen, du nom de sa mère, et habite avec elle chez les Tréguier, près de Brest. L'enfant ne porte pas le nom de son père, car il n'est que le fils de la domestique. Mais il profite de la relative aisance de ses grands-parents, et devient par héritage propriétaire foncier, ce qui facilite son mariage avec Marie-Ambrosine Lalance, en 1870. Adulte, il embrasse le métier d'écrivain du commissariat de la Marine. Marie-Charlotte est bannie de la famille. Elle assiste pourtant au mariage de son fils mais, bientôt, celui-ci se fâche avec elle pour des histoires

d'héritage. Marie-Ambroisine, la future mère de Victor Segalen, rompt avec tous les cousins de son mari, car elle ne veut pas maintenir de relations avec les enfants des frères de Marie-Charlotte. Elle donne à son fils les deux prénoms de son père, Victor et Joseph, auquel elle ajoute celui d'Ambroise, et, comme pour bien marquer la différence, celui de Désiré. Victor Segalen ignorera toute sa vie l'existence de sa grand-mère paternelle, dont il porte pourtant le nom.

La question du nom, et de l'identité, est une question fondamentale pour les Segalen. À ses débuts, Victor choisit le pseudonyme de Max-Anély, composé du prénom de son meilleur ami, Max Prat, et du second prénom de sa femme, légèrement transformé ; cette union de féminin et de masculin fait ainsi naître l'écrivain du couple formé par son ami et son épouse. Quand paraît l'un de ses ouvrages, *Stèle*, en 1912, Victor reprend son vrai nom, mais avec une très légère modification : il décide de supprimer l'accent aigu de son patronyme, tel qu'il a été enregistré à l'état civil, et qui se dit « Ségalin ». Il veut également qu'il se prononce Séga-lène, à la bretonne. Pendant un court moment, Victor pense même prendre le nom de sa mère, Lalance. Mais cela s'avère difficile et, finalement, il trouve une légitimité dans son nom d'emprunt.

Sa mère, Marie-Ambroisine, a elle-même renoncé au prénom composé (peut-être pour se démarquer de Marie-Charlotte),

et se fait appeler Ambroisine. C'est une forte femme, à la personnalité rigide et autoritaire. Souvent, en Bretagne, les femmes exercent leur autorité dans le domaine familial, où le mari joue un rôle plus effacé. Ambroisine ne déroge pas à la coutume : elle a pour habitude de diriger son mari et son fils. Elle exerce sur ce dernier une surveillance continuelle, même lorsqu'il fait ses études à Santé navale pour devenir médecin militaire. Elle voit d'un mauvais œil les projets de mariage qu'il élabore sans son accord avec une jeune femme rencontrée à Bordeaux, Marie Gailhac, et lui interdit de mener à bien cette union. Pour la première fois, Segalen prend conscience de la jalousie de sa mère et de l'emprise qu'elle entend conserver sur lui. Cette situation lui devient progressivement insupportable. Il dira un jour à l'un de ses amis que rien dans sa vie ne l'a autant déçu que sa mère.

Le premier événement marquant dans l'existence du jeune homme se situe vers ses quinze ans. Il ne supporte pas de rester isolé au collège de Lesneven, où il étudie. Il n'y rencontre aucun moment de bonheur ni de satisfaction. Les jours s'écoulent pour lui de façon triste et monotone. Il ressent les premiers signes d'une humeur dépressive, et est obligé, pour des raisons psychologiques, de revenir habiter à Brest. Il écrit en 1893 que, s'il avait su ce qu'était la vie de collège, il aurait tout fait pour l'éviter, et que jamais il n'a été aussi malheureux que pendant cette période-là. Sa mère et sa sœur cadette, Jeanne, restent à ses côtés. Elles

l'accompagnent lorsqu'il quitte Brest pour Rennes, à l'âge de dix-sept ans. Victor refuse de faire des études de pharmacie, comme le veut sa mère, et choisit la médecine militaire, qui lui assure de pouvoir voyager. Il quitte la Bretagne pour poursuivre ses études à Santé navale, à Bordeaux.

En 1900, il présente un état neurasthénique : la médecine le rebute, bien qu'il soit un étudiant brillant. Il mène une vie dissolue, accumule les dettes et, bientôt, doit l'avouer à ses parents. La culpabilité qu'il éprouve, l'humiliation qu'il subit aggravent sa dépression. Le directeur de l'École de Santé lui accorde un mois de congé, qu'il passe à Brest. Segalen n'y trouve pas le réconfort qu'il en attend. Il rentre à Bordeaux, et va de mal en pis. En mars 1901, il n'arrive même plus à lire et vit, écrit-il à son père, dans un état de pénible assoupissement, comme un automate. Il connaît des moments de désespoir. Dans ses lettres, il ne cesse de demander pardon, et promet de s'amender. Pour donner des gages de son repentir, il parle de s'installer à côté de Brest. Cette année-là, sa mère et sa sœur viennent vivre avec lui à Bordeaux. Quand il finit par se dégager de la tutelle financière de ses parents, son état s'améliore. Malgré tout, il a connu le goût amer de la mélancolie, et ne l'oubliera plus. Pendant les vingt années qui suivent, il est très actif et dépense une énergie considérable à ériger un barrage contre la dépression, qui malgré tout le submergera à la fin de sa vie.

Dans un court texte de 1909, intitulé « Moi et moi », Segalen raconte que son existence a été marquée au plan affectif par une grande cassure, une sorte de faille comme l'on en trouve dans les terrains accidentés. Cette évocation n'est pas sans rappeler la théorie d'Abraham, qui décrit dans l'état de mélancolie la survenue d'une blessure grave du narcissisme infantile, suivie dans la vie ultérieure d'une répétition de la déception primaire. Abraham s'appuie pour cela sur un cas clinique évoqué dans l'une de ses œuvres ; il s'agit d'un patient chez qui il a diagnostiqué une maladie maniaco-dépressive⁷⁶. Cet homme avait eu l'impression tout au long de son enfance que ses parents s'occupaient moins de lui que de ses frères, qui selon lui étaient les préférés, et avait été la victime de remarques méprisantes de son entourage, aussi bien à la maison qu'à l'école.

À la fin de ses études, en 1903 et 1904, Segalen part en Polynésie française. Il y trouve un semblant de bonheur, et y écrit plusieurs œuvres. À son retour, en 1905, il se trouve déchiré entre deux désirs contradictoires : son souhait de sédentarité, et le besoin irréprensible de voyage. Celui-ci paraît revêtir chez lui une fonction thérapeutique, lui permettant de traiter sa dépression en constituant une sorte de défense maniaque contre cette dernière. Segalen dit à

⁷⁶ K. Abraham : « Les états maniaco-dépressifs et les étapes prégénitales d'organisation de la libido », *Œuvres complètes, tome II, 1915-1925*, Paris, Payot, 1966.

Charles Guibier, dans une lettre qu'il lui adresse le 28 février 1906, qu'il est né pour vagabonder.

Après de nombreuses et éphémères liaisons, Segalen rencontre Yvonne Hébert à l'occasion du mariage d'un ami. Il l'épouse quelques mois plus tard. Celle dont il fait sa femme appartient à une famille bien différente de la sienne. Son père, le docteur Jules Hébert, est un homme cultivé, auteur de poèmes et pièces de théâtre. Sa générosité lui vaut le surnom de médecin des pauvres. Ambroisine voit d'un mauvais œil le mariage de son fils avec une jeune femme qui a cinq frères et sœurs et peu de biens. Alors que la vie en Polynésie lui a rendu la santé, Segalen plonge à nouveau dans la dépression. Lui qui avait promis de ne pas se marier, qui avait dit qu'il n'était pas question pour lui de se laisser enfermer dans une famille et de renoncer à ses errances de toutes sortes, avait probablement précipité une union à laquelle il n'était pas préparé.

Lorsqu'Yvonne l'épouse, elle le fait en connaissance de cause. Elle apprend à vivre seule et à le laisser aller. Elle lui voue un amour fidèle et élève leurs trois enfants. Lui est aussi peu intéressé par la paternité que par le mariage. Il dit lui-même qu'il règne par l'étonnant pouvoir de son absence. Jamais il ne renonce à un voyage, à une mission lointaine, bien au contraire, il les sollicite. Il n'a nul besoin de la présence de sa femme.

En 1909, Segalen part en Chine, où sa famille le rejoint. En 1913, il revient passer trois mois en France, avant de retourner en Chine. Il rentre à Brest en 1914, au moment de la déclaration de guerre, durant laquelle il exerce à l'hôpital militaire. Son métier ne le passionne pas. Il recommence à présenter des signes qui trahissent chez lui les prémices de la dépression, avec des répercussions d'ordre psychosomatique : il souffre d'asthénie, d'eczéma, de psoriasis, de pityriasis versicolor... Il est surtout d'humeur triste, la Chine s'éloignant petit à petit dans ses souvenirs. Rien n'est plus comme avant. En 1915, il est muté à la brigade des fusiliers marins, et rejoint le front. Il n'est pas blessé, mais tombe rapidement malade, et est évacué. Il revient à l'hôpital de Brest, où il est confiné à des tâches administratives, ce qui ne l'enthousiasme pas. En 1915 et 1916, il est confronté au décès ou à la maladie de plusieurs de ses amis. Il ne va pas bien. Il est irritable, agressif. Il ne pense qu'à une chose : repartir. En janvier 1917, il réembarque pour la Chine. Il constate que le pays a changé, et il est déçu. Il se défend dans ses lettres d'un état interne de découragement et d'abandon. Il souhaite se tourner vers d'autres mondes, tout en affirmant récuser le suicide, ce qui signifie qu'il y pense. En juillet 1917, il avoue pour la première fois que l'absence est lourde, et qu'il a besoin de rentrer chez lui. Il fait dans ces moments-là de magnifiques déclarations d'amour épistolaires à Yvonne.

La dépression s'installe en 1918, alors que Segalen a quarante ans. À partir de cet instant-là, le ton de ses lettres change : on y perçoit une souffrance qu'il n'a jamais laissée paraître, à laquelle il cherche une issue. Il ressent la présence d'un obstacle interne qu'il n'arrive pas à franchir : le 17 mai 1918, il explique dans l'un de ses textes qu'il est confronté à l'existence d'un mur dont il faut qu'il trouve la porte ou, à défaut, la brèche ou la fissure, et qu'il s'use depuis longtemps à cette tâche. En juin 1918, il exprime combien il se sent las et meurtri, et constate son profond désarroi. Le 12 juin, il écrit que la Bretagne, d'où il issu, lui semble tout aussi exotique que l'Océanie, et se plaint dans le même temps que son origine bretonne lui ait été imposée. Il se questionne, au-delà de cela, sur sa propre identité, qui lui paraît incertaine.

Ayant perdu subjectivement ses origines, Segalen, aidé par l'écriture, ne trouve-t-il pas dans les terres qu'il découvre un nouveau domicile susceptible de calmer pendant quelques temps le sentiment dépressif qui l'habite, grâce à la construction de nouveaux repères ?

Fin 1918, Segalen revient en France. Sur le chemin du retour, il va plutôt bien. On perçoit derrière son ton amusant une exaltation excessive, qui ne cesse d'alterner pendant quelques mois avec l'abattement, dans un contexte clinique évoquant une maladie maniaco-dépressive. Lorsqu'il rejoint Brest, sa ville natale, Segalen est très amaigri et très fatigué. On lui accorde un congé, à l'issue duquel il demande à effectuer un stage à Paris pour se spécialiser en

dermatologie-vénérologie, à l'hôpital du Val-de-Grâce. Pendant cette période, Segalen perd l'un de ses meilleurs amis. À la fin de son stage, il prend la direction du service de dermatologie-vénérologie de l'hôpital de Brest, et doit renoncer à son projet de s'installer à Paris.

En 1917, Hélène Hilpert, qui est une amie d'enfance d'Yvonne, refait son apparition auprès de Victor et de sa femme, et le poète est séduit. Hélène, qu'il a rencontrée lors d'un séjour à Paris en 1906, prend une place capitale dans sa vie, et devient sa confidente et sa conseillère. Il écrit le 9 octobre 1918 qu'il est ivre de solitude et d'amour à son égard. Non seulement il en est amoureux, mais il admire cette femme. Victor est entier, excessif, et pousse tout à l'extrême. Hélène ne cède pas à ses avances, et l'état de Segalen s'aggrave. Il ne mange plus, souffre d'insomnies. Yvonne raconte qu'il subit des crises de neurasthénie aiguë, avec des accès de désespoir atroces et des moments d'accalmie ; sa fatigue générale augmente. En janvier 1919, il est hospitalisé au Val-de-Grâce. Il en sort avec un congé de deux mois. Il décide à ce moment-là de partir pour l'Algérie avec sa femme, chez un ami. Mais il n'a ni la volonté, ni le désir de guérir. En mars, il rentre en France. Pendant ce temps, son poste de chef de service a été attribué à un autre. En avril, on lui donne un autre congé maladie pour neurasthénie aiguë. Il ne s'en remet pas.

Ajoutons qu'en plus de ces troubles, Segalen est gravement intoxiqué par l'opium depuis des années. Cette drogue, qui avait pourtant réussi à l'apaiser dans un premier temps, l'emprisonne.

Le 26 avril 1919, Victor quitte Brest pour la forêt du Huelgoat, située sur une terre légendaire de Bretagne. Il est plongé dans un état mélancolique et fait ses adieux épistolaires. Le 21 mai 1919, il sort en uniforme de l'hôtel où il séjourne. On le retrouvera mort dans la forêt. Il avait quarante et un ans.

Nous voyons au travers de sa biographie que Segalen a passé sa vie à fuir une dépendance potentielle qui le liait à sa mère et, par là même, à sa terre natale. La mer représentait uniquement pour lui le vecteur qui lui permettait de fuir le plus loin possible sa Bretagne originelle. Cependant, il n'a pas réussi à trouver le repos de l'esprit, le payant par le prix de la souffrance psychique, qui l'a porté jusqu'à la mort. Les voyages maritimes, les explorations qu'il a menées, probablement par la contenance psychique qu'ils lui apportaient, ont constitué pour lui une thérapie contre la dépression. Naviguer l'éloignait de la mort, mais son dernier retour lui a été fatal.

Quand Victor disparaît, ses parents ne se déplacent pas pour son enterrement. Segalen souhaitait être enseveli là où il mourrait, car il voulait échapper au caveau familial de Brest, chose que ses parents avaient sans doute comprise. Ils se brouilleront

définitivement avec Yvonne, du fait que celle-ci ait respecté le vœu de son mari.

IV. Le marin et le complexe d'Œdipe dans la littérature classique

Les marins ne sont pas des êtres sans attache ; ils sombrent dans la dépression lorsqu'ils sont confrontés à la solitude. Eux aussi sont mis à l'épreuve par la séparation.

Dans les exemples littéraires que nous avons abordés, nous avons noté à quel point l'image maternelle était très présente dans la vie des personnages principaux. Chaque être étant traversé par le complexe d'Œdipe, nous nous sommes demandés si la littérature nous amenait des éléments évocateurs d'une mise en scène de cette problématique dans la perspective du vécu des marins.

A. Qu'appelle-t-on complexe d'Œdipe ?

Le mythe d'Œdipe est l'un des mythes les plus célèbres de l'Antiquité. Il a été repris de façon écrite par deux auteurs de la Grèce ancienne, Euripide et Sophocle.

La légende d'Œdipe, que nous allons résumer ici, se réfère à l'histoire de la ville de Thèbes. Le père d'Œdipe, Laïos, est invité à Mycènes chez Pelops, dont il séduit le fils, Chrysippos. Le jeune homme se suicide de honte. Dans le monde hellénique, le pire crime est de tuer un enfant. Pelops maudit Laïos : s'il a lui-même un fils, celui-ci tuera son père, selon la loi du Talion. De ce fait, Laïos ne

veut plus avoir d'enfant. Mais sa femme, Jocaste, l'enivre, et un fils lui est conçu. Jocaste cache ce bébé dans un bois, et l'abandonne. Cet enfant, qui est en fait Œdipe, est recueilli par un berger, qui le donne à Polybos, le roi de Corinthe, pour qu'il l'adopte. La légende de sa malédiction arrive un jour aux oreilles d'Œdipe, qui fuit ses parents adoptifs, croyant ainsi échapper à son destin. Pourtant, il rencontre son père sur sa route. Celui-ci roule sur ses pieds avec son char. Sans savoir qui il est, Œdipe le tue. Puis il rencontre le sphinx, lequel lui pose cette question : « Qu'est-ce qui marche à quatre pieds le matin, à deux pieds le midi, à trois pieds le soir ? » Œdipe, après avoir répondu « l'homme », tue le sphinx. Il arrive en héros dans son pays d'origine. Il prend la place du roi qui vient de mourir, et s'unit à son épouse, comme le veut la tradition. Il reste marié pendant quinze ans et a quatre enfants avec elle, deux fils et deux filles. Une succession de catastrophes naturelles surviennent, qui amènent le devin Tirésias à affirmer qu'un crime a été commis : l'assassin du roi est un roi. En apprenant qu'Œdipe est son fils, Jocaste se suicide par pendaison, tandis que ce dernier, de désespoir, se crève les yeux, afin de ne pas voir son propre malheur. Œdipe part avec sa fille, Antigone, ce qui signe la fin du récit.

À la fin du XIX^e siècle, le mythe d'Œdipe est revisité par Freud, qui en fait l'un des fondements de la théorie psychanalytique. Dans une lettre adressée à son ami Fliess le 15 octobre 1897, il fait une première référence à ce mythe :

Une seule pensée de valeur générale m'est apparue : j'ai trouvé chez moi aussi la passion amoureuse dans la mère et la jalousie contre le père, et je la tiens maintenant pour un événement général.

Freud a l'intuition que la problématique qu'il a repérée chez lui vis-à-vis de ses parents est un fait général, universel. Il ajoute :

Si c'est ainsi, alors on comprend la puissance saisissante du roi Œdipe malgré toutes les objections que la raison élève contre les présuppositions du destin⁷⁷.

Selon lui, la légende grecque reflète une contrainte que chacun reconnaît en soi, parce qu'il en a ressenti la trace dans son existence. Toute personne a été au moins une fois en germe et en fantasme un Œdipe, et a refoulé avec effroi l'idée de la réalisation concrète de ce rêve. Freud attribue d'abord à ce phénomène le terme de complexe nucléaire. Il lui donne finalement en 1912 le nom de complexe d'Œdipe, dans son écrit *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse*⁷⁸.

Au plan psychopathologique, le complexe d'Œdipe est constitué de l'ensemble des investissements amoureux et hostiles que l'enfant fait sur ses parents lors de la phase phallique, ce

⁷⁷ S. Freud (1897) : « Lettre 71 de Freud à Fliess », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996.

⁷⁸ S. Freud (1916-1917) : « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*.

processus devant conduire à la disparition de ces investissements et à leur remplacement par des identifications. Les pulsions génitales, qui atteignent leur apogée vers quatre, cinq ans, se fixent sur la mère, qui est la personne qui apporte principalement les soins. Cela s'accompagne d'une identification au père pour le garçon ; c'est le côté positif du complexe d'Œdipe. Le côté négatif est que le garçon est jaloux de son père. Il existe un fantasme d'inceste, qui est puni par la castration, laquelle émane de la mère. Le garçon préfère garder son pénis et renoncer à son amour pour sa mère. La fille, pour sa part, quand elle s'aperçoit de son absence de pénis et de sa castration présumée, pense avoir été lésée par sa mère, et s'en détache pour se tourner vers le père et en désirer un enfant. Le complexe disparaît parce que ce désir n'est jamais accompli, mais la fille reste toute sa vie durant attachée au père⁷⁹. Le refoulement du complexe d'Œdipe amène la phase de latence, entre l'âge de cinq et douze ans. Cela permet l'inscription dans le psychisme du Surmoi (le refoulé) et de l'Idéal du Moi (le sublimé). L'enfant intériorise les interdits, en particulier les interdits de l'inceste.

Dans le contexte de notre travail, nous allons maintenant tenter de déterminer comment le marin en tant que sujet se positionne par rapport au complexe d'Œdipe. Nous verrons également quelles informations peut nous apporter la lecture de la

⁷⁹ S. Freud : *ibid.*

littérature classique dans ce domaine, en particulier concernant les images parentales.

B. Ce que nous enseignent les contes pour enfants

Les enfants autour de quatre, cinq ans, donc en âge d'être confrontés au complexe d'Œdipe, sont tout particulièrement fascinés par les contes et légendes tels que *Pinocchio*, *Peter Pan*, où l'on croise la route de marins, de monstres, de pirates... Les personnages ressemblent en règle générale aux imagos familiales, qui sont la cause principale des conflits intrapsychiques pendant les années les plus précoces⁸⁰. Les récits mettent souvent en scène « Le roman familial des névrosés », dans lequel Freud décrit l'évolution des désirs hostiles et vengeurs contre les parents, particulièrement le père, en tant que fantasmes accompagnant le conflit œdipien⁸¹. Qu'y trouvent les enfants qui fasse écho à ce qui se passe au plus profond d'eux ? Quelles informations cela nous apporte-t-il, qui nous permettraient de mieux comprendre ce que signifie la mer pour notre inconscient ?

1. Pinocchio

La première œuvre relatant le conte de *Pinocchio* est le livre de Carlos Collodi portant le nom *Le avventure di Pinocchio. Storia di un burattino* (*Les Aventures de Pinocchio. Histoire d'un*

⁸⁰ N. Tucker : « Peter Pan and captain Hook : a study in Œdipal rivalry », *The Annual of Psychoanalysis*, 1982, 10, p. 355-368.

⁸¹ S. Freud (1909) : « Le roman familial des névrosés », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 157-160.

pantin)⁸².

Carlos Collodi est le pseudonyme de Paolo Lorenzini, écrivain italien né en 1826 à Florence, et mort en 1890. Il faut noter que l'auteur a fait ce changement de patronyme en hommage à sa mère, native du village toscan de Collodi, situé à mi-chemin entre Florence et Pise. Carlos est célibataire, et très proche de cette dernière. Il débute dans le journalisme avant de s'engager dans la lutte pour l'indépendance italienne en 1859. Il décide de revenir vers son premier métier en 1860. Il produit quelques romans et pièces qui n'obtiendront que peu de succès. Ce n'est qu'en 1875 qu'il commence à écrire pour les enfants, en adaptant les *Contes* de Charles Perrault en italien. *Pinocchio* paraît en feuilleton dans le *Journal des enfants* en 1881, et le livre est édité en 1883. Cette œuvre lui amène le succès, mais Collodi ne retrouvera plus jamais une inspiration aussi grande. Endetté par le jeu, qui est sa passion et le moteur manifeste de son écriture, il meurt en 1890, après avoir publié plusieurs autres ouvrages de moindre intérêt, dont un retrace l'histoire d'un personnage similaire à Peter Pan. Dans un sketch autobiographique écrit à la fin de sa vie, longtemps après l'achèvement de *Pinocchio*, Collodi laisse peu de doute sur le fait qu'il se considère comme le double du pantin de bois.

⁸² R. Puyuelo : *Héros de l'enfance, figures de la survie, De Bécassine à Pinocchio, de Robinson Crusoe à Poil-de-Carotte*, ESF, Paris, 1998.

Reconnu comme un classique de la littérature italienne du XIX^e siècle, *Pinocchio* est le deuxième livre le plus vendu en Italie au XX^e siècle, derrière la *Divine comédie* de Dante Alighieri, avec un tirage de neuf à dix millions d'exemplaires. Il est traduit dans plus de quatre cents langues et dialectes. On reconnaît aux *Aventures de Pinocchio* une qualité qui n'appartient qu'aux chefs-d'œuvre : celle d'être hors du temps. Pour Italo Calvino, en 1981, il est naturel de penser que Pinocchio a toujours existé, car on ne peut pas imaginer un monde sans Pinocchio.

« Pinocchio » est l'association du mot toscan « *occhio* », qui signifie « œil », et « *pino* », qui signifie « pignon », ce qui est une référence à la graine comestible du pin parasol dont l'amande est protégée par une fine coquille se trouvant à l'intérieur d'un cône ou pomme de pin, également appelée pigne de pin. Le toscan Fernando Tempesti, chercheur en littérature et l'un des meilleurs spécialistes de *Pinocchio*, précise qu'en toscan du XIX^e siècle, « pinocchio » signifie non seulement « petit pignon » mais aussi « petit crevard », ce qui est une allusion à l'apparence chétive du frêle pantin de bois. Nous retrouvons ici l'idée que Pinocchio n'est pas un être robuste : il n'est pas fabriqué dans du bois noble, mais dans une simple bûche de bois à brûler, de celles que l'on met en hiver dans le poêle ou dans la cheminée pour allumer un feu.

Comme Ulysse dans l'*Odyssée*, Pinocchio parcourt le monde et se métamorphose au fil de ses aventures. Au début du

conte, Gepetto, un pauvre menuisier italien, fabrique avec un morceau de bois un pantin qui pleure, rit, et parle comme un enfant. Il nomme cette marionnette, dont le nez s'allonge à chaque fois qu'elle ment, Pinocchio. Celui-ci rencontre des assassins qui en veulent à sa vie, et qui le pendent à une branche d'un grand arbre. La bonne fée de la forêt, une merveilleuse jeune fille aux cheveux bleus appelée la Fée bleue, le recueille. Elle fait venir les médecins les plus renommés du voisinage pour lui porter secours. Dès que ceux-ci partent, elle s'approche de Pinocchio et, lui, touchant le front, constate qu'il est atteint d'une violente fièvre. Elle lui prépare un remède qu'elle lui administre, en lui disant avec toute la bonté et la patience d'une mère que, s'il le prend, il sera bientôt guéri. Grâce à elle, Pinocchio est sauvé. Il la remercie chaleureusement, et lui dit combien il l'aime. Elle l'assure de son amour en retour et lui propose de rester avec lui, telle une grande sœur. Mais Pinocchio la quitte. Après maintes péripéties, il croit comprendre que la Fée bleue a succombé au chagrin de le perdre. Il pleure la mort de la jeune fille, criant, hurlant son malheur, se plaignant de la solitude dans laquelle il se trouve. Il regrette de ne pas être resté auprès d'elle et s'en veut de l'avoir délaissée. Il rencontre un pigeon qui le transporte au bord de la mer, où il retrouve naviguant sur l'eau Gepetto, parti à sa recherche. Une vague géante surgit, et la barque sur laquelle est assis le vieil homme disparaît dans les flots. Pinocchio se jette à l'eau pour lui venir en aide. Il nage toute la nuit,

avant de réaliser que son père a dû être avalé par le terrible requin qui rôde à cet endroit-là. Il faut noter que dans certaines adaptations du conte, le requin prend l'apparence d'une baleine. C'est une énorme créature, grosse comme une maison de cinq étages, avec une tête horrible et une bouche immense comme un gouffre. Elle est surnommée l'Attila des poissons et des pêcheurs, pour ses carnages et son insatiable férocité.

Pinocchio échoue sur une île, où il fait la rencontre d'une jeune femme qui lui donne à boire. Il reconnaît sa voix, ses yeux, ses cheveux, car il s'agit de la Fée bleue. Il lui déclare une nouvelle fois son amour. Elle lui répond qu'elle n'est plus une jeune fille mais une dame, et qu'elle peut désormais être sa maman. Il lui promet alors d'être sage, et de devenir un bon petit garçon. Mais très vite, il recommence à désobéir, s'échappe, et mène une vie de bohème. Il finit par être jeté à la mer dans un piètre état, et est englouti par le terrible requin, dans le ventre duquel est réfugié Gepetto. Pinocchio est très heureux de retrouver son père, et lui promet aussi de ne plus jamais le quitter.

Gepetto et Pinocchio parviennent à sortir du ventre du monstre, et à rejoindre la terre ferme. Malheureusement, la Fée bleue, frappée par de grands malheurs, tombe gravement malade, et meurt. Pinocchio croit la voir en rêve, belle et souriante. Elle lui confie, après lui avoir donné un baiser, que les enfants qui secourent avec amour leurs parents dans leurs misères et dans leurs infirmités

méritent toujours beaucoup de louanges et d'affection, même s'ils n'ont pas été auparavant des modèles d'obéissance et de bonne conduite. Au bout du compte, Pinocchio se met à travailler et à étudier. Un beau matin, il se réveille non plus comme un pantin de bois mais transformé en un véritable petit garçon fait de chair et d'os.

Nous voyons au travers de cette histoire l'opposition qui existe entre la bonne Fée qui, dans un premier temps, joue auprès de Pinocchio le rôle d'une mère nourricière et protectrice, avant d'endosser celui d'une mère plus sexualisée, et le monstre marin, représentation de la mère archaïque et dévorante, à laquelle le pantin finit par échapper, avant de devenir un véritable être de chair. Pinocchio, la baleine, la bonne fée et Gepetto constituent les éléments principaux de cette réincarnation du complexe d'Œdipe. Pinocchio, devenu marin malgré lui, part à la recherche de son père, avant de le retrouver uni à la mère archaïque que représente la baleine. Incorporé par cette dernière, il parvient à la fuir. Après avoir été assuré de l'amour maternel que lui porte la Frée Bleue, celle-ci disparaît, et il peut enfin devenir un homme, comme si l'éclosion à la vie était rendue possible par, successivement, la séparation avec la mère archaïque, puis la mère œdipienne. Ainsi, Pinocchio se transforme en un petit homme à part entière, avec la construction d'une subjectivité propre, prenant son socle sur le complexe d'Œdipe.

2. *Peter Pan*⁸³

Peter Pan est un personnage fictif de conte pour enfants. Il est apparu pour la première fois en 1902 dans un roman de l'auteur écossais J.M. Barrie, nommé *The Little White Bird* (littéralement, *Le Petit Oiseau Blanc*), avant d'être le héros principal d'une pièce de théâtre datant de 1904, intitulée *Peter Pan or The Boy who wouldn't grow up* (*Peter Pan ou l'enfant qui ne voulait pas grandir*). En 1906, la partie de *The Little White Bird* concernant spécifiquement Peter Pan est publiée de façon isolée sous le nom *Peter Pan in Kensington Gardens*⁸⁴. Barrie adapte la pièce en un livre, qui est édité en 1911, et dont le titre, *Peter and Wendy*, est plus connu sous le nom de *Peter Pan*⁸⁵.

Barrie est né en 1860 en Écosse. Il est le neuvième de dix enfants, le troisième garçon d'une famille de la classe moyenne. Il raconte son parcours de vie dans un livre autobiographique qu'il écrit en 1896, un an après le décès de sa mère⁸⁶. Son frère aîné est mort brutalement à l'âge de treize ans, après une chute en patins à glace, le 29 janvier 1867. Leur mère n'a pas eu le temps de courir à

⁸³ M. Karpe : « The origins of Peter Pan », *Psychoanalytic Review*, 1956, 43: (1) 104-110.

⁸⁴ J.M Barrie : *Peter Pan in Kensington Gardens*, London, Hodder and Stoughton, 1906.

⁸⁵ J. M. Barrie : *Peter Pan*, Paris, Flammarion, 1982.

⁸⁶ J.M Barrie : *Margaret Ogilvy*, New-York, Charles Scribner's Sons, 1946.

son chevet avant qu'il rende son dernier souffle. David était son fils favori. Elle qui rêvait qu'il devienne pasteur, le statut le plus envié dans les familles protestantes écossaises de l'époque, s'enferme pendant plusieurs semaines avec le souvenir de ce fils disparu. Elle demeure alitée, le visage tourné vers le mur de sa chambre, ne parlant à personne, gémissant, pleurant. James n'a que six ans. Le seul garçon vivant de la famille à part lui est son frère aîné Alexander, qui a vingt-six ans, et qui a quitté la maison pour aller étudier à l'Université de Glasgow. James reste des heures près de la porte fermée de la chambre maternelle, se sentant abandonné. Un de ses grandes sœurs l'encourage à aller voir leur mère afin de lui dire qu'elle a encore un fils vivant. Il entre alors dans la pièce sombre, sans bruit. Une voix lasse lui demande : « Est-ce toi ? » Il ne parvient pas à répondre, et la voix pose à nouveau cette question : « Est-ce toi ? » James rétorque : « Ce n'est pas lui, maman, ce n'est que moi ! », après quoi sa mère l'accueille dans ses bras.

À partir de ce moment-là, James passe toutes ses journées auprès d'elle, essayant de la distraire, de lui redonner goût à la vie, de regagner son amour. Il l'écoute parler de David. Petit à petit, pour attirer son attention, il commence à imiter les attitudes de son frère. Il se met à porter ses vêtements. Il prend sa posture, la tête haute, les jambes écartées, les mains dans les poches, en sifflant, comme le fait Peter Pan. En s'identifiant à lui, il devient David.

Barrie crée le personnage de Peter Pan, qui combine l'image de James, l'enfant sans caresse, et celle de David, l'enfant qui n'a jamais pu grandir, pour aider sa mère dans ses efforts désespérés de ramener l'image de son frère à la vie. Il aurait trouvé son inspiration dans l'idée qui reconfortait sa mère que David, en mourant si jeune, était resté un enfant à jamais.

James se marie à une comédienne, mais il est malheureux dans son couple. Il n'a pas de progéniture. Dès 1897, il se lie d'amitié avec la famille Llewelyn Davies, dont il rencontre les enfants au Kensington Garden, où il a l'habitude de promener son chien. Barrie invite la famille au Cottage du Lac Noir, sa résidence de vacances, à Surrey, pour les vacances d'août 1901. Les cinq jeunes garçons ont de quatre à neuf ans. Il invente les aventures de Peter Pan à partir des histoires qu'il leur raconte pendant cette période. Quand il joue aux pirates avec eux, il prend toujours le rôle du capitaine Crochet. Comme ce dernier, il s'approprie les enfants, puisque, après le décès de leur père, en 1907, et celui de leur mère, en 1910, il devient le tuteur légal des garçons. Les trois préférés de Barrie mourront tous tragiquement : l'un à la guerre, l'autre d'une noyade évocatrice d'un suicide, et Peter, qui donnera son prénom à Peter Pan, se jettera sous un train.

Le récit du conte de Peter Pan commence un vendredi soir. Mr et Mrs Darling sont absents et leur chienne Nana, qui tient lieu de nurse à leurs enfants Wendy, John et Michael, est enchaînée dans

le jardin. Peter Pan vient récupérer son ombre, qu'il a abandonnée lors d'une précédente visite au domicile des Darling, et se trouve face à Wendy. Avidé des histoires qu'elle est à même de lui raconter et du rôle de mère qu'elle pourrait accomplir auprès de lui, il la persuade de le suivre jusqu'au Pays imaginaire (Neverland en anglais). Emmenés dans cette contrée par Peter Pan, Wendy et ses frères y vivent d'extraordinaires aventures, auxquelles sont mêlées les Enfants perdus, les Peaux rouges, leur princesse Lily la Tigresse (Tiger Lily en anglais), mais surtout les Pirates et leur chef, le fameux capitaine Crochet (Hook en anglais), commandant du Jolly Roger. Au cours d'une embuscade, Crochet enlève Lily la Tigresse, dans le but de capturer Peter Pan, dont il pense qu'il viendra la sauver. Lily la Tigresse est finalement libérée et retourne chez les Indiens. Cependant, Crochet retrouve la trace de Peter Pan grâce à la fée Clochette (Tinker Bell en anglais) qui, rongée par la jalousie, lui révèle la cachette de ce dernier. Crochet, le trouvant endormi, décide de le tuer en empoisonnant la potion que Wendy lui a préparée. Entre-temps, les Enfants perdus, Wendy et ses frères sont capturés par les pirates. Quand Peter Pan se réveille, Clochette est prise de remords et le prévient que la potion qu'il est sur le point de boire est empoisonnée. Il ne la croit pas et se fâche contre elle, pensant qu'elle a inventé toute cette histoire. Clochette ingurgite la potion elle-même, pour lui prouver sa bonne foi. Pour la sauver de la mort, Peter fait appel à tous les enfants qui croient aux fées, et

Clochette revient à elle par magie. Peter décide alors de retourner au Jolly Roger, et la bataille s'engage entre lui et le capitaine Crochet. Ce dernier est vaincu. Poussé par-dessus bord, il disparaît dans la gueule d'un crocodile, reconnaissable par le bruit qu'il fait depuis qu'il a avalé un réveille-matin. Peter devient le capitaine du Jolly Roger et ramène Wendy, John et Michael, ainsi que les Enfants perdus à Londres. Mr et Mrs Darling retrouvent leur progéniture et, attendris, adoptent tous les Enfants perdus. Peter Pan rentre au Pays imaginaire en jurant à Wendy qu'il ne l'oubliera pas, et qu'il reviendra tous les ans pour l'emmener de nouveau. Mais on apprend dans un épilogue, écrit quelques années après la pièce, que Peter oublie sa promesse, et qu'il ne reviendra que bien longtemps après, retrouvant Wendy grandie et à son tour maman. Ce sera alors au tour de sa fille Jane de partir avec Peter.

Le Pays imaginaire, en tant qu'île, fait figure de représentation maternelle. Il regorge de symboles de l'archétype maternel au sens jungien du terme : le lagon, la caverne dans laquelle les Enfants perdus vivent, l'arbre qui pousse au milieu de cette dernière⁸⁷...

Dans cette histoire, nous observons comment Peter Pan met Wendy dans une position de mère archaïque, omnipotente, non seulement vis-à-vis de John, de Michael, des Enfants perdus, mais

⁸⁷ R. Hallman : « The archetypes in Peter Pan », *Journal of Analytical Psychology*, 1969, vol.14, 1, p. 63-73.

aussi vis-à-vis de lui-même. Pourtant, il exérait jusque-là toutes les mères, sa propre mère lui ayant préféré un autre enfant au point de l'oublier, et il avait interdit que le mot « mère » soit prononcé au Pays imaginaire. Bien que Peter désire rester éternellement à une place infantile, Wendy attend de lui qu'il prenne un rôle de père vis-à-vis des autres enfants, et qu'il soit non pas un fils, mais un mari pour elle. Nous voyons ici poindre l'idée du conflit œdipien, avec l'ébauche d'une relation amoureuse entre un fils et celle qu'il considère comme sa mère, mais qui pourrait aussi être son amante. En réalité, Wendy, sa rivale la fée Clochette, Lily la Tigresse, les Sirènes sont toutes des images de la même féminité : elles figurent une femme idéalisée qui, si l'on s'en réfère au « Thème des trois coffrets » de Freud, représente un visage différent de la mère⁸⁸.

Intéressons-nous maintenant au capitaine Crochet. Ce marin solitaire erre, comme une âme perdue, sur un vaisseau qui vole dans les airs, et qui évoque bien entendu le légendaire Vaisseau fantôme, que nous étudierons ci-après dans ce travail. Crochet est en fait en beaucoup de points semblable à Peter Pan : tous deux n'ont pas de mère, sont seuls et sans amour. Bien qu'ils se craignent et se haïssent mutuellement, et qu'il existe une compétition entre eux, ils ne peuvent pas vivre l'un sans l'autre. Le capitaine Crochet est un pirate, c'est-à-dire l'équivalent d'un adulte dans le monde réel – le but des pirates étant de voler l'enfance des autres et de les entraîner

⁸⁸ S. Freud (1913) : « Le thème des trois coffrets ».

vers le monde des adultes. Or, Peter Pan ne veut pas devenir adulte, c'est pourquoi il le combat sans relâche. Au décours d'une bataille, Peter Pan coupe la main droite du capitaine (qui sera remplacée par un crochet de fer), le castrant symboliquement, avant de la jeter à un crocodile, lequel, depuis ce jour-là, ne cesse de poursuivre Crochet de mer en mer, se purléchant les babines à l'idée de le manger tout entier⁸⁹. Suite à cette mutilation, le capitaine Crochet ne rêve que de vengeance, car la présence de Peter Pan signifie pour lui une proximité toujours plus importante avec la mort. À la fin du roman, Peter Pan, après avoir triomphé de Crochet, se fait passer pour lui, s'identifiant en tout point au personnage. Il prend sa place en tant que commandant du Jolly Roger, et devient par la force des choses un marin. Il utilise ses vêtements, va jusqu'à l'imiter en repliant sa main telle un crochet, et se fait appeler capitaine. Plus que son double, le capitaine Crochet apparaît ici comme le père imaginaire de Peter Pan. Ce dernier, tel l'enfant qui voudrait avoir sa mère rien que pour lui et pour toujours, le destitue de la possession de Wendy, en tant que substitut maternel, et finit par le tuer, dans un Œdipe abouti⁹⁰. Il faut noter qu'au théâtre, le capitaine Crochet est traditionnellement joué par le même acteur que Mr. Darling, le père des enfants.

⁸⁹ D. Birger : « The maimed avenger : a variation of the Œdipal fantasy », *Journal of Clinical Psychoanalysis*, 1992, 1, p. 487-504.

⁹⁰ N. Tucker : « Peter Pan and captain Hook : a study in Oedipal rivalry ».

Nous précisons que le sujet du double a été étudié tout particulièrement par Rank, qui l'a fait apparaître comme représentation de la mort, ou comme réincarnation de l'esprit d'un ancêtre continuant à vivre sous une autre forme⁹¹.

L'un des thèmes principaux de Peter Pan est bien sûr le temps qui passe, irrémédiablement, pour tout être vivant. Peter refuse cet état de fait ; il veut rester un enfant, s'obstine à ne pas grandir et à ne pas se souvenir. Autour de lui, tout est interchangeable, tout se modifie constamment, y compris les autres enfants qui, contrairement à lui, grandissent et, de ce fait, sont bannis, oubliés du Pays imaginaire. Il existe sur cette île un mouvement perpétuel, symbolisé par le fait qu'enfants, pirates et Peaux Rouges tournent sans cesse sans jamais se rencontrer, concrétisant un sentiment d'éternité. Le crocodile qui a avalé un réveille-matin et qui fait tic-tac symbolise quant à lui le temps qui passe, mais qui entraîne aussi le capitaine Crochet vers le trépas.

⁹¹ O. Rank (1932) : *Don Juan et le double*, Paris, Payot, 1973.

C. Le marin face aux images parentales

Les œuvres littéraires nous montrent combien la vie des marins est envahie par les représentations réelles ou imaginaires des figures parentales. Quelles sont-elles ?

1. Les créatures marines, images maternelles archaïques

Souvent, dans la littérature classique, les histoires de navigateurs regorgent de monstres terrifiants qui dévorent les marins, comme la baleine de *Pinocchio*, la pieuvre géante de *Vingt mille lieues sous les mers*, les créatures qui retardent le retour d'Ulysse dans l'*Odyssée*... Nous pouvons noter qu'ils prennent souvent l'apparence de cétacés, dont le ventre rond rappelle symboliquement celui des femmes enceintes. Tel est le cas de *Moby Dick*.

Moby Dick est le nom donné au cachalot blanc dont Herman Melville décrit la poursuite en mer, dans un roman éponyme dont la rédaction est entamée en 1850⁹². Le livre est publié à Londres en octobre 1851 sous le titre *The Whale (Le Cachalot)*. Cette édition étant incomplète et le titre n'étant pas celui voulu par Melville au départ, c'est peu de temps après, lors de sa parution américaine, en

⁹² H. Melville : *Moby Dick*, Paris, Gallimard, 2008.

novembre de la même année, que l'ouvrage prend le nom de *Moby Dick*.

L'œuvre raconte comment le narrateur, Ismaël, attiré par la mer et le large, décide de partir à la chasse à la baleine. Il embarque sur le Pequod, un baleinier commandé par le capitaine Achab. Ismaël se rend vite compte que le bateau ne chasse pas uniquement pour alimenter le marché de la baleine. Achab recherche assidûment Moby Dick, un cachalot blanc d'une taille impressionnante et particulièrement féroce, qui lui a arraché une jambe par le passé. Il emmène son équipage dans un périple autour du monde à la poursuite du cachalot, dont il a juré de se venger. Le Pequod finit par sombrer. Ismaël est le seul survivant.

Dans son œuvre, Melville s'attarde beaucoup sur la description du personnage d'Achab. À de nombreuses reprises, il le décrit comme fou, dément, frénétique, mû par une volonté implacable d'atteindre son but. Son esprit est accaparé en permanence par la capture de Moby Dick, et il se montre prêt à tout pour cette quête passionnelle. L'animal le fascine ; il est attaché par tout son être à ce cachalot. Dans sa détermination, il lui importe peu de sacrifier son équipage. Autoritaire, ne supportant ni remontrances ni critiques, il se méfie de tous, et effraie ses hommes. Il est dominé par un sentiment de supériorité et un orgueil qui le rendent méprisant et inflexible. Il se sent invincible, et en devient despote. Lorsqu'il se confie sur sa vie consacrée à la chasse à la

baleine, il relate comment il a frappé sa première proie à l'âge de dix-huit ans, et comment il a continué à chasser par la suite, parcourant toutes les mers du globe dans ce but. Des quarante années qu'il a vécues, il n'en a passé que trois à terre. Il a délaissé sa jeune femme, épousée alors qu'il avait plus de cinquante ans, et que ses navigations incessantes ont définitivement éloignée de lui.

Si nous en restons à un point de vue strictement clinique, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'Achab souffre d'un délire passionnel de type paranoïaque, en raison du lien quasiment amoureux qui le relie à Moby Dick. Il se sent profondément persécuté par ce cachalot, et le chasser devient pour lui une idée fixe, sa quête s'étant transformée en un objectif déraisonnable, qui l'absorbe tout entier, et dans lequel il s'obstine.

Toutes les créatures marines, si l'on s'en réfère à la théorie psychanalytique, renvoient à l'image de la mère archaïque, qui ingère et qui incorpore. Moby Dick symbolise le fantasme vis-à-vis de cette mère précœdipienne, à laquelle l'enfant, craignant qu'elle ne le dévore, est attaché de façon masochiste. Quand cet attachement est attaqué par le Surmoi, une défense sur le mode agressif voit le jour, pouvant être à l'origine d'accès de violence⁹³.

⁹³ E. Bergler : « A note on Herman Melville », *American Imago*, 1954, 11, p. 385-397.

2. L'image paternelle : père réel et père imaginaire

Les pères de marins sont présents dans les œuvres littéraires, que ce soit sous leur forme réelle ou imaginaire.

a) La quête du père réel dans *Les enfants du capitaine Grant*⁹⁴

Jules Verne publie *Les Enfants du capitaine Grant* tout d'abord en feuilleton, de décembre 1865 à décembre 1867, puis en un volume triple, en juin 1868.

Le roman commence au moment de l'arrivée en décembre 1854 au cap Bernouilli, sur la côte occidentale de l'Australie, d'un yacht de plaisance à vapeur, *le Duncan*. À bord de ce bateau se trouvent le Lord écossais Glenarvan, sa femme Lady Helena, un major de l'armée anglaise, un géographe français, une jeune fille et un jeune garçon. Ces deux derniers, Mary et Robert, sont les enfants du capitaine Grant, dont le navire a sombré corps et biens une année auparavant.

Le capitaine Grant est un Écossais ambitieux mû par une passion et un projet grandiose : son dessein est de fonder une vaste

⁹⁴ J. Verne : *Les Enfants du capitaine Grant*, Paris, Le livre de Poche, 2004.

colonie écossaise dans un des continents de l'Océanie. Il a embarqué sur un navire, le Britannia, pour explorer les grandes îles du Pacifique. Huit jours après son départ, il s'est perdu sur les côtes de Patagonie.

Une bouteille renfermant un document écrit en anglais, en allemand et en français a été ramassée en mer d'Irlande par l'équipage du Duncan, six mois plus tôt. Ce document explique qu'il existe encore trois survivants du naufrage du Britannia, et que ces survivants sont le capitaine Grant et deux de ses hommes. Ils ont trouvé refuge sur une terre dont le document donne la latitude, mais dont la longitude, effacée par l'eau de mer, n'est plus lisible.

Lord Glenarvan résout de tout tenter pour retrouver le capitaine, et le yacht est équipé pour faire une longue traversée. Mary et Robert Grant, qui ont été laissés à la garde d'une vieille cousine disparue, et qui sont désormais orphelins, sont mis en rapport avec le Lord.

Dans l'optique de retrouver le capitaine Grant, le Duncan quitte Glasgow, navigue dans l'Atlantique, double le détroit de Magellan, et remonte par le Pacifique jusqu'à la Patagonie, où, suivant une première interprétation du document, on peut supposer que le capitaine Grant se trouve prisonnier des indigènes. Le Duncan débarque ses passagers sur la côte occidentale, et repart pour les reprendre sur la côte orientale, au cap Corrientès. Lord Glenarvan traverse à pied cette contrée. Il ne trouve aucune trace du

capitaine, et il réembarque le 13 novembre, afin de poursuivre ses recherches sur l'océan. Après avoir visité sans succès les îles Tristan d'Acunha et d'Amsterdam, situées sur son parcours, le Duncan arrive au cap Bernouilli. L'intention de Lord Glenarvan est de traverser l'Australie comme il a traversé l'Amérique. À quelques milles du rivage, il rencontre un Irlandais qui possède une ferme dans les environs. Il lui demande s'il a entendu parler d'un trois-mâts anglais, le Britannia, qui se serait perdu depuis moins de deux ans sur la côte ouest. Un des serviteurs de l'Irlandais, Ben Joyce, est en réalité Ayrton, l'ancien contremaître du Britannia. Il faut préciser que c'est lui qui, tel un traître, a essayé d'entraîner son équipage à la révolte pour s'emparer du navire. Grant a fini par le débarquer, en avril 1852. Ben Joyce décide de mentir à Lord Glenarvan pour s'emparer de son yacht. Il lui dit que le Duncan a été entraîné non pas sur la côte ouest mais sur la côte est de l'Australie. Le bâtiment se dirige par erreur vers la côte est de la Nouvelle-Zélande. Ayrton, dont le subterfuge est découvert, demande à Lord Glenarvan de l'abandonner sur une des îles du Pacifique, plutôt que de le livrer aux autorités anglaises. En mars 1855, il est laissé sur l'île Tabor, où le capitaine Grant est retrouvé.

Le capitaine Grant compare lui-même sa mésaventure à celle de Robinson, bien qu'il n'ait pas été confronté à la même solitude. D'une façon identique, il a eu recours pour survivre à une organisation très structurée de son existence, ainsi qu'à la religion.

Son histoire ressemble à celle de tous les Robinson abandonnés sur une île, qui ne peuvent compter que sur Dieu et sur eux-mêmes, et qui sentent qu'ils ont le devoir de disputer leur vie aux éléments.

b) La quête du père imaginaire

Alors que les enfants du capitaine ont pris la mer dans l'unique but de le retrouver, et que l'initiative de leur départ est uniquement liée à la recherche de ce père réel, disparu au cours d'un voyage d'exploration, c'est aussi le père imaginaire, au-delà du père réel, qu'interpelle le marin au travers de ses pérégrinations.

Nous allons à présent nous intéresser à une célèbre légende, celle du Hollandais volant, appelé aussi le Voltigeur hollandais, qui perdure chez les marins de toutes les mers du globe.

(1) La légende du Hollandais volant⁹⁵

Cette légende est connue sous le nom anglais *The Flying Dutchman*. Nul ne semble savoir exactement où et quand elle est née, mais ses racines en sont sûrement très anciennes. Elle raconte l'histoire d'un bâtiment hollandais dont l'équipage a été condamné par la justice divine à errer sur les mers jusqu'à la fin des siècles, et dont la rencontre est d'un funeste présage.

⁹⁵ F. Marryat : *Le vaisseau fantôme*, Paris, Corti, 1998.

Cette histoire pourrait avoir pour origine la vie d'un capitaine hollandais du XVII^e siècle, nommé selon les sources Bernard, Barend Fokke ou Vanderdecken. Employé par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, il est connu pour effectuer avec une rapidité surprenante les trajets entre l'Europe et l'Asie. Ses performances sont tellement inhabituelles que la rumeur colporte l'idée qu'il vole sur l'eau, grâce à l'assistance du diable, qui loge à son bord sous la forme d'un chien noir. Lors d'une expédition, il disparaît avec son bâtiment sans laisser de traces. Quand la légende du Hollandais volant se développe, on attribue à cet homme le commandement du Vaisseau fantôme.

Une première version écrite du récit est publiée dans un journal britannique en 1821. La première traduction française d'Auguste Jal date de 1832. Elle relate les aventures d'un navire hollandais pris dans une violente tempête alors qu'il tente de franchir le cap de Bonne-Espérance. L'équipage supplie le capitaine de chercher un abri, mais ce dernier refuse, et s'enferme dans sa cabine pour fumer et boire. La tempête s'aggravant, le capitaine défie le ciel de couler le navire. Une forme lumineuse se matérialise à bord du bâtiment, devant l'équipage terrorisé. Le capitaine injurie l'apparition, braque sur elle un pistolet et tire. L'arme lui explose dans la main. Une voix s'élève pour lui déclarer que, puisqu'il lui plaît tant de tourmenter les marins, il le fera éternellement, car il va

devenir le mauvais esprit de la mer : son navire apportera l'infortune à ceux qui le verront.

Cette légende inspire en 1834 une nouvelle au poète allemand Heunreich Heine, intitulée les *Mémoires de Monsieur Schnabelewopski*, qui, mêlée à d'autres éléments de la légende, sert de thème au livret d'un opéra créé par Richard Wagner en 1843, nommé *Le Vaisseau fantôme*.

Une autre légende parle d'un grand navire qui serait parti du port d'Amsterdam en 1680, commandé par un capitaine peu honnête, profitant du voyage pour faire de la contrebande. Le bateau est intercepté par le diable au cours d'une terrible tempête et sombre avec ses marchandises et tout son équipage. Le navire réapparaît ensuite, piloté par les fantômes des hommes du bord.

Dans une autre version, le capitaine subit une malédiction pour avoir appareillé un vendredi saint. Dans une autre encore, il est assassiné par son équipage, qu'il maudit avant de mourir. Peu de temps après, la peste se déclare à bord et le navire est rejeté de tous les ports où il tente d'accoster, par peur de la contagion. C'est alors qu'il commence à errer sans fin sur les mers.

Un autre récit du XVII^e siècle rapporte l'histoire d'un marin qui, rentrant chez lui, découvre certains éléments sur la vie de sa femme le faisant douter de sa fidélité. Il la tue dans son lit et déclare, désabusé, qu'aucun homme n'est en mesure de trouver de

femme fidèle, même s'il va la chercher au bout du monde. Il est condamné à mort, mais parvient à s'échapper de prison, et reprend la mer. Il fait un rêve qui l'amène à penser que sa femme est en fait pure, et qu'il s'est trompé. Il tente de se suicider, et comprend qu'il a prononcé quelques temps auparavant sa propre condamnation : il arpentera les mers à la recherche d'une femme qui sera capable de mourir pour lui, afin qu'il comprenne ce que signifie le verbe aimer.

Un film d'Albert Lewin, *Pandora and the Flying Dutchman*, reprend la légende du Hollandais volant, en 1951.

En 1839, l'écrivain Frederick Marryat, lui-même ancien capitaine de marine, publie un long roman ayant pour titre *The Phantom Ship*. Né en 1792 et mort en 1848, cet auteur britannique est un contemporain et une connaissance de Charles Dickens. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des pionniers du roman maritime. Avec la publication de cet ouvrage, la légende, qui était déjà colportée dans tous les ports depuis au moins deux siècles, prend un essor considérable, et devient l'un des thèmes classiques de la littérature maritime. En voici l'histoire.

Au XVII^e siècle, en Hollande, le jeune Philippe Vanderdecken apprend par sa mère mourante que son père est le Hollandais volant, celui dont la rumeur raconte qu'il hante pour l'éternité le cap de Bonne-Espérance sur son vaisseau maudit. Il a été condamné à errer sur les flots pour avoir blasphémé lors d'une tempête, et par ce fait attiré ce châtement sur le navire. Philippe

entreprind de libérer son père de cette malédiction. Amine, sa femme, tente initialement de l'en dissuader. Elle est rongée par le chagrin à l'idée d'être séparée de lui et de le perdre, chagrin partagé par son mari. Mais elle finit par se résigner à ce qui est inévitable, et le couple s'arme de tout son courage pour supporter la séparation.

Pour Philippe, ce départ s'annonce comme un devoir auquel il ne peut déroger. Cet impératif est une volonté du ciel, et constitue sa destinée. Il considère qu'il doit demeurer fidèle à son vœu, et qu'il sera puni s'il est amené à le violer. Il jure sur la relique de son père que portait sa mère qu'il essaiera par tous les moyens de libérer ce dernier de la terrible sentence qui le tient enchaîné, ou bien qu'il mourra.

Un vieux marin, Schriften, vient chercher Philippe chez lui pour l'emmener en mer. Le jeune homme embarque en tant qu'officier à bord du Ter Schilling. Ce navire, après avoir rencontré le Voltigeur hollandais, est brisé par une lame monstrueuse, et subit un grave dommage. Philippe revient à Amsterdam après ce premier voyage, qui n'aura duré que trois mois. Il en profite pour prendre un peu de repos, en attendant qu'une nouvelle flotte s'en aille vers les Indes. Il embarque ensuite comme second sur le Batavia. Le Vaisseau fantôme demeure invisible pendant la navigation, et Philippe peut rentrer retrouver sa femme. Entre-temps, Amine est tombée gravement malade, et il hésite à la laisser de nouveau. Il converse avec un religieux, qui lui confie que le secret commun

qu'ils ont concernant le capitaine Vanderdecken pourrait la tuer, de la même façon qu'il a conduit sa mère au tombeau. Le prêtre pense que Philippe n'est pas dans l'obligation de poursuivre l'entreprise qu'il a engagée, et qu'il a le choix de s'en libérer. Les révélations qui lui ont été faites ne seraient pas une injonction du ciel, mais plutôt une suggestion du démon pour l'entraîner dans le danger et la mort.

Une nuit, Philippe fait un rêve : une sirène, qui en fait représente Amine, lui propose de l'aider à retrouver son père. Ensemble, ils réussissent à accomplir cette mission. Mais Schriften rejoint Philippe et se bat avec lui. Tous deux tombent à l'eau et l'entreprise échoue. Le rêve s'achève ainsi.

Philippe est nommé premier lieutenant d'un autre navire, la Vrow Katerina, avec lequel il prend la mer. Un incendie endommage le bateau, et il est dans l'obligation de rallier un autre navire, la Wilhemina, qui le ramène en Europe. Il est affecté comme premier capitaine sur le Dort, qui appartient à une flotte hollandaise composée de cinq vaisseaux, et commandée par un amiral. Suite à l'éviction de l'ancien commodore, Philippe, le fils préféré du père imaginaire que représente l'amiral, prend sa place. La flotte croise le Vaisseau fantôme, et, la malédiction s'abattant sur eux, ils finissent par s'échouer sur les rochers. L'amiral meurt, et Philippe retourne de nouveau à Amsterdam, auprès d'Amine. Il reçoit le commandement d'un grand bâtiment qui doit partir pour les Indes,

l'Utrecht, et décide d'emmener sa femme avec lui pour cette longue traversée. Schriften, qui est encore à ses côtés, prédit à la jeune fille une mort cruelle. Il lui fait entendre que Philippe ferait mieux de rester à terre avec elle, au lieu de courir sans cesse les mers pour accomplir le projet insensé dont il se sent investi. Philippe ne renonce pas, et largue les amarres en compagnie de sa femme. Il a une nouvelle fois l'occasion de croiser en mer la route du Hollandais volant. Amine aperçoit enfin celui que recherche désespérément son mari : elle voit un homme qui en est l'image vivante. Il a les mêmes traits, les mêmes membres nerveux et robustes que son fils, et paraît à peu près du même âge. Elle ne doute pas un instant qu'il s'agit bien du condamné. Pour Philippe, cette seconde apparition est encore plus effrayante que la première, et annonce un autre malheur à venir. Son navire échoue, et l'équipage est destiné à périr. Philippe, Amine et Schriften trouvent refuge sur un radeau. Ce dernier se scinde en deux, et Philippe voit la partie sur laquelle s'est réfugiée son épouse s'éloigner progressivement. L'ayant perdue de vue, il pense qu'elle n'a pas survécu, et qu'il est séparé d'elle pour l'éternité. Schriften essaie de profiter du sommeil de Philippe pour lui subtiliser sa relique, mais ce dernier parvient à le jeter à la mer. Amine, de son côté, demeure isolée sur son frêle esquif. Elle est désespérée, anéantie par la solitude, et hésite à se laisser mourir. Elle finit par accoster sur la

terre ferme, en Nouvelle-Guinée. Les autochtones la conduisent dans un fort portugais.

Pendant ce temps, dérivant sur leur radeau, Philippe et Krantz croisent une pirogue, dont l'équipage les amène jusqu'à l'île où est arrivée Amine. En cherchant à la retrouver, ils sont faits prisonniers par le commandant du fort, qui est secrètement amoureux de la jeune femme. Celle-ci, au bout de trois mois, réussit à quitter les lieux, et part pour Goa. Philippe et Krantz parviennent par un subterfuge à s'échapper, et la suivent en Inde. Malheureusement, Amine est rattrapée par l'Inquisition, qui la considère comme une sorcière et la condamne à mort. Philippe, alors qu'il est en train de tout tenter pour la sauver, est victime d'un accident vasculaire cérébral, qui le terrasse. Amine meurt sur le bûcher de l'Inquisition et son mari, devenu fou, est placé dans un hospice pour aliénés, où il reste plusieurs années, au bout desquelles il finit par recouvrer la raison. A sa sortie, il s'obstine dans l'idée d'accomplir la tâche qu'il s'était fixée avant de mourir. Il embarque sur la Nossa Senhora da Monte, dont Schriften est le pilote. Au cours de son voyage, il croise à nouveau la route du Hollandais volant, au milieu des océans. Il déclare alors à Shriften qu'il lui pardonne toutes les misères qui lui sont arrivées et dont il a été la cause, ce qui amène ce dernier à lui expliquer pour quelle raison il le poursuit ainsi.

Schriften était un proche du capitaine Vanderdecken. Quand le père de Philippe, défiant le courroux du Tout-Puissant, a attenté à sa vie, il lui a été accordé une chance de voir révoquée sa sentence, par les mérites de son fils. Schriften lui aussi a fait son appel au ciel, dicté par un désir de vengeance. Il lui a été autorisé de rester sur terre pour contrarier tous les efforts de Philippe. Tant qu'ils seraient ennemis, Philippe ne réussirait pas dans son entreprise, mais, lorsque Philippe pardonnerait à son adversaire, son devoir s'accomplirait. De fait, lorsque Philippe accorde son pardon à Schriften, celui-ci disparaît, son corps semblant se dissoudre dans l'air.

Philippe, qui est parvenu à retrouver son père, monte à bord du Vaisseau fantôme, et lui remet la relique qu'il a précieusement gardée. Mijnheer Vanderdecken lève les yeux au ciel et embrasse son fils. Le navire se réduit alors en poussière, avant que le vent ne l'emporte : le Vaisseau fantôme n'existe plus. À l'endroit où se trouvait l'équipage ne restent que des squelettes et des lambeaux de vieux vêtements. Seuls le père et le fils demeurent en vie.

Dans ce récit, nous ne pouvons manquer de repérer que Philippe Vanderdecken est le double de son propre père. Non seulement ils sont identiques physiquement, mais ils sont semblables de tempérament. Comme la mère de Philippe le lui a signifié, le caractère de son père ressemble beaucoup au sien: ils sont tous deux entreprenants, impétueux, et excellents marins.

Lorsqu'ils se rencontrent, Philippe paraît avoir le même âge que le Hollandais volant, dont l'apparence extérieure est immuable dans l'immortalité.

L'identification au père imaginaire décrite par Lacan est ici poussée à l'extrême, dans la mesure où elle dépasse les frontières du fantasmatique pour s'inscrire dans le réel⁹⁶. Cela nous amène à penser que nous sommes dans une cristallisation du complexe d'Œdipe qui atteint son paroxysme, et dans laquelle le fils, en dette vis-à-vis d'un père idéalisé, vit dans l'illusion qu'il va pouvoir le sauver de son malheur.

Le choix fait par le héros de se tourner vers son ascendant, de payer en quelle sorte la dette symbolique qu'il lui doit, tout en sacrifiant la vie future qu'il a projetée avec son épouse, nous suggère qu'il y aurait une opposition, presque une incompatibilité, entre le fait de partir en mer et le fait de rester à terre auprès de sa famille. La première alternative renverrait au souhait de rester ancré dans le passé, voire, si nous poussons notre raisonnement un peu plus loin, dans un complexe d'Œdipe non entièrement résolu, soumis aux résurgences des fantasmes les plus archaïques, alors que l'autre alternative renverrait à celui de construire une vie tournée vers l'avenir, impliquant une soustraction de l'emprise du désir parental.

⁹⁶ J. Lacan : *Le séminaire, livre IV (1956-1957), La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1998.

Dans cette interprétation que nous faisons du complexe d'Œdipe, nous repérons que certains personnages ont pour fonction de libérer Philippe de l'injonction parentale, et de l'aider à atteindre une autonomie vis-à-vis de l'emprise de la parole maternelle et paternelle. Schriften a pour rôle d'essayer de dissuader Philippe d'accomplir sa mission, et de le rapprocher d'Amine. À l'inverse, le commandant du fort portugais cherche à séparer Philippe d'Amine, ce qui le place du côté d'un autre double du père. La relique que Philippe remet à son père, qui est un appel à la mort, vient symboliser de façon concrète ce complexe d'Œdipe, dont Philippe ne parvient pas à se défaire. Le désir du jeune homme est de répondre à celui de sa mère, qui lui a demandé de partir à la recherche de ce père disparu, ce qui implique l'abandon de sa femme, laquelle, au final, meurt en raison de cette quête.

(2) Le cas d'Hendrick⁹⁷

Dans un article rédigé par Judith L. Mitrani en 1999, intitulé « The case of the "Flying Dutchman" for a containing object », l'auteur raconte l'analyse du cas d'un patient qu'elle nomme Hendrick, comme le héros du film d'Albert Lewin datant de 1951

⁹⁷ J.L. Mitrani : « The case of "The flying dutchman" and the search for a containing object », *International Journal of Psychoanalysis*, 1999, 80, 47-69.

portant sur la même légende. Elle met en relation cette étude clinique avec les implications œdipiennes qu'elle y décèle.

Hendrick est pour elle l'emblème de situations qu'elle a pu observer avec de nombreux patients qui passent leur temps, seuls, à errer, tels des immortels, cherchant toujours quelqu'un qui pourrait pour eux faire fonction de contenant. Selon elle, ces individus, alors qu'ils étaient enfants, n'ont pas réussi à trouver un objet qui leur permettrait de dépasser, de surmonter leurs projections, et de ce fait, consacrent leur existence à la recherche de ce qui pourrait les contenir et transformer leurs expériences.

Hendrick a eu ce genre de vécu. En quête d'un être absolu qui l'aimerait assez pour mourir pour lui, il semble avoir été condamné définitivement à la solitude. On découvre dans son histoire qu'il a été confronté à une mère dépressive, colérique et froide. Rigide, peu affectueuse, elle n'a jamais eu de contact direct avec lui et ne l'a jamais embrassé. Il a sévèrement été négligé quand il était bébé, car toutes les attentions de sa famille étaient tournées vers sa petite sœur, qui était malade. Sa famille a déménagé durant son enfance, et, pendant que sa mère et sa sœur étaient absentes, il a été gardé par sa tante. Jaloux de cette petite sœur pour l'intérêt qu'elle recevait de ses parents, il s'en est voulu par la suite d'avoir désiré sa mort, après sa disparition des suites d'une pneumonie chronique. Le père d'Hendrick, quant à lui, est mort d'un cancer métastatique de la vessie quand son fils avait quinze ans. Confiné à

l'hôpital, ce père était le plus souvent absent de la maison, et Hendrick ne se rappelle rien de lui.

Hendrick n'a jamais pu avoir de relation sexuelle ni avec un homme, ni avec une femme. Il a toujours été dégoûté par le physique des femmes, spécialement par leurs seins et leur vagin. Son identité sexuelle paraît ne pas être fixée, avec un balancement hésitant entre le sexe masculin et le sexe féminin.

Mitrani a fini par appeler Hendrick *The Flying Dutchman* en raison de ses errances, de sa solitude, et de son espoir de trouver quelqu'un qui serait susceptible de mourir pour le sauver. Comme le Hollandais Volant, Hendrick peut être considéré comme un être dans une quête interminable d'un objet occupant un rôle de contenant psychique – sa mère ayant été dans l'incapacité d'occuper cette fonction lors des expériences précoces de son enfance. Notons enfin que, dans le même temps, il existe chez Hendrick une défaillance des processus identificatoires au père, avec la constitution d'une triade œdipienne mal résolue.

D. Les mythes antiques

Les écrits de l'Antiquité narrent les épopées d'hommes ou de demi-dieux ayant pris la mer, volontairement ou malgré eux, et qui ont été confrontés d'une façon bien particulière au sentiment de solitude et à la mort. L'un de ces premiers héros est Gilgamesh⁹⁸.

1. Un marin en quête d'immortalité

Alors que de nombreux marins périssent en mer, la légende raconte qu'un être a cherché à acquérir l'immortalité en traversant les océans. Son histoire, oubliée depuis la fin de la civilisation mésopotamienne aux débuts de notre ère, a été redécouverte à la fin du XI^e siècle. Les tablettes de son *Épopée* ont été décryptées peu à peu, et leurs multiples fragments ont été interprétés par des spécialistes dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

C'est plusieurs siècles avant l'*Illiade*, au début du II^e millénaire avant Jésus-Christ, qu'a commencé la rédaction de ces textes. Leur matrice est la première œuvre littéraire connue de l'humanité. La réunion de ces écrits a finalement abouti, il y a plus de trente-cinq siècles, à l'élaboration d'un récit unique, intitulé *L'Épopée de Gilgamesh*. Dans son intégralité, cet ouvrage, qui est

⁹⁸ *L'Épopée de Gilgamesh, Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, traduit de l'Akkadien et présenté par Jean Bottéro, Paris, Gallimard, 1992.

en fait un long poème, était probablement constitué de trois mille vers. Il a été rédigé dans un idiome de la portion méridionale de la Mésopotamie disparu depuis, mais apparenté à d'autres langues de la même famille plus récemment apparues et dont certaines sont encore parlées (hébreu, araméen, arabe...). L'*Épopée* a rencontré un très grand succès dans tout le Proche-Orient ancien. La version la plus complète retrouvée est celle de Ninive, appelée parfois « version standard ». Elle se compose de douze tablettes, et est la meilleure source pour connaître le déroulement du texte.

Dans un autre poème, *Gilgamesh et Huwawa*, le héros entreprend des expéditions incertaines, périlleuses mais ô combien glorieuses pour transcender la mort, qu'il voit régner autour de lui et qui lui inspire un sentiment d'horreur, de fugacité et d'insignifiance de l'existence humaine. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles, hanté par la préoccupation de l'inéluctable trépas qui deviendra le thème essentiel et le nerf même de l'*Épopée*, elle-même construite autour de la quête de Gilgamesh pour éviter la mort, que le personnage est décrit comme recherchant les hauts faits et la gloire.

L'*Épopée* se divise en deux parties principales. Dans la première, on découvre Gilgamesh, roi tyrannique d'Uruk, cité-état célèbre de Babylonie. Par ses parents, Gilgamesh bénéficie d'une nature humano-divine qui, ajoutée aux exploits qu'il accomplit, en fait un personnage hors du commun. Il est probablement à classer

parmi les figures semi-légendaires qui, à l'instar d'Ulysse, sur lequel nous reviendrons plus tard, font figure de héros. Pourtant, tout porte à croire que le contexte de leurs exploits est pour partie historique.

Dans l'*Épopée*, pour faire cesser les excès de Gilgamesh, les dieux créent Enkidu, un être capable de le combattre. L'affrontement qui a finalement lieu ne voit aucun vainqueur, puisque les deux personnages deviennent au contraire de bons camarades, amis fraternels et inséparables. Ensemble, ils mènent deux grands combats, empruntés aux anciens mythes sumériens : le premier contre le géant Humbaba, dans la Forêt des cèdres, et le deuxième contre le Taureau Céleste, envoyé par le dieu Anu à la demande de sa fille Ishtar, image de la mère sexuelle et séductrice, que Gilgamesh a éconduite brutalement. En représailles, les dieux provoquent la mort d'Enkidu. C'est le tournant de l'œuvre. La mort de cet ami apprend à Gilgamesh ce que c'est que perdre un proche. C'est aussi cette expérience qui lui montre ce qu'est l'angoisse, en particulier l'angoisse de mort. Mortifié par le décès de son ami, Gilgamesh décide de partir pour trouver un moyen d'éviter le trépas. Pour ce faire, il veut consulter Uta-Napistii, survivant du Déluge ayant obtenu la vie sans fin et symbolisant l'immortalité, afin de le questionner sur la mort et la vie. Il prend la route, parcourt le long défilé des Monts-Jumeaux et le jardin des Gemmes. Il se retrouve sur le rivage d'une mer où il rencontre une femme

mariée, la Tavernière, qui l'aide à trouver sa route. Il doit traverser une mer que nul n'a jamais traversée. Il croise à ce moment-là le chemin de Ur-Sanabi, avec lequel il construit un esquif qui lui permet de franchir l'étendue d'eau. Gilgamesh finit par rencontrer Uta-Napistii, qui lui fait comprendre que la mort est inévitable, que toute tentative pour y échapper est vouée à l'échec, et que si lui-même a pu acquérir l'immortalité de façon exceptionnelle, Gilgamesh ne doit pas pour autant espérer le même sort. Uta-Napistii lui assure que, si la date en est incertaine, la mort de chacun est assurée et incontournable, et, qu'à moins d'être fou, il devra renoncer à sa quête de l'éternité et rentrer chez lui. À la suite de ce discours, Gilgamesh est confronté à son propre échec et se trouve en proie au désespoir. Il rentre à Uruk et rejoint les siens, en se donnant pour but de chercher à mener une vie heureuse, jusqu'à l'heure de sa disparition.

La légende de Gilgamesh raconte de manière imagée comment le héros, confronté à la réalité de son état, de sa finitude, part au-delà des mers dans une quête obstinée de l'immortalité. En cela, elle fait de la navigation l'équivalent d'une quête de la vie sans fin. Or, cette quête est inaccessible, vaine et désespérée. Elle entraîne la traversée d'un autre deuil, celui de la perte de l'illusion du pouvoir infini sur la vie. Elle traduit le cheminement de la

psyché, qui passe de la toute-puissance infantile à l'acceptation de la réalité de la mort⁹⁹.

⁹⁹ M. Fognini : « Une exploration de l'autre en soi dans le récit mythique de Gilgamesh », *Le Coq-Héron*, 2008, n°192, p. 44-56.

2. Jonas et la colère divine

Selon l'Ancien Testament, les aventures de Jonas se sont déroulées environ huit à neuf cents ans avant la naissance de Jésus-Christ¹⁰⁰. On y découvre l'Éternel demandant à Jonas d'aller à Ninive, ancienne capitale de l'Assyrie, en Mésopotamie. La ville s'était élevée contre Dieu pour crier son mécontentement. Jonas, pour éviter cette mission, tente de s'échapper par la mer. L'Éternel envoie un grand vent sur les eaux, qui provoque une forte tempête et menace de briser le navire sur lequel il est embarqué. Tandis que Jonas dort en fond de cale, les marins prennent peur et « jettent le sort », afin de savoir qui est le responsable d'un tel malheur. Le sort tombe sur Jonas. Au vu de cela, les marins décident de le questionner sur ses intentions. Jonas leur répond qu'il est hébreu et qu'il craint l'Éternel. Les marins se demandent alors ce qu'il a pu faire contre Dieu pour mériter un tel châtement, la seule chose qu'ils savent étant qu'il a pris la fuite. Ils s'interrogent sur ce qu'il convient de faire à Jonas pour calmer la colère du Seigneur. Celui-ci leur répond de le jeter à la mer, pour que cette dernière s'apaise. Les marins le prennent, le mettent à l'eau, et la fureur du Seigneur s'arrête aussitôt. Pendant ce temps, l'Éternel envoie un grand poisson pour englober Jonas, qui reste dans les entrailles de

¹⁰⁰ « Le Livre de Jonas », *La Sainte Bible*, Valence, La Bonne Semence, 1970.

cette créature pendant trois jours et trois nuits. Il prie l'Éternel de le sauver, et lui promet de s'acquitter de sa mission. Dieu ordonne au poisson de délivrer sa proie. Jonas part pour Ninive, selon l'ordre donné par l'Éternel. Il y relaie la parole du Seigneur auprès du roi de la ville, qui exhorte ses hommes à se conformer aux exigences de Dieu. Voyant que les habitants de Ninive quittent la mauvaise voie qu'ils avaient prise, l'Éternel ne met pas à exécution les menaces proférées contre eux.

Dans ce récit, on peut considérer que l'énorme poisson est une image maternelle archaïque appartenant au monde maritime. Être absorbé par la mer peut être l'équivalent d'une condamnation à mort, à moins que le condamné ne soit sauvé par une force supérieure, comme l'a été Jonas, avant de renaître sur la terre ferme. Dans les textes bibliques, la mort est métaphoriquement reliée à la mer. Jésus aurait ainsi évoqué dans le *Nouveau Testament* le sort de Jonas en parlant de sa propre mort et de sa résurrection :

De même, en effet, que Jonas fut dans le ventre du monstre marin durant trois jours et trois nuits, de même le fils de l'homme sera dans le sein de la terre durant trois jours et trois nuits¹⁰¹.

Il faut noter qu'un chapitre du roman *Moby Dick* est également consacré à Jonas et à ses mésaventures. Un prêtre y fait un prêche narrant les péchés qu'il a commis et qui l'ont amené à

¹⁰¹ *La Sainte Bible*, Mathieu 12, 40.

être l'objet des foudres du Tout-Puissant. Il explique comment Jonas fuit les commandements du Père, rattrapé par la suite par un gigantesque poisson. Il dit également qu'obéir à Dieu, c'est en quelque sorte obéir à soi-même, c'est-à-dire à son propre inconscient. En effet, le récit montre comment Jonas essaie d'échapper à son inconscient, qui le pousse à s'éloigner de son père et de sa mère en prenant la mer, avant qu'il ne soit poursuivi par son Œdipe, dont finalement il n'arrivera que partiellement à se défaire, puisque Dieu, image paternelle par excellence, et la baleine, image maternelle archaïque, finiront par le rattraper.

3. Ulysse, ou la contrainte du retour

a) Ulysse selon Homère¹⁰²

L'*Odyssée* raconte le retour d'Ulysse après la guerre de Troie, dont l'*Illiade* ne relate qu'une partie. Postérieur à ce premier poème, il a été écrit vers la fin du VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Il est attribué à Homère, célèbre auteur de la Grèce antique. L'*Odyssée* est considérée comme l'un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature mondiale et l'un des deux poèmes fondateurs (avec l'*Illiade*) de la civilisation européenne.

Ulysse, particulièrement réputé pour son intelligence, est l'un des héros les plus célèbres de la mythologie grecque. Fils de Laërte et d'Anticlée, il est le roi de l'île d'Ithaque, et l'époux de Pénélope, dont il a un fils, Télémaque. Le destin d'Ulysse, après avoir été chanté dans l'épopée d'Homère, l'a été de nouveau au Moyen-âge par le poète français Joachim du Bellay¹⁰³ :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
..... Ou comme cestuy là qui conquist la toison,
..... Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
..... Vivre entre ses parents le reste de son aage !

¹⁰² Homère : *L'Odyssée*, Paris, La Découverte, 1992.

¹⁰³ J. Du Bellay : *Les Regrets* (1558)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k711227/f2.image>.

Quand revoiray-je, hélas, de mon petit village
..... Fumer la cheminee, et en quelle saison
..... Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
..... Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le sejour qu'ont basti mes ayeux,
..... Que des palais romains le front audacieux :
..... Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,

Plus mon Loyre gaulois que le Tybre latin,
..... Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
..... Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Comme l'énonce Du Bellay, Ulysse, après un merveilleux voyage, s'en est retourné, comme lui conseillait sa raison (ou plutôt son cœur) vivre sur sa terre natale le restant de ses jours.

À partir de l'étude des différents chants de l'*Odyssée*, qui décrivent toutes les étapes que franchit Ulysse pour rentrer chez lui, nous allons découvrir que celui-ci accomplit au fur et à mesure un véritable voyage à l'intérieur de sa propre psyché¹⁰⁴.

L'histoire commence au moment où Ulysse, après bien des péripéties qui ne seront évoquées qu'ultérieurement, se trouve retenu captif par une nymphe, Calypso, qui tente par ses sortilèges

¹⁰⁴ C. Athanassiou : *Ulysse... Une Odyssée psychanalytique*, Césura Lyon Éditions, 1986.

de le garder et de lui faire oublier sa douce Ithaque, car elle souhaite l'épouser.

Dans cette première partie, il est mentionné à plusieurs reprises qu'Ulysse, durant ce long voyage qui doit le ramener vers sa terre natale, souffre loin des siens. Il ne rêve que de revoir le sol de sa patrie et, désespéré de ne pouvoir y retourner, va jusqu'à souhaiter la mort. Son cœur est submergé par ses larmes et sa tristesse. Homère le décrit soupirant, passant ses jours à pleurer en attendant de pouvoir revoir sa famille. Nous voyons ici qu'un héros aussi fort et courageux qu'Ulysse peut manifester en raison de l'éloignement de sa terre natale et de l'absence de ses proches une douleur psychique intense, se matérialisant par de l'angoisse et un désespoir extrême allant jusqu'aux idées de suicide. De son côté, Pénélope, sa femme, éprouve la même solitude et le même abandon. Elle espère à tout moment son retour et ne cesse de le pleurer, en proie elle aussi au plus grand désespoir. Elle souffre d'avoir perdu son époux bien-aimé et se lamente, rongée par la tristesse.

A Ithaque, Athéna conseille à Télémaque, le fils d'Ulysse, d'aller à la rencontre de son père. Pris dans une réémergence de son propre conflit œdipien, sa mère étant libre de se remarier et lui étant en âge de prendre la place de son père présumé mort, il finit par trouver une solution à cette crise en allant à la recherche

d'Ulysse¹⁰⁵. Bravant l'interdiction des prétendants de Pénélope, il emprunte un navire et, accompagné de la déesse Athéna, part en quête de son père. Il doit se rendre à Sparte pour interroger Ménélas, frère d'Agamemnon, dans l'espoir qu'il lui donne de ses nouvelles. Ménélas est en effet le dernier en date à être revenu chez lui après la guerre de Troie. Télémaque arrive à Sparte, où il est reçu par Hélène et Ménélas, lequel lui indique qu'Ulysse est retenu captif sur une île.

De retour à Olympe, Athéna demande à Zeus et aux autres dieux qu'Ulysse soit libéré. Zeus accepte qu'il retourne à Ithaque, mais il devra d'abord souffrir vingt jours en mer. Hermès est envoyé pour présenter à Calypso ce message, qui traduit la volonté du père symbolique, exigeant l'expérience de la séparation. En mère passionnée, Calypso hésite à laisser Ulysse s'éloigner d'elle. Cependant, elle se rend auprès de lui, et lui conseille de se construire un radeau. Soucieuse de sa survie, elle tente de le protéger contre l'inconnu du voyage en lui donnant de nombreuses provisions. Après le repas, elle tente une dernière fois de le dissuader de quitter l'île, en vain. Tel l'enfant qui doit fuir sa mère et le lien si étroit qui l'unit à elle, Ulysse part, quittant en quelque sorte la toute-puissance infantile qu'il entretenait dans la relation fusionnelle avec Calypso.

¹⁰⁵ L.P. Santiago : « The Ulysses complex », *American Imago*, 1971, 28, p.158-186.

Après dix-huit jours de navigation sans encombre, Ulysse est sur le point d'accoster en Phéacie lorsque Poséidon, farouche opposant à son retour, l'aperçoit et lève une tempête contre lui. Les forces de ce dieu qui s'opposent à lui semblent représenter le bouleversement interne qui l'ébranle à ce moment-là. Ulysse est sauvé par l'intervention d'une déesse marine, Leucothéa. Celle-ci lui prête un voile protecteur qui l'empêche de se noyer après la destruction de son radeau. Ayant dérivé deux jours et deux nuits, il finit par arriver à la nage, avec l'aide d'Athéna, sur la côte rocheuse de Phéacie. Il s'endort sur le rivage, paisiblement, comme un bébé dans son berceau, après être né une nouvelle fois à la vie. Pendant la nuit, Athéna se rend au palais d'Alcinoos, le roi des Phéaciens, et envoie un rêve à sa fille Nausicaa, afin qu'elle aille laver son linge sur le littoral. À l'aube, Nausicaa, avec l'accord de son père, rassemble ses servantes et se rend sur la plage. Tandis que les jeunes filles, leur lessive et leur bain terminés, jouent ensemble au ballon, Ulysse se réveille et émerge des fourrés. Il est sale, hirsute, et effraie les servantes qui s'enfuient. Seule Nausicaa fait preuve de courage et reste. La fille d'Alcinoos fait palpiter chez Ulysse des émois que l'on pourrait comparer aux premiers émois qu'éprouve l'enfant chez lequel émerge le complexe d'Œdipe. La jeune fille accepte de l'aider. Il se baigne, s'habille. Elle l'accompagne jusqu'aux portes de la ville, et va annoncer à son père l'arrivée de l'étranger.

Ulysse parvient jusqu'aux murs du somptueux palais d'Alcinoos, toujours avec l'aide d'Athéna. Le lendemain, le roi l'invite à un banquet organisé en son honneur. À deux reprises, à l'évocation de la guerre de Troie, Ulysse ne peut retenir ses larmes. Il dissimule son chagrin à tous, sauf à Alcinoos. Intrigué, celui-ci demande à son hôte de dévoiler son nom, ce qui décide Ulysse à faire un récit de son périple. Il révèle aux Phéaciens son identité, et relate son voyage de deux ans entre la fin de la guerre de Troie et son arrivée sur l'île de Calypso.

Après son départ de Troie avec une flotte de douze navires, lui et ses compagnons prennent par surprise et mettent à sac la ville d'Ismare, la cité des Cicones, qui ont combattu durant la guerre aux côtés des Troyens. Le soir du même jour, avec ses compagnons, ils sont attaqués par les Cicones, qui sont allés chercher l'aide de leurs voisins. Ils doivent s'enfuir à la hâte. De là, une tempête les fait dériver pendant trois jours, avant que le temps ne finisse par se calmer. Lorsqu'ils parviennent à hauteur du cap Malée, des vents contraires les déroutent jusqu'au pays des Lotophages. Ce peuple d'une grande hospitalité les accueille et leur offre un fruit, le lotos. Quiconque en mange est plongé dans l'oubli, et ne désire plus repartir. Ulysse doit ramener de force aux navires les membres de son équipage qui y ont goûté. Nous voyons ici que les compagnons d'Ulysse, auxquels il apprend à supporter la frustration, peuvent

être considérés comme la représentation d'une certaine partie de son propre psychisme, contre laquelle il doit lutter.

Par la suite, les marins naviguent vers l'île des Cyclopes, que caractérisent l'absence de loi et de contrainte, comme peut l'être le monde maternel appréhendé par le nourrisson. Ils sont faits prisonniers par Polyphème, qui dévore plusieurs d'entre eux. En enivrant le Cyclope à l'aide du vin pris chez les Cicones, puis en perçant l'œil unique du monstre pendant son sommeil, Ulysse et ses compagnons parviennent à s'échapper. Dans ce monde infantile, Ulysse est le plus rusé, le plus intelligent. Il trompe Polyphème en lui affirmant s'appeler Outis, ce qui signifie « Personne ». C'est la raison pour laquelle, lorsque le Cyclope, aveuglé, appelle au secours, disant qu'il a été aveuglé par Personne, il passe pour fou. Nous voyons que Polyphème perd la partie car il a pensé que son adversaire n'est personne, c'est-à-dire qu'il n'est, en quelque sorte, pas un sujet à part entière.

Accompagné de ses comparses, Ulysse quitte la caverne du Cyclope en se dissimulant dans la laine de ses moutons géants, qui ont été conduits au pâturage. Au moment où son navire quitte l'île, Ulysse ne résiste pas au plaisir de révéler son vrai nom à Polyphème. Celui-ci, fou de rage, jette plusieurs rochers en direction du bateau, manquant de peu de le broyer, avant de réclamer vengeance auprès de son père, Poséidon. Il le supplie de faire en sorte qu'Ulysse ne rentre jamais au pays, ou seulement

après de longues souffrances, sur un autre vaisseau privé de tout son équipage, et pour trouver bien des malheurs à son domicile.

Ulysse arrive sur l'île d'Éole, le gardien des vents. Ce dernier lui offre l'hospitalité et tente de l'aider en lui donnant un sac où il a enfermé tous les vents qui pourraient l'empêcher d'arriver à bon port. Il envoie aussi une brise légère pour le ramener rapidement à Ithaque. Au dixième jour de navigation, la flotte d'Ulysse aperçoit les côtes de l'île. Rassuré et épuisé, Ulysse s'endort. Par malheur, ses compagnons, persuadés que le sac contient des trésors offerts par Éole, l'ouvrent et libèrent tous les vents néfastes, qui emportent de nouveau le navire vers l'île du gardien des vents. Celui-ci, irrité de l'usage qu'Ulysse a fait de son cadeau, et persuadé qu'il est maudit par les Dieux, le chasse sans ménagement.

Après six nouveaux jours de navigation, la flotte accoste à Télépyle, la cité des Lestrygons, gouvernée par le roi Antiphatès. Les Lestrygons sont un peuple de géants cannibales dominés par l'oralité. Les hommes envoyés à terre par Ulysse sont tués et dévorés, et les Lestrygons, sortis en masse de la ville, écrasent ses navires en leur jetant d'énormes rochers. Ulysse parvient à s'enfuir, ne sauvant qu'un seul bateau et une poignée de marins.

Tous atteignent l'île d'Aiaïé, où réside l'enchanteresse Circé, fille d'Hélios, le Soleil. Descendu du bord, Ulysse tue un cerf géant, qu'il ramène sur son bateau. Après plusieurs jours de repos,

il décide d'envoyer un groupe d'éclaireurs. Euryloque part en compagnie d'une vingtaine d'hommes, tandis qu'Ulysse et les autres restent à bord. Ils découvrent le palais de Circé, entouré d'animaux sauvages, lions et loups, qui se comportent comme des animaux domestiques. L'enchanteresse les accueille mais Euryloque, méfiant, préfère rester dehors. Ceux qui entrent sont transformés en porcs lors du repas, car Circé verse une drogue dans leur boisson. Euryloque, après avoir attendu en vain le retour de ses hommes, repart vers le navire pour rapporter leur disparition à Ulysse, qui se met aussitôt en route pour les sauver. En chemin, il rencontre Hermès qui, sous l'apparence d'un beau jeune homme, lui indique comment vaincre la magie de Circé et déjouer ses pièges ; il lui donne pour cela une plante, le moly, qui a pour vertu de rendre les sortilèges de la magicienne sans effet. Grâce à cela, bien que Circé, après avoir accueilli Ulysse, verse une drogue dans sa boisson dans l'intention de le transformer lui aussi en porc, le sortilège ne fonctionne pas. Suivant les indications données par Hermès, Ulysse menace la magicienne de son épée. Cette dernière tente de le séduire en lui offrant de partager sa couche. Ulysse n'accepte qu'après lui avoir fait prêter le grand serment des dieux, qui la rend incapable de lui faire du mal. C'est ici que l'enfant qu'était Ulysse jusque-là aborde dans un rapport incestueux la génitalité avec celle qui figure sa mère, et qui a essayé auparavant de le castrer en le transformant en bête. À partir de là, Circé traite

Ulysse en hôte de marque, et lui offre un repas. Mais celui-ci refuse de s'alimenter tant que la magicienne ne libère pas ses hommes. Circé rend leur apparence humaine aux compagnons d'Ulysse, avant de leur offrir l'hospitalité. Ils restent un an chez elle, à se reposer et à festoyer, jusqu'au moment où ils demandent à leur chef de reprendre la route vers Ithaque. Circé, en mère rassurante, leur conseille de visiter les Enfers avant, car seul le fantôme du devin Tirésias, qui représente la figure paternelle qui aidera Ulysse à dépasser son propre complexe d'Œdipe, peut leur indiquer le chemin du retour.

Après une journée de navigation, Ulysse débarque au pays des Cimmériens, qui est plongé dans une nuit perpétuelle. L'ombre de Tirésias apparaît, fournissant à Ulysse les indications qu'il recherche. Il apprend que lui et ses compagnons aborderont sur l'île du Trident, mais qu'ils ne devront pas toucher au bétail d'Hélios. Si jamais ils mangent les vaches du Soleil, autres images maternelles réincarnées, ils verront leur retour compromis. S'ils ne respectent pas l'interdit œdipien, s'ils prennent la femme qui appartient au père, comme les vaches au Soleil, ils seront punis. Ulysse pourra tout de même rentrer, mais seul, misérable, après avoir perdu tous ses hommes, et il devra accomplir un long périple afin d'offrir des sacrifices à tous les dieux pour les apaiser.

Durant son passage aux Enfers, Ulysse parle avec le fantôme de sa mère, Anticlée. Il comprend à ce moment-là que la mère idéalisée de son enfance est définitivement perdue.

Après son escale en Cimmérie, Ulysse retourne auprès de Circé, qui lui fournit d'autres indications pour arriver jusqu'à l'île du Soleil. Elle évoque la présence de Sirènes et le moyen de se prémunir de leur chant mortel, puis lui parle des deux écueils, où vivent Charybde et Scylla, qui broient les vaisseaux sur leur passage. Les deux monstres représentent fantasmatiquement un couple gémellaire, qui dans la tête de l'enfant qu'est Ulysse ne paraît pas différencié sexuellement, jusqu'à qu'il aperçoive le couple qu'elles constituent. Scylla se situe plutôt du côté masculin, avec ses formes phalliques qu'elle projette vers les eaux. Charybde, qui absorbe et vomit trois fois par jour ce qui se trouve auprès d'elle, est plutôt du côté féminin. Grâce aux conseils de Circé, Ulysse et ses compagnons évitent sans encombre les Sirènes, car Ulysse ordonne à ses marins de se boucher les oreilles avec de la cire ; lui-même, désireux d'écouter leur chant, est attaché au mât, pour ne pas être tenté de se jeter à la mer sous leur charme. La flotte arrive à hauteur de Charybde et Scylla ; les marins passent au large de Charybde, mais ne peuvent éviter Scylla, qui dévore six d'entre eux. L'acceptation de la différence des sexes accomplie, Ulysse peut passer entre les deux rochers, sans être happé ni d'un côté ni de l'autre.

Une fois les deux écueils franchis, le navire aborde l'île du Trident. Ulysse a répété à ses hommes l'avertissement donné par Tirésias. Les premiers jours, les vivres amassés dans le bateau suffisent à nourrir tout le monde mais, pendant un mois, les vents contraires retiennent l'équipage sur l'île. Affamés et ne pouvant repartir à cause de la tempête, les hommes d'Ulysse profitent de son sommeil pour dévorer les troupeaux d'Hélios, qui réclame aussitôt vengeance à Zeus. Les marins festoient pendant six jours, ignorant les signes funestes envoyés pour les avertir. Le septième jour, la tempête se calme et le vaisseau repart, mais un ouragan survient, foudroyant le navire, qui sombre avec tout l'équipage. Seul Ulysse, qui n'a pas mangé de bétail, survit au naufrage et échappe de peu à Charybde, vers le rocher duquel le vent l'a entraîné. Accroché à une poutre, il dérive pendant dix jours, avant de s'échouer sur l'île de Calypso, où il passe les sept années suivantes prisonnier de la nymphe.

C'est ainsi que se termine le récit d'Ulysse à Alcinoos. Ce dernier lui promet de le faire ramener chez lui par ses marins, sans autre péripétie. Après un jour et une nuit de navigation, le bateau des Phéaciens accoste à Ithaque. Ulysse, toujours endormi, est déposé dans une grotte fréquentée par les nymphes. A son éveil, Athéna fait en sorte qu'il ne reconnaisse pas sa patrie, puis elle lui dévoile son identité de déesse, dissipe le sort qui l'empêche de reconnaître les environs, et lui révèle qu'il est de retour chez lui.

Elle l'informe des manigances des prétendants de Pénélope, et le déguise en mendiant afin qu'il puisse voir ce qui se passe dans sa demeure sans être reconnu.

Ulysse est accueilli par Eumée, son porcher, qui lui offre l'hospitalité et lui explique que de nombreux vagabonds viennent au palais raconter des mensonges et donner de fausses nouvelles de leur roi, afin de s'attirer la bienveillance de Pénélope. Eumée lui-même refuse de croire qu'Ulysse est encore en vie. Athéna part chercher Télémaque, qui vit depuis un mois chez Ménélas. Ulysse annonce à Eumée son intention d'aller mendier son pain au palais, parmi les prétendants, mais son hôte lui conseille d'attendre le retour de Télémaque, qui est prévu pour le lendemain.

Le jour suivant, le jeune homme arrive chez le porcher et rencontre son père, que personne n'a encore reconnu sous son déguisement. Une fois Eumée parti, Athéna s'approche de la maison et indique à Ulysse qu'il est temps pour lui de révéler son identité à son fils. Elle lui rend alors son apparence royale et, lorsque Télémaque rentre dans la demeure, il est saisi d'effroi devant le soudain changement d'apparence de son père. Après leurs retrouvailles, tous deux commencent les préparatifs de leur vengeance.

Ulysse et Eumée partent pour la ville. Ils arrivent sur le seuil du palais, où les prétendants réservent un accueil moqueur à Ulysse. Leur chef l'insulte et le frappe. Eumée parle de la présence du

mendiant à Pénélope, qui accepte de s'entretenir avec lui. Pourtant, Ulysse la fait attendre jusqu'au soir, pour ne pas exciter de nouveau la haine des prétendants. Guidée par Athéna, Pénélope se montre à leurs yeux. La reine leur reproche leur conduite grossière, mais Antinoos, parlant en leur nom, campe sur ses positions, et refuse de quitter le palais avant que Pénélope n'ait accepté d'épouser l'un d'entre eux.

Ulysse parle à Pénélope, sans que celle-ci le reconnaisse. Elle ordonne à ses servantes de nettoyer les pieds du mendiant et de lui préparer un lit. Ulysse acquiesce, mais n'accepte de se faire laver les pieds que par la vieille Euryclée. La nourrice, qui vient ici figurer la mère déssexualisée de la première enfance, reconnaît sur la jambe d'Ulysse une cicatrice qui lui a été faite par un sanglier dans sa jeunesse. Bouleversée, elle comprend que le mendiant n'est autre que son roi, mais, à la demande de ce dernier, promet de garder le silence.

Pénélope annonce finalement qu'elle consentira à épouser celui qui sera capable de bander l'arc de son époux et d'envoyer une flèche à travers douze haches alignées, comme le faisait Ulysse. Au matin, le banquet commence, à l'occasion de la fête d'Apollon. Ulysse subit de nouveau des insultes et des moqueries. Pénélope fait préparer l'arc et les flèches de son mari. Télémaque se propose de réussir l'épreuve lui-même ; il essaie trois fois de bander l'arc de son père, mais ce dernier lui fait signe d'arrêter, au moment où il va

peut-être atteindre son but. Les prétendants se préparent pour l'épreuve les uns après les autres. Toutefois, aucun d'eux n'est assez fort pour la réussir. Ulysse retourne alors auprès d'eux, et leur déclare qu'il veut lui aussi tenter sa chance. Antinoos se moque de lui, mais Pénélope le fait taire, et accepte. Ulysse se saisit de l'arc, et réussit l'exercice, au grand effroi des prétendants. Télémaque et lui prennent leurs armes pour mener le combat, véritable combat de la rivalité œdipienne pour la possession de la mère. Ulysse révèle son identité réelle et, avec l'aide de son fils et d'Eumée, il châtie tour à tour les malheureux prétendants, la violence de sa colère venant venger toute la douleur passée.

Le soir, Ulysse rejoint Pénélope, semblable à la mère sexuelle fantasmée. Elle doute encore de lui et le met à l'épreuve en lui décrivant de façon mensongère leur lit conjugal. En révélant les caractéristiques de la couche en bois sur lequel ils sont allongés, il se fait enfin reconnaître d'elle. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et se racontent les souffrances qu'ils ont subies durant toutes ces longues années.

Ainsi, nous pouvons supposer qu'il existe dans chaque être humain, au fond de son monde psychique, la même tentation que celle qu'a vécue Ulysse : afin d'éviter l'inconnu, l'enfant s'accroche à ce qu'il connaît, sa mère, mais, qui l'emprisonne. Par un long trajet de luttes intérieures, grâce à la traversée du complexe d'Œdipe, il arrive, tout en laissant de côté l'omnipotence et la toute-

puissance infantile, où la mort est mise en échec, à s'extraire de cette emprise pour mieux renaître à la vie, en tant que simple mortel. Il pourra alors rentrer chez lui, tout en sachant qu'au premier abord il ne reconnaîtra rien au monde qu'il a quitté longtemps auparavant. Lui-même aura changé et sera difficilement reconnaissable par les siens.

b) L'*Ulysse* de Joyce¹⁰⁶

Ulysse est le titre d'un roman de James Joyce sorti dans un premier temps sous forme de feuilleton dans le magazine américain *The little Review*, entre mars 1918 et décembre 1920, avant d'être publié dans son intégralité le 2 février 1922 à Paris par la librairie Shakespeare and Company.

Le roman relate les pérégrinations de deux Irlandais, Léopold Bloom et Stephen Dedalus, qui cheminent à travers la ville de Dublin, au cours d'une journée ordinaire. Le personnage de Stephen Dedalus, alter ego de Joyce, est issu d'une nouvelle quasi-autobiographique de ce dernier, intitulée *A portrait of the Artist as a Young Man*, parue en 1914¹⁰⁷.

¹⁰⁶ J. Joyce : *Ulysse*, Paris, Gallimard, 2004.

¹⁰⁷ J. Joyce : *A portrait of the artist as a young man*, New York, Penguin Books, 1960.

Dans la description de ce quotidien banal, Joyce explore le concept de monologue intérieur, qui est sa principale innovation stylistique. Il utilise la technique du courant de conscience, qui consiste à décrire le point de vue du héros en retranscrivant littéralement le flux de sa pensée.

Dès sa parution aux États-Unis, *Ulysse* a suscité la controverse. L'ouvrage n'a cessé d'être critiqué et a fait l'objet de nombreuses études, tout en étant considéré comme l'un des romans les plus importants de la littérature moderne.

La narration du roman est basée sur dix-huit chapitres, que l'on peut nommer épisodes, et qui sont contenus dans trois grandes parties. La première comprend les trois premiers épisodes du roman. L'action y est focalisée autour de Stephen Dedalus, jeune écrivain sans le sou, qui quitte son domicile à l'aube, comme Télémaque quitte Ithaque au début de l'*Odyssée*, et erre dans les rues de Dublin toute la matinée. La deuxième partie, qui s'étale sur les douze épisodes suivants, est centrée sur la journée de Léopold Bloom : elle commence par le petit-déjeuner qu'il prépare pour sa femme, Molly, et qu'il lui apporte au lit. Léopold Bloom sort ensuite de chez lui, fait diverses rencontres, avant de s'entretenir avec Stephen Dedalus. La dernière partie, constituée des trois derniers épisodes, retrace le retour à la maison de Léopold Bloom, accompagné de Stephen Dedalus, réinterprétant le retour d'Ulysse à Ithaque. Dans le tout dernier chapitre, Molly, la femme de Bloom,

entre en scène. Le livre se termine avec son fameux monologue intérieur, qui occupe soixante-neuf pages de l'ouvrage, en seulement huit phrases.

La structure de l'*Ulysse* de Joyce suit très fidèlement la structure de l'*Odyssée* d'Homère, les différentes parties reprenant les titres de celles de l'*Odyssée*, les chapitres portant eux-mêmes des titres en relation avec l'ancienne épopée. Tout au long du roman, les voyages d'Ulysse sont figurés par les déplacements de Léopold Bloom dans la ville. L'auteur pensait que cette correspondance avec l'*Odyssée* donnerait une autre dimension au récit. Il voyait dans cette juxtaposition un parallélisme entre un roman parlant de l'héroïsme de la vie quotidienne et le récit héroïque d'Homère. La différence principale entre les deux œuvres réside dans le fait que les épisodes de l'*Odyssée* s'étendent sur plusieurs années, tandis que toute l'action d'*Ulysse* se déroule sur une seule journée – celle du 16 juin 1904. De façon plus précise, nous pouvons trouver des correspondances entre les chapitres de l'*Odyssée* et ceux d'*Ulysse*. Par exemple, lorsque Léopold prépare le petit déjeuner de Molly, cela renvoie à l'épisode où entre en scène Calypso, la nymphe qui a retenu Ulysse sous son charme pendant sept ans. Quand, dans l'après-midi, Léopold Bloom assiste à un enterrement, c'est bien entendu l'épisode d'Ulysse aux Enfers qui est évoqué. Lorsque Bloom quitte la Bibliothèque nationale, juste au moment où entrent Dedalus et l'un de ses amis, et qu'il

passé entre les deux, c'est de l'épisode de Charybde et Scylla dont il s'agit. Enfin, le monologue de Molly Bloom est placé sous le signe de Pénélope, avec cette différence que Pénélope est fidèle à Ulysse, ce qui n'est pas le cas de Molly.

Revenons au monologue intérieur de la jeune femme. Il fait nuit, Molly est au lit, les yeux fermés, et le monde externe ne se manifeste pas. Son amant est reparti. Bloom n'est pas encore rentré et elle l'attend. Malgré toutes ses infidélités, elle l'aime. Elle est persuadée qu'il est allé voir une autre femme car, tout comme Ulysse, il tarde à rentrer à la maison. Le chapitre est très circulaire dans son écriture, non marqué par la temporalité. Il est caractérisé par sa succession de *yes* qui se répètent dans un mouvement infini. Molly n'a pas conscience du temps qui passe : elle vit dans le chaos, dans la confusion, confond le passé et le présent. Au sens de l'archétype jungien, que nous évoquerons plus tard dans ce travail, la jeune femme figure l'élément féminin indifférencié¹⁰⁸. Mère symbolique, terre promise qui espère qu'on vienne la retrouver, elle représente toutes les femmes, de la vierge à la fille de mauvaises mœurs. Elle est à la fois Calypso, Circé, et Pénélope. Elle est l'esprit féminin qui hante la nouvelle, qui simultanément attire et repousse Dedalus et Bloom, tous deux associés à des figures filiales. Le but de Bloom n'est pas de procréer avec la mère, mais

¹⁰⁸ R.D. Newman : « The transformative quality of the feminine in the "Penelope" episode of Ulysses », *Journal of Analytical Psychology*, 1986, 31, p. 63-74.

de rechercher une mère précœdipienne. Sa satisfaction est de savoir qu'il peut retourner dans les bras de Molly, qui dit toujours « oui », et qui accepte éternellement son retour.

Il faut noter que Joyce a été lui-même un sujet d'étude pour Lacan, lequel a soulevé la question de la folie le concernant¹⁰⁹. Joyce, qui a souffert d'avoir été délaissé dans l'enfance par sa propre mère, recrée artificiellement au travers de l'écriture d'Ulysse une fusion fantasmatique avec cette dernière, en particulier dans le l'ultime épisode, qui porte la signification du retour du fœtus dans l'utérus maternel¹¹⁰.

4. *Sindbad le marin*¹¹¹

Sindbad le marin est le nom d'une légende d'origine perse datant de la dynastie des Abbassides, califes sunnites arabes qui gouvernèrent le monde musulman de 750 à 1258 après Jésus-Christ. Elle rapporte les aventures incroyables d'un marin nommé Sindbad. Elle est en partie basée sur des écrits anciens d'origines diverses, dont l'*Odyssée*, et est retranscrite dans la cent trente-troisième nuit

¹⁰⁹ J. Lacan : *Le séminaire, livre XXIII (1975-1976), le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

¹¹⁰ E.J. Liegner : « James Joyce's Ulysses revisited : matricide and the search for the mother », *Modern Psychoanalysis*, 2003, 28: (1), p.143-160.

¹¹¹ *Les mille et une nuits*, tome deuxième, 1704, traduit par Antoine Galland : <http://www.ebooksgratuits.com/>.

des contes des *Mille et Une Nuits*, dont les textes ont été rassemblés par Antoine Galland, leur premier traducteur en français. Il s'agit d'un recueil réunissant les contes que Shéhérazade invente pour distraire son mari, afin que celui-ci lui épargne la mort.

À l'époque d'Haroun al-Rashid, calife de Bagdad, un pauvre livreur du nom de Hindbad prend une pause sur un banc près de la grille de la maison d'un riche marchand. Alors qu'il se plaint à Allah des injustices d'un monde qui permet aux riches de vivre pleinement, pendant que lui doit travailler d'arrache-pied, le propriétaire des lieux, qui n'est autre que Sindbad, l'entend et l'envoie chercher, pour lui raconter son histoire.

Sindbad a hérité de sa famille de biens considérables, mais il en a dépensé la majeure partie dans les débauches de sa jeunesse. Ses mésaventures débutent lorsqu'il décide de prendre la mer en tant que marchand, pour faire fortune. Il accoste sur ce qu'il croit être une île, qui est en réalité le dos d'une énorme baleine endormie à fleur d'eau. Le cétacé plonge dans la mer et le bateau part en abandonnant Sindbad, qui s'accroche à un bout de bois, et est emporté par les flots. Il finit par être jeté sur le rivage d'une autre île. Plus tard, il retrouve le navire sur lequel il avait déjà embarqué et retourne à Bagdad, en emportant de nombreuses richesses. Bien qu'il ait pris la résolution, après ces péripéties, de passer tranquillement le reste de ses jours dans sa ville, Sindbad s'ennuie. L'envie de voyages et de négoce le saisit à nouveau. Il reprend la

mer, et débarque sur une île déserte, où il est accidentellement abandonné par son équipage. Il rencontre un oiseau d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires, le Roc. Il a l'idée de se serrer contre l'un de ses œufs, et de s'accrocher à l'un de ses pieds lorsqu'il viendra couver. L'oiseau s'envole et le laisse dans une vallée de diamants, environnée de montagnes parsemées de serpents immenses. Des marchands y laissent tomber d'énormes pièces de viande, auxquelles les pierres précieuses s'attachent. Les aigles de cette vallée les emportent en haut des rochers pour les donner à leurs aiglons, et les marchands, après avoir obligé les oiseaux à s'éloigner par leurs cris, s'emparent des diamants. Sindbad s'attache fortement autour d'un des morceaux de viande. Un des aigles parmi les plus puissants l'enlève, et le porte en haut de la montagne. Le marin y est accueilli par les marchands, qui le mènent jusqu'au port le plus proche, où il prend la mer. Il revient à Bagdad, immensément riche, grâce aux pierres précieuses qu'il a ramenées.

S'ennuyant toujours autant, il rêve à de nouveaux périls qu'il pourrait affronter. Il embarque avec d'autres marchands, et arrive sur une île où il est capturé avec ses camarades par un monstre anthropophage. C'est un cyclope avec une horrible figure d'homme noir, de la hauteur d'un grand palmier, doté au milieu du front d'un œil rouge et ardent, comme du charbon allumé. Ses dents, longues et aiguës, sortent de sa bouche, qui est fendue comme celle d'un cheval, et sa lèvre inférieure descend sur sa

poitrine. Ses oreilles ressemblent à celles d'un éléphant et lui couvrent les épaules. Il a les ongles crochus, et longs comme les griffes des plus grands oiseaux. Le monstre décide de manger les membres d'équipage un par un, mais laisse dans un premier temps Sindbad de côté, le trouvant trop maigre. Ce dernier parvient à crever l'œil du cyclope et à s'enfuir avec les survivants sur un radeau de fortune. Tous arrivent sur une île où ils s'endorment. Ils sont réveillés par un serpent long comme un palmier qui engloutit deux des compagnons de Sindbad, lequel trouve refuge sur un arbre et parvient à s'échapper en courant jusqu'à la mer. Il aperçoit un navire, qui est en fait celui de son deuxième voyage, et embarque dessus. Il retourne à Bagdad avec toutes les richesses amassées grâce aux épices qu'il a ramenées. Nous remarquons que cet épisode n'est pas sans rappeler l'histoire d'Ulysse et de Polyphème dans l'*Odyssée*.

Les plaisirs et les divertissements dont profite Sindbad après ce voyage ne le persuadent pas de cesser de naviguer. Il se laisse encore entraîner par sa passion, et suit la route de Perse, par la mer. Chemin faisant, il affronte un coup de vent et son navire se brise. Il s'accroche à une planche et échoue sur une île. Il y est fait prisonnier avec ses compagnons par des Noirs anthropophages, qui veulent les engraisser avant de les dévorer. Sindbad, qui n'a pas perdu son bon sens, ne mange pas, et les sauvages, le voyant sec, décharné, malade, le laissent de côté et lui donnent un peu de

liberté. Il en profite pour se sauver. Il marche longtemps avant d'atteindre la mer, puis embarque sur un bateau qui le mène sur une autre île. Le temps qu'il y passe lui permet bientôt d'être considéré comme un homme né dans cette contrée plutôt que comme un étranger. Le roi veut le marier, afin que le mariage lui donne l'envie de rester sur cette terre, et qu'il ne songe plus à sa patrie. Sindbad, qui n'ose pas résister à la volonté du prince, épouse une dame de sa cour et s'établit chez elle. Non satisfait de son état, il décide de s'échapper à la première occasion pour retourner à Bagdad. Il apprend par l'un de ses voisins dont la femme est décédée que la coutume veut qu'à la mort de son épouse, le mari soit enterré vivant avec elle, et inversement. La crainte que sa femme ne meure la première et qu'on ne l'ensevelisse vivant avec elle tarade Sindbad. Or, celle-ci tombe malade et vient à mourir en quelques jours. Il tente de se défendre en disant qu'en tant qu'étranger, il n'a pas à se soumettre à une loi si rigoureuse, qu'il a une autre épouse et des enfants dans son pays, mais rien n'y fait. Jeté dans une grotte avec sa femme défunte, il survit en mangeant le pain et l'eau qui lui ont été donnés, ainsi que ceux qui ont été distribués aux autres époux et épouses jetés dans la caverne, après les avoir tués pour prendre leur nourriture. Il finit par trouver une ouverture dans un rocher et réussit à rejoindre la mer. Il embarque sur un navire et rentre à Bagdad, après avoir ramassé les richesses enterrées avec les morts.

Nous notons cette fois-ci une analogie avec l'épisode d'Ulysse et des Lotophages.

La vie de plaisirs qu'il mène n'ôte toujours pas à Sindbad l'envie de faire de nouveaux voyages. Il prend la mer et débarque sur une île déserte peuplée de Rocs. Ses camarades trouvent un œuf de cet oiseau et le cassent à grands coups de hache pour le faire rôtir et le manger. Les Rocs, furieux, martèlent leur navire à coups de gros rochers et le rompent en mille morceaux. Cet épisode est à l'évidence à rapprocher de celui d'Ulysse sur l'île du Soleil.

Sindbad se pend à un débris du bateau et arrive sur une autre île. Il y rencontre un vieillard qui lui demande de le charger sur son dos. Ce dernier ne veut plus descendre et menace de l'étouffer avec ses jambes. Sindbad réussit à l'enivrer et à le faire tomber. Il prend alors une très grosse pierre et lui écrase la tête. Il marche ensuite jusqu'au bord de la mer, où il rencontre des marins. Après avoir fait fortune en vendant des noix de coco, il rentre avec beaucoup de marchandises à Bagdad, où il cherche à se délasser de ses fatigues dans toutes sortes de divertissements. Au bout d'une année de repos, il se prépare à faire un autre voyage, malgré les prières de ses parents et de ses amis, qui font tout ce qui leur est possible pour le retenir, en vain. Il traverse plusieurs provinces de la Perse et des Indes, avant de prendre la mer. Il se retrouve dans un endroit où la navigation est très dangereuse. Un courant très rapide emporte le navire, et tout l'équipage pense périr en moins d'un quart d'heure.

Sindbad a l'idée d'emprunter une rivière qui se perd dans une grotte. Pour cela, il construit un radeau sur lequel il monte, et parvient sur une terre habitée, l'île de Serendib. Il y rencontre un peuple noir, qui le mène jusqu'à son roi. Sindbad lui demande la permission de rentrer chez lui. Ce dernier, intéressé par son récit, lui offre des présents précieux, dont une partie est destinée au calife de Bagdad. Sindbad revient alors dans son pays natal, et rend visite à son souverain.

La narration se termine à ce moment-là par le septième voyage, dont il existe deux versions. Dans la première, Sindbad se perd sur une île déserte, d'où il s'échappe grâce à un radeau, avant d'atteindre une grande ville. Là-bas, le chef des marchands marie Sindbad à sa fille, et le nomme comme héritier avant de mourir. Suivant les suggestions de sa femme, il vend tous ses avoirs et retourne avec elle à Bagdad où, finalement, il finit par vivre tranquille, ne recherchant plus d'aventures. Dans une seconde version, Sindbad se voit demander par le calife de ramener un cadeau au roi de Serendib. Bien que réticent à reprendre la mer, il entreprend ce voyage diplomatique. Le roi de Serendib est très heureux des cadeaux du calife et couvre Sindbad de présents. Au retour, son navire est attaqué par des corsaires, et celui-ci est vendu comme esclave. Son maître lui demande de tuer des éléphants avec un arc et des flèches, ce qu'il fait, jusqu'à ce que le roi de ces animaux les conduise dans leur cimetière. Son maître est tellement

heureux de la quantité d'ivoire qu'il y trouve qu'il libère Sindbad, lequel repart à Bagdad, riche en ivoire et en or.

Nous découvrons au fur et à mesure du récit que Sindbad est mû irrémédiablement par une pulsion interne qui le contraint à courir les mers, malgré les dangers qui l'y attendent, et ce, bien que le raison lui dise qu'il ferait mieux de profiter de ses biens dans sa demeure. Contrairement à Ulysse qui désire rentrer chez lui, Sindbad a conscience de son souhait de partir. Il attribue ce besoin de voyage à l'envie qu'il a d'amasser des richesses. Or, les trésors qu'il ramène des îles qu'il visite sont toujours des produits issus de la terre, fruit du sol nourricier, que ce soient des épices, des fruits, des bois précieux ou des gemmes, comme s'il s'agissait pour Sindbad de garder auprès de lui une part de la terre îlienne qu'il a quittée. Il est intéressant de remarquer que l'origine du mot bijou, dont il est beaucoup question en ce qui concerne les richesses énoncées, est bretonne. Il signifie anneau de doigt, par extension alliance, ce qui est le symbole du lien à l'autre et de la dépendance. Freud a écrit sur la symbolique féminine des bijoux, ou plus précisément sur celle des boîtes qui les contiennent¹¹². Dans « Le cas Dora », l'analyse de l'un des rêves de la jeune femme porte sur

¹¹² S. Freud (1913) : « Le thème des trois coffrets ».

une boîte à bijoux, que Freud interprète comme la représentation des organes génitaux féminins¹¹³.

Nous observons de façon générale que l'idée de la présence de richesses enfouies sur une île déserte constitue le thème de multiples romans où marins, pirates et autres corsaires partent en quête d'un trésor caché. Nous prendrons à titre d'exemple *L'île au trésor*, roman d'aventures écrit par Robert Louis Stevenson et paru en 1883 : au XVIII^{ème} siècle, le fils du tenancier d'une auberge d'un port anglais, nommé Jim Hawkins, ouvre le coffre appartenant à un pirate, et y découvre une carte indiquant la cachette d'un fabuleux trésor enfoui sur une île déserte. Il décide de partir sur un navire affrété pour sa recherche, et parvient à en découvrir la cachette¹¹⁴.

Revenons maintenant à Sindbad le marin. Tel Ulysse, il voyage d'île en île, naviguant continuellement de l'une à l'autre. Des monstres et créatures qui dévorent, engloutissent, étouffent, auxquels il échappe grâce à sa ruse et à son intelligence, n'ont de cesse de vouloir le faire disparaître. Sindbad frôle la mort à chacun de ses voyages, se déjouant d'elle comme s'il était éternel. Ses sept voyages paraissent se profiler dans la répétition et la continuité : il s'échoue à plusieurs reprises, navigue plusieurs fois sur les mêmes bateaux, réussit à survivre en construisant des radeaux de façon

¹¹³ S. Freud (1900) : « Le cas Dora », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2001.

¹¹⁴ R. L. Stevenson : *L'île au trésor*, Paris, Gallimard, 2000.

itérative¹¹⁵... Nous en viendrions même à penser que ce sont les mêmes îles qu'il rencontre sur son chemin, en empruntant des routes concentriques qui le mènent aux mêmes destinations.

Si l'on s'en tient à la deuxième version du septième voyage, c'est par loyauté envers celui qui représente pour lui l'autorité paternelle, le calife, que Sindbad reprend la mer, alors que la sagesse lui dit de renoncer à ces voyages. Et il ne cesse de naviguer que lorsqu'il retrouve sa liberté, tant au plan réel qu'au plan symbolique, ce qui sous-entend que jusque-là il était pris dans un lien dont il ne pouvait se défaire, lien qui l'emmenait irrémédiablement vers le large.

¹¹⁵ D. Courchesne : « Les voyages de Sindbad », *Lurelu*, 2005, vol. 28, n°1, p. 85-86.

V. Le marin : un être entre deux mondes

Le Voltigeur hollandais disait de lui-même qu'il n'était ni mort, ni vivant, que c'était un être placé entre le monde d'ici-bas et le monde des esprits. Les marins sont-ils des êtres hors norme, ni totalement vivants, ni totalement morts, se situant dans un espace-temps différent, dans une quatrième dimension ?

Le Grec Anarchasis était de cet avis, puisqu'il a écrit au VI^e siècle avant Jésus-Christ : « Il y a trois sortes d'hommes, les vivants, les morts, et ceux qui sont sur la mer ».

Voyons tout d'abord ce qui caractérise les marins, en fait leur spécificité et les distingue des autres hommes.

A. Le marin, un homme de conquête

Une caractéristique principale du marin est son appétence pour les voyages et la découverte, qui entrent dans le cadre d'une envie de connaître, d'une quête de savoir.

Nous allons dans un premier temps aborder l'histoire de la navigation, en retraçant l'évolution de cette dernière au cours des siècles, afin de mieux en appréhender les enjeux.

1. L'histoire de la navigation¹¹⁶

Chronologiquement, l'histoire de la navigation a commencé en Méditerranée orientale, d'où les Égyptiens et les Phéniciens puis les Grecs et les Romains se sont lancés vers des objectifs de plus en plus lointains. L'origine de la navigation se perd dans la nuit des temps, le transport nautique étant l'un des plus anciens moyens de se déplacer que l'être humain ait imaginé, probablement même le premier, et le voyage par la mer étant le moyen le plus commode pour franchir de longues distances.

Les hommes ont appris à manœuvrer de simples embarcations dès l'âge de pierre, mais la construction de navires aptes à effectuer de longues traversées peut être considérée comme l'un des grands acquis de l'humanité. Pour envisager de grands périples et faire que ces voyages au long cours puissent se concrétiser, il fallait concevoir des navires avec un mode de propulsion approprié, autre que la rame. Avec le vent comme nouveau moyen de propulsion, les navires à voiles ont ouvert l'ère de la navigation moderne. On ne connaît pas précisément les circonstances entourant l'apparition des premiers voiliers. On sait simplement qu'ils existaient vers 3000 avant Jésus-Christ, puisque

¹¹⁶ D. S. Johson et J. Numinem : *La grande histoire de la navigation*, National Geographic, Singapour, 2009 ; P. Célérier : *Histoire de la navigation*, PUF, Paris, 1956.

les Égyptiens naviguaient déjà à la voile sur les eaux du Nil, avant d'agrandir leur champ d'action dans le bassin oriental de la Méditerranée.

En Méditerranée, le cabotage était le type de navigation le plus courant. En ce temps-là, quand les marins perdaient de vue le rivage après avoir été déroutés par des vents contraires, désorientés par un orage, ou simplement surpris par la nuit qui empêchait tout repérage lorsque la lune était invisible, ils avaient des difficultés à retrouver leur route. Au cours des traversées effectuées hors de vue des côtes, la position se calculait à l'estime, en fonction du temps écoulé, du cap et de la vitesse. Les navigateurs n'avaient pas besoin de connaître leur position, car les routes suivies étaient généralement orientées est-ouest : la terre restait toujours en vue.

Au fur et à mesure, avec les progrès techniques, les marins sont passés de la navigation côtière à la navigation hauturière, et se sont éloignés des côtes. Leur premier dessein était d'étendre les domaines où ils pouvaient faire commerce et accroître leurs richesses. Au début du Moyen-âge, ce sont les navigateurs arabes qui ont révolutionné l'histoire de la navigation. Ils ont étendu leur rayon d'action en Inde et en Asie du Sud-Est, et ont dominé le commerce entre l'Extrême-Orient et l'Europe, jusqu'à ce que les navires européens parviennent dans les mêmes eaux. Alors que les Arabes développaient des routes commerciales dans l'Océan indien, des équipages de marins hardis, les Vikings, quittaient la

Scandinavie, dès le IX^e siècle, pour affronter les tempêtes de l'Atlantique. Ils ont atteint l'Islande, le Groenland et même l'Amérique du Nord. Comme les navigateurs d'Océanie, ils voyageaient en se basant sur l'observation des phénomènes naturels. Du XII^e au XV^e siècle, les marins de la Hanse ont développé leur commerce en mer Baltique et en mer du Nord.

Au XII^e siècle, deux outils essentiels à la navigation, la carte nautique et le compas, qui représente sans doute l'un des plus grands apports techniques à la navigation hauturière, ont fait simultanément leur apparition en Europe. Grâce à eux, les bateaux ont pu progressivement augmenter la durée de leurs traversées, car il n'était plus nécessaire de caboter de port en port.

Avec le début des voyages au long cours de l'ère des grandes découvertes, il a fallu trouver, afin de calculer la longitude, une méthode indépendante pour mesurer le temps. C'est en utilisant la rotation de la Terre qu'on a pu l'obtenir. Il est en effet possible de trouver l'heure locale en mer sans horloge, en fonction des étoiles qui, en tournant autour de l'axe céleste en vingt-quatre heures, constituent une horloge naturelle. L'outil grâce auquel il a été possible de calculer cette heure est l'astrolabe. Il mesure la hauteur d'une étoile, c'est-à-dire l'angle qu'elle fait avec le plan de l'horizon. Il a été introduit dans le monde latin entre la fin du XI^e siècle et le début du XII^e siècle, et a été utilisé par tous les marins occidentaux à partir du XV^e siècle.

Une horloge précise pour connaître l'heure du méridien de référence (comme celle du port d'attache par exemple) était également nécessaire. C'est l'arrivée du chronomètre de marine au XVIII^e siècle, dont le rôle n'a été réduit par la suite qu'à la fin du XX^e siècle par les satellites de navigation, qui a autorisé cela. Les navigateurs avaient enfin accès, à bord de leur navire, à l'heure précise du méridien de référence. L'observation du soleil leur permettant de connaître l'heure locale, la différence entre les deux leur fournissait la longitude par rapport à ce méridien. Cette méthode a été rapidement jugée comme la plus efficace et la plus fiable : le défi de la longitude était enfin gagné.

Ainsi, grâce à la maîtrise du temps, les routes maritimes se sont ouvertes à de nouvelles générations de navigateurs, qui ont étendu leurs voyages autour du globe.

Durant la Renaissance, du XIV^e à la fin du XVI^e siècle, les cours d'Espagne et du Portugal se sont intéressées particulièrement aux richesses de l'Extrême-Orient, car les hommes avaient l'idée à cette époque-là qu'il existait quelque part dans le monde une contrée regorgeant d'or, que l'on imaginait être les Indes. Les monarques ibériques ont envoyé de nombreuses expéditions à la recherche de routes de navigation menant principalement vers l'Inde et la Chine. Dans le même temps, Christophe Colomb, Amerigo Vespucci, Fernand de Magellan et bien d'autres ont entamé des voyages vers l'ouest, persuadés qu'ils pouvaient

atteindre les Indes par ce chemin. Ils ont prouvé qu'un vaste continent existait entre l'Océan Atlantique et les mers du sud, et que le concept de monde ptolémaïque, qui affirmait que la Terre était constituée d'un seul continent, n'était plus recevable. Magellan a été le premier à effectuer un tour de la Terre et à apporter enfin une preuve tangible de sa rotondité. Le monde a pu, dès ce moment-là, être perçu dans sa globalité. On était désormais sûr de sa sphéricité. Cette révélation, d'une portée immense non seulement au plan matériel mais aussi intellectuel, allait permettre de développer l'audace de l'homme, et le lancer dans une autre course, celle qui consistait à faire le tour du globe à l'infini.

Michel de Certeau, dans une préface d'un livre de Jules Verne qu'il a lui-même rédigée, évoque ces tours du monde, appelés circumnavigations, qui repassent par les mêmes caps et les mêmes îles, avant de faire retour à leur point d'origine¹¹⁷. Intellectuel jésuite, philosophe et historien français de la fin du siècle dernier, co-fondateur de l'École Freudienne de Paris, de Certeau gravite autour de Lacan, et l'influence psychanalytique se retrouve fortement dans son œuvre. Selon lui, les cercles que forment les itinéraires des navires qui bouclent la Terre constituent des itinéraires de connaissance. Ces voyages, qui décrivent une circularité, auraient pour but d'accomplir une observation parfaite

¹¹⁷ M. de Certeau : préface de *Les grands navigateurs du XVI^{me} siècle*, J. Verne, Paris, Ramsay, 1977.

du monde, dans une ambition encyclopédique, sans perte ni oubli, comme s'il ne devait pas exister de « reste », de chose perdue en cours de route. L'auteur rapproche aussi ce phénomène de celui du temps : la montre, l'horloge permettent de ramener l'heure du navire à l'heure du port d'embarquement, de ramener chaque instant de la circumnavigation au temps référentiel du départ.

Après l'ère des grands marins arrive celle des explorateurs. William Dampier a su marier ses talents de marin et d'observateur scientifique à ceux d'écrivain et d'ethnologue. Le capitaine James Cook a incarné à la fois tous ces types d'hommes, à un degré que personne avant ou après n'a jamais égalé. Il a été sans doute le dernier des grands découvreurs. Dans l'histoire de la navigation, il est indéniablement la figure la plus importante de l'ère moderne, car c'est lui qui a inauguré l'époque des explorations à caractère scientifique. En faisant la description de la culture et des coutumes des peuples qu'il rencontrait au cours de ses expéditions, ainsi que de la faune et de la flore qu'abritaient les terres qu'il découvrait, James Cook a proposé à la fin du XVIII^e siècle un nouveau regard sur le monde, et la recherche scientifique est devenue l'objectif majeur des expéditions qui ont suivi. Favorisés par les innovations techniques et motivés par l'émergence de nouveaux courants philosophiques et scientifiques, les voyages d'exploration scientifique se sont multipliés dans le courant du XIX^e siècle.

2. Le désir de voyage chez le marin

La soif d'exploration et de découverte étant l'une des raisons principales qui poussent les marins à parcourir le monde, nous nous sommes penchés sur la question de la pulsion épistémophilique qui, pour les psychanalystes, est le moteur du désir de connaissance.

a) La pulsion épistémophilique

Le terme « épistémophilique » provient du grec *epistemê*, qui signifie *connaissance*, et *logos*, qui signifie *étude*. La pulsion épistémophilique est un concept psychanalytique créé par Freud, qui ancre cette pulsion dans la curiosité du jeune enfant à l'égard du sexe :

L'enfant s'attache aux problèmes sexuels avec une intensité imprévue et l'on peut même dire que ce sont là les problèmes éveillant son intelligence¹¹⁸.

À partir de l'âge de trois ans, beaucoup d'enfants traversent une période que Freud appelle période de la recherche sexuelle infantile. Selon lui, cette pulsion aurait trois destins possibles. Soit le désir de savoir est réprimé, menant à une inhibition de type névrotique. Soit le développement psychique permet de résister au

¹¹⁸ S. Freud (1915) : *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

refoulement sexuel et, après la disparition de la recherche sexuelle infantile, cette dernière revient sous forme de rumination obsessionnelle. Soit le refoulement sexuel est opérant, et la libido se sublime pour alimenter le désir de savoir, qui devient appétit de recherche.

Klein, elle, voit un lien étroit entre les pulsions sadiques destinées à connaître l'intérieur du corps de la mère et les pulsions épistémophiliques naissantes, qui apparaissent très tôt, vers le milieu de la première année de l'enfant. Elles appartiennent à la phase dépressive introduisant le complexe d'Œdipe, complexe qu'elle fait remonter précocement, aux alentours du huitième mois :

Ce sont d'abord les pulsions sadiques dont l'intérieur de la mère est l'objet qui activent le besoin épistémophilique, mais l'angoisse qu'elles ne manquent pas de susciter renforce et intensifie de nouveau ce besoin¹¹⁹.

Dans cette perspective, la connaissance permettrait de maîtriser l'angoisse, et le besoin de savoir serait un facteur essentiel dans la croissance et l'inhibition des tendances épistémophiliques.

Bion utilise la notion de pulsion à connaître pour désigner la

¹¹⁹ M. Klein (1932) : « Névrose obsessionnelle et surmoi », *La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 2001.

pulsion épistémophilique¹²⁰. Il distingue trois types de lien à l'objet, qu'il identifie par trois lettres différentes : A, pour Amour, H, pour Haine, C, pour Connaissance. Le lien C serait alimenté par la pulsion à connaître, pulsion du moi qui consisterait à prendre connaissance de la réalité.

Selon nous, ce serait bien cette pulsion épistémophilique qui serait à l'œuvre chez le marin, initiant sa soif de voyage, de découverte et d'exploration.

Nous allons nous attarder dans le chapitre suivant sur l'un des exemples les plus frappants de marin explorateur que nous apporte la littérature classique : celui du capitaine Nemo.

b) Le capitaine Nemo : un explorateur hors du temps

Le capitaine Nemo est le héros principal du roman de Jules Verne *Vingt mille lieues sous les mers*, qui est l'une des œuvres les plus connues de l'auteur¹²¹. Le nom de Nemo, qui signifie en latin « personne », au sens négatif du terme, est une allusion que fait l'auteur à la confrontation d'Ulysse au cyclope Polyphème.

¹²⁰ W.R. Bion : *Aux sources de l'expérience* (1962), Paris, PUF, 2001 ; *Transformations, passage de l'apprentissage à la croissance* (1965), Paris, PUF, 2010.

¹²¹ J. Verne : *Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Le livre de Poche, 1990.

La gestation de *Vingt mille lieues sous les mers* a été l'une des plus longues de l'histoire de la série des *Voyages extraordinaires*. Le roman a été publié en 1869, mais l'idée en est venue à l'auteur durant l'été 1865. Jules Verne pensait d'abord l'intituler *Le voyage sous les eaux*. Il l'a conçu à la suite d'une suggestion de George Sand, qui était amie avec Hetzel, son éditeur, lequel avait beaucoup apprécié *Cinq semaines en ballon* et *Voyage au centre de la Terre*.

Dans cet ouvrage, Jules Verne raconte comment le scientifique français Pierre Aronnax, son fidèle domestique Conseil et le harponneur canadien Ned Land sont capturés par le capitaine Nemo. Ce dernier, qui navigue avec un équipage sur un sous-marin sans jamais rejoindre la terre ferme, parcourt les mers du globe en explorant les fonds marins.

Alors que les ouvrages de Jules Verne sont en général consacrés aux récits, nous avons pu trouver dans l'analyse du personnage du capitaine Nemo des éléments suscitant réflexion. Lors de l'élaboration de son œuvre, Jules Verne dit de son héros principal que c'est un homme qui n'a plus aucun rapport avec l'humanité, dont il s'est totalement isolé. D'humeur très sombre, cet être solitaire et secret a une âme de mélancolique. L'auteur ajoute que Nemo met un point d'honneur à se passer de la terre et de ses habitants, avec qui il a coupé tout lien, car il ne veut plus jamais mettre le pied sur un continent. La mer lui suffit : elle lui fournit

tout ce dont il a besoin. Il se considère lui-même comme mort pour l'humanité.

Le capitaine Nemo est un homme mystérieux, énigmatique, dont on ne connaîtra la véritable histoire qu'à la fin d'un autre roman de Jules Verne, *L'île mystérieuse*. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, on apprend qu'il est d'origine indienne. Son véritable nom est le prince Dakkar. Il est le fils d'un rajah du territoire alors indépendant du Bundelkund, et le neveu d'un héros indien, Tipposaïb. L'Angleterre est son ennemi juré, car sous sa domination ont péri les membres de sa famille, femme, enfants et parents compris. Suite au décès de ses proches, il nourrit une haine violente, implacable et inébranlable contre ceux qui les ont massacrés, et contre lesquels il est animé d'un fort désir de vengeance. Mû par une haine intérieure, il est parfois pris d'accès de démence, durant lesquels il apparaît transfiguré, alors qu'en temps normal il est plutôt doté d'un caractère impassible et froid. Aronnax pense de lui dans ces moments-là qu'il est atteint de folie. Nous pourrions dire qu'il agit tel un paranoïaque. De façon générale, Nemo se montre très méfiant vis-à-vis de l'espèce humaine, dont il ne veut plus s'approcher, et dont il fuit le contact. C'est aussi un homme audacieux et courageux, qui est prêt à affronter tous les dangers et qui, sûr de la réussite de son entreprise, ne doute pas de lui et de ses actes.

Nous voyons à travers ce personnage comment un homme qui a perdu tout ce qui comptait pour lui dans la vie se réfugie hors du temps. A l'écart du monde, soutenu par l'équipage de son sous-marin, il ne cesse de naviguer pour survivre au chagrin qui le submerge et qui probablement le tuerait s'il venait à rejoindre la terre ferme. Nous pouvons supposer ici que son navire et ses hommes font office de contenant psychique et constituent pour lui un moyen de lutter contre la dépression. Parallèlement, Nemo investit tout son temps et son énergie dans la découverte et l'exploration des fonds marins, mû par un désir de connaissance et de découverte insatiable, comme s'il s'agissait fantasmatiquement pour lui de maîtriser les parois du corps maternel.

c) Un autre point de vue : la mise en œuvre du processus d'individuation dans la recherche de connaissance

Nous allons nous intéresser dans ce chapitre à la théorie de Jung, psychiatre et psychanalyste suisse, à la fois contemporain et dissident de Freud. Jung relie l'envie qu'a le sujet de s'ouvrir vers l'extérieur et de découvrir le monde à ce qu'il a formalisé en 1916 sous le terme de processus d'individuation. Il s'agit-là d'un processus de transformation intérieure prenant en compte les éléments contradictoires et conflictuels qui forment la totalité

psychique, consciente et inconsciente, du sujet. Ce phénomène mène à la reconnaissance par le Moi du centre inconscient de la personnalité (le Soi), qui parvient à la conscience. Dès lors, les opposés peuvent coexister et s'accorder, et de là peut émerger l'être entier. Jung nomme cette voie de réalisation personnelle réalisation de soi-même, ou réalisation de son Soi¹²². Il pense que ce processus d'individuation ne peut s'accomplir qu'assez tardivement à l'âge adulte, car il nécessite une certaine maturité.

Ce phénomène d'individuation est caractérisé par un double mouvement énergétique. D'un côté existe une aspiration à la découverte, à la différenciation, à la rupture, à l'éloignement, à l'investigation de champs nouveaux d'exploration, qui aboutit à un goût de l'aventure, de l'inconnu. De l'autre côté persiste une tendance au retour vers ce qui est déjà connu, et un désir de stabilité dans le temps, par la répétition ; cette tendance de la libido à se réunir avec le même, ne voulant rien abandonner du passé mais au contraire le conserver pour toujours, pousse le sujet à recouvrer un espace maternel. Elle est appelée libido de parenté. Elle est la racine du lien à la mère et, par extension, à tout ce qui soutient, entoure, protège, accueille. C'est la raison pour laquelle le processus d'individuation prend la forme d'une lutte pour se dégager de la mère et du monde de l'enfance, car le penchant

¹²² C.G. Jung (1933) : *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1964.

naturel de tout être humain l'attire nostalgiquement vers elle et tout ce qui l'évoque. Dans le même temps, la libido de parenté privilégie le collectif et tout ce qui rattache à lui, dans la mesure où il joue ce rôle maternel. Le sujet doit alors lutter contre tout ce qui le retient dans ce collectif, pour développer en lui ce qui lui est propre.

Le marin, si l'on s'en réfère à cette théorie, pourrait donc trouver dans le voyage maritime un moyen d'allier son penchant naturel à rester dans le maternel et le penchant opposé, qui l'incite à se tourner vers l'autre.

Suite à cette présentation de la pulsion épistémophilique ainsi que de la libido de parenté, il convient d'aborder deux autres types de pulsion, les pulsions de vie et de mort, qui nous semblent également coexister chez le marin.

B. Naviguer : un dualisme entre la vie et la mort

La navigation est avant tout caractérisée par le déroulement d'un temps qui la différencie de toute autre activité, temps qui est un lien univoque entre la vie et la mort.

1. La mer, lieu de la répétition du temps

La rythmicité temporelle caractérise l'environnement maritime par la succession des marées. Elle est un processus inhérent à la navigation, aux voyages en bateau, par les allers-retours entre la terre et la mer qu'elle impose. Comme nous l'avons observé dans le conte des *Mille et une Nuits*, Sindbad le marin emprunte toujours les mêmes chemins qui le mènent aux mêmes îles, donnant l'impression à chaque fois que l'histoire recommence à son début. Si l'on s'en réfère à Ulysse, nous avons un ressenti identique, dans le sens où le voyage de retour d'Ulysse à Ithaque est parsemé d'embûches qui se multiplient tout en se ressemblant. Les marins eux-mêmes racontent avoir le sentiment, quand ils reviennent à terre, d'un brusque retour en arrière, leur permettant de remonter le temps et de « repartir à zéro ». Ces boucles successives que forment les voyages en mer, de même que le balancement du navire en lui-même, similaire au balancement maternel, peuvent être comparées aux boucles décrites par Haag,

qui ont une fonction de contenance pour le psychisme¹²³. Mais, plus que cela, ces boucles représentent par leur répétition le temps qui s'écoule à l'identique, éternellement. Ce temps répétitif, pendulaire, renvoie à la notion d'intemporalité, de quête du temps éternel, au souhait inconscient d'acquérir l'éternité, comme l'espérait Gilgamesh. Cette recherche d'immortalité peut aussi être perçue comme un désir d'éviter le vieillissement, la confrontation à la mort, ainsi que le voulait Peter Pan. Mais la répétition, si l'on s'en réfère à la théorie psychanalytique, peut tout aussi bien être appréhendée comme la manifestation de la pulsion de mort.

¹²³ G. Haag : « Hypothèse d'une structure radiaire de contenance et ses transformations », *Les contenants de pensée* ; « Hypothèse sur la structure rythmique du premier contenant », *Gruppo*.

2. La mer, entre vie et mort

La mer peut être perçue comme un élément naturel manifestant ce qui est de l'ordre de la pulsion de vie et de la pulsion de mort chez l'être humain. Pour le comprendre, nous allons tout d'abord, avant de détailler cette affirmation, nous intéresser au concept psychanalytique de ces deux types de pulsion.

a) Pulsion de vie et pulsion de mort

Freud a exploré la fonction de répétition en tant que venant en contradiction avec le principe de plaisir : il affirme qu'il existe dans la vie psychique une compulsion de répétition se plaçant au-delà du principe de plaisir¹²⁴. Il interroge ce phénomène à partir de l'observation des jeux de son petit-fils avec une bobine de fil, auxquels il donne le nom de *Fort da*. L'enfant s'amuse à faire disparaître puis réapparaître la bobine de façon itérative. Freud y voit l'expression de la compulsion de répétition, dont il attribue la responsabilité au noyau central du refoulé inconscient, ou refoulé originaire. Il dégage de cette constatation qu'il existe dans l'inconscient quelque chose qui dépasse le principe de plaisir : c'est ce qu'il appelle l'« au-delà du principe de plaisir ». Il envisage la compulsion de répétition comme une pulsion de restauration à un

¹²⁴ S. Freud (1920) : « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001.

état antérieur de non-vie, ayant pour but de ramener le vivant organique à l'état inanimé, et il la nomme pulsion de mort. Pulsions de vie et pulsions de mort coexistent dans l'inconscient de chacun d'entre nous, les pulsions sexuelles, de vie, d'amour étant opposées aux pulsions de mort, de destruction, d'agression.

La mer pourrait constituer une projection dans la réalité de ce dualisme inconscient, dans la mesure où elle constitue un élément naturel figurant à la fois ces pulsions de vie et ces pulsions de mort.

b) La mer, une entité à double visage

La mer, de tous temps, a été à la fois l'image de la vie et de la mort. Elle s'inscrit dans deux registres pour l'homme, l'un positif, l'autre négatif.

Selon Jung, la mer est dans l'inconscient collectif de l'être humain une entité à double visage¹²⁵. Elle représente ce qui est bon, protecteur, ce qui soutient, favorise la croissance, la fécondité, elle est le lieu de la transformation magique, de la renaissance. Elle est aussi ce qu'il y a de secret, de caché, d'obscur, ce qui provoque l'angoisse, ce qui dévore, et renvoie au monde des morts. Cette ambivalence est déjà présente dans l'un des textes les plus anciens

¹²⁵ C. G. Jung (1954) : *Les racines de la conscience*, Paris, Le livre de Poche, 1971.

qui ait été écrit, la Bible¹²⁶.

(1) La mer dans les textes sacrés et la religion

Dans les religions juive et chrétienne, l'eau présente un caractère originel. Elle fait partie de la création.

Dans la Genèse, Dieu commence par créer le ciel et la Terre, puis la mer, au bout du troisième jour. Dieu rassemble pour cela les eaux d'en bas en une seule masse, celles d'en haut étant retenues par les hauteurs du firmament, et il constate que c'est une bonne chose. Le cinquième jour, les poissons et les grands monstres marins viennent peupler la mer, et Dieu constate également que c'est une bonne chose. Alors que l'*Ancien Testament* amène au départ une vision positive de cet élément, assez rapidement le côté terrifiant de la mer est évoqué, avec le récit du déluge qui détruit humains et animaux. Dans le *Nouveau Testament*, les psaumes reprennent cette symbolique négative de la mer, et l'associent à la mort et aux créatures maléfiques. Elle apparaît bien alors comme le lieu des forces du mal. Dans l'*Apocalypse*, qui décrit ce que sera l'univers futur, le ciel demeure mais la mer est supprimée, au moment de la fin du monde et du jugement des nations. Elle disparaît en même temps que la mort, les deux mondes qui les caractérisent étant mis en comparaison.

¹²⁶ *La Sainte Bible.*

Il faut noter que le symbole ultime du mal, la bête de l'*Apocalypse*, surgit de la mer. Les textes bibliques montrent aussi comment Jésus, le fils de Dieu, parvient à se rendre maître de l'eau : il calme la tempête en mer, ou bien marche sur les flots. Par ce biais, il prouve qu'il est plus fort que le mal, et annonce ce que sera sa résurrection : une victoire sur la mort.

Le rituel du baptême d'immersion pratiqué par les premiers chrétiens reprend la double symbolique positive et négative de l'eau : la plongée dans l'eau du baptême représente la plongée dans la mort avec le Christ, alors que la sortie de l'eau renvoie à la naissance à une vie nouvelle. L'apôtre Paul s'adresse dans la Bible aux baptisés en s'exprimant ainsi :

Ignorez-vous que nous tous, baptisés en Jésus Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Par le baptême, en sa mort, nous avons donc été ensevelis avec lui, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous menions nous aussi une vie nouvelle¹²⁷.

Dans toutes les religions, les rites initiatiques font appel à l'eau. Dans l'Islam, l'eau est non seulement un signe de fécondité, mais aussi de pureté, et s'utilise dans les ablutions. Chez les Hindous, elle est un symbole de purification, faisant du pèlerinage dans le Gange l'un des actes religieux les plus importants qui soit.

¹²⁷ *La Sainte Bible*, Romains 6, 3-4.

(2) La mer, du côté de la vie

Comme nous venons de l'évoquer, la mer est un lieu de naissance, de renouveau. Elle représente la dynamique de l'existence, car elle est naturellement source de vie pour l'être humain.

(3) La mer... la mère

Dans la civilisation gréco-romaine, la mer est considérée comme le royaume de Poséidon mais aussi comme le berceau de Vénus, déesse de l'amour, née de l'écume. Dans l'Égypte ancienne, le Noun, qui est l'océan primordial remplissant l'univers, n'a pas de créateur ; il fait la vie et la mort. Toujours dans l'Égypte ancienne, Hapy, le dieu de la crue du Nil, dessiné sous l'apparence d'un personnage aux mamelles pendantes, est l'image de la féminité par excellence.

Les psychanalystes, par l'étude des rêves et des mythes, ont amené l'idée que la mer était la réincarnation de l'image maternelle. Selon Marie Bonaparte, écrivain, pionnière de la psychanalyse en France et proche de Freud, la mer est pour tous les hommes l'un des plus grands, des plus constants des symboles maternels. La mer est comme le liquide amniotique de la mère nourricière, de la mère protectrice. Elle porte, elle berce, elle endort chacun d'entre nous.

Elle est l'élément universel de la vie, elle représente une force indomptable de renaissance et de recommencement.

Jung parle de la mer en tant qu'archétype maternel. Il définit la notion d'archétype dans un chapitre de son ouvrage *Les Racines de la conscience*¹²⁸. Il y distingue une couche superficielle de l'inconscient, appelée inconscient personnel, et une couche plus profonde, innée, universelle, à qui il donne le nom d'inconscient collectif – les contenus de cet inconscient collectif étant les archétypes. Ces archétypes sont définis comme des images préformées du monde, résultant de l'expérience, et préexistant à la réalité. Ce sont des héritages universels qui peuvent apparaître sous forme de mythes dans l'histoire des peuples. Au cours de ce que Jung nomme le processus d'individuation, l'homme rencontre successivement un certain nombre d'archétypes, dont l'archétype maternel. Pour lui, le symbolisme de la mère se rattache à celui de la mer comme à celui de la terre, en ce sens qu'elles sont les unes et les autres les réceptacles et les matrices de la vie.

Charles Mauron est un critique littéraire du milieu du siècle dernier qui s'est beaucoup inspiré de la psychanalyse dans ses travaux. Il affirme dans l'un de ses ouvrages, consacré uniquement à l'eau, que celle-ci est un puissant et profond symbole¹²⁹. L'enfant

¹²⁸ C.G. Jung (1954) : « Des archétypes de l'inconscient collectif », *Les Racines de la conscience*, Paris, Le Livre de Poche, 1971.

¹²⁹ C. Mauron : *Sagesse de l'eau*, Paris, Robert Laffont, 1945.

avant sa naissance vit tout entier baigné par les eaux amniotiques. Par une association d'idées archaïque, la vie au sein des eaux resterait liée au souvenir d'un bonheur perdu : l'homme conserverait de façon inconsciente une nostalgie du paradis perdu, et aurait une propension à retomber dans cet état.

Freud, en 1924, admet l'hypothèse de la présence dans l'inconscient d'un fantasme de retour intra-utérin¹³⁰. Pour Ferenczi, dans *Thalassa*, tomber à l'eau signifie le retour dans le sein de la mère, alors que le fait d'être sauvé de l'eau met plutôt l'accent sur l'épisode de la naissance ou de l'arrivée sur la terre ferme¹³¹. Dans le même ouvrage, il établit une hypothèse selon laquelle le coït serait une tentative du Moi de retourner dans le corps maternel. Le désir œdipien serait l'expression psychique d'une tendance beaucoup plus générale qui pousserait les êtres vivants à revenir à l'état dont ils jouissaient avant la naissance, dans le ventre de leur mère – le liquide amniotique figurant l'océan introjecté dans le corps maternel. Pour désigner ce phénomène, l'auteur parle de « régression thalassale », et exprime ainsi l'idée d'un désir de retour vers un océan abandonné dans les temps anciens. Même après la naissance, la tendance à la « régression thalassale » resterait active.

¹³⁰ S. Freud : « Lettre circulaire, 15 février 1924 », in E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, 3, Paris, PUF, 2006.

¹³¹ S. Ferenczi (1924) : *Thalassa : psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Paris, Payot, 1977.

Chasseguet-Smirgel développe l'idée de l'existence d'une « matrice archaïque du complexe d'Œdipe¹³² ». Distinguant ce noyau primitif des stades précoces du conflit œdipien, elle le décrit comme un désir primaire de redécouvrir un monde sans obstacles, sans aspérités ni différences, totalement lisse, identifié à un ventre maternel débarrassé de ses contenus, libre d'accès. Il s'agirait pour le sujet de retrouver un fonctionnement mental sans entraves, régi par le principe de plaisir, avec une énergie psychique circulant sans contrainte.

Mauron, dans le livre déjà mentionné, prolonge son raisonnement en donnant à l'eau trois significations inconscientes distinctes : la mère, la femme, et la mort¹³³. Pour cela, il prend comme point de départ la vie intra-utérine, qu'il associe à la mère. De là, il passe ensuite à la seconde signification, la femme, par le désir incestueux qui relie l'enfant à sa mère, et qui fait d'elle sa femme en fantasme. Enfin, Mauron en vient à la troisième signification, celle de la mort, par l'idée que la mer est aussi néfaste et létale. L'auteur reprend une idée déjà évoquée par Freud dans le « Thème des trois coffrets », selon laquelle les trois types de femme que rencontre un homme au cours de sa vie sont en fait les trois formes sous lesquelles se présente l'image de la mère¹³⁴. La femme

¹³² J. Chasseguet-Smirgel : *Les deux arbres du jardin*, Édition des femmes, Paris, PUF, 1988.

¹³³ C. Mauron : *Sagesse de l'eau*.

¹³⁴ S. Freud (1913) : « Le thème des trois coffrets ».

génératrice, la femme compagne et la femme destructrice figurent la mère elle-même, l'amante que l'homme choisit à l'image de celle-ci et, finalement, la Terre-Mère, qui le reprend à nouveau.

Kaës évoque aussi le fait que le thème le plus fréquent au sujet du corps de la mère est celui du retour en son sein¹³⁵. Pour lui, les bateaux, les îles sont la représentation des paradis de l'enfance prénatale, et constituent des équivalents groupaux – les groupes ayant, par leur côté maternel, une fonction de contenance pour le psychisme. Nous pouvons remarquer à ce propos que le mot *vessel*, en anglais, signifie à la fois vaisseau mais aussi récipient, et constitue ainsi l'équivalent d'un contenant.

(4) Une perspective phylogénétique

Ferenczi a travaillé avec Freud sur le projet Lamarck, du nom d'un grand scientifique de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Ce projet se présentait comme une interprétation de la phylogénèse à l'aide de la psychanalyse.

Dans *Thalassa*, Ferenczi introduit l'idée que par la symbolique de la mer se trouve exprimée une sorte de connaissance phylogénétique inconsciente concernant la descendance de

¹³⁵ R. Kaës : *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod, 1976.

l'homme à partir des vertébrés aquatiques¹³⁶. D'après lui, l'existence intra-utérine des mammifères supérieurs serait une répétition de la forme d'existence d'une époque marine – la naissance étant le renouvellement de la grande catastrophe qui a contraint les espèces animales, lors de l'assèchement des mers, à s'adapter à la vie sur la terre ferme et à renoncer à la respiration branchiale pour développer des organes aptes à respirer dans l'air.

Mauron ajoute que le souvenir des eaux intra-utérines concerne en fait un épisode de la propre vie de chacun : toute la lignée d'être vivants dont nous descendons, depuis le protozoaire flottant au sein des tièdes mers préhistoriques jusqu'aux germes nous ayant directement engendrés, a connu l'existence et fait l'expérience d'un tel milieu¹³⁷. Le tissu vivant baigne et a toujours baigné dans l'eau. La mer fait partie de notre patrimoine génétique. Elle est notre milieu placentaire, d'où nous sommes sortis pour naître hommes. Il existe une absolue identité entre la salinité de nos humeurs et celle de l'eau de mer. L'homme porte dans son être l'élément matriciel, et la mer est la mère qui se perpétue en lui.

Notre attrait pour l'eau serait donc comme un rêve de retour à la vie sous-marine, c'est-à-dire à la plus lointaine, quoique

¹³⁶ S. Ferenczi (1924) : *Thalassa : psychanalyse des origines de la vie sexuelle*.

¹³⁷ C. Mauron : *Sagesse de l'eau*.

toujours actuelle puisque présente en nous jusque et y compris au niveau de nos cellules, de nos inconsciences animales.

(5) La mer, du côté de la mort

Pour Jules Michelet, historien français du XIX^e siècle, au premier abord la mer inspire toujours de la crainte¹³⁸. L'eau, pour tout être terrestre, est un élément non respirable, l'élément de l'asphyxie, et donc de la mort. Les Orientaux y voyaient autrefois un gouffre, un abîme. Dans toutes les anciennes langues, de l'Inde à l'Irlande, le nom de la mer a pour synonyme ou analogue « le désert de la nuit », car si l'on plonge dans la mer à une certaine profondeur, la lumière s'éteint et l'on parvient à l'obscurité la plus totale.

Mauron précise que l'idée de mort ou de résurrection se retrouve toujours associée à celle de l'eau. L'eau est l'élément mélancolique par excellence, car elle porte la mort en elle¹³⁹.

Gaston Bachelard, philosophe français du siècle dernier, a mis aussi en avant l'image négative de la mer. Selon lui, l'eau est impure pour l'inconscient ; c'est un réceptacle ouvert à tous les maux, une substance du mal. Il lui a donné le nom de « premier

¹³⁸ J. Michelet (1861) : *La mer*, Paris, Folio, 1983.

¹³⁹ C. Mauron : *Sagesse de l'eau*.

navigateur¹⁴⁰ ». En effet, dans les rites funéraires des civilisations anciennes, les cercueils étaient mis à la mer sur une barque. Selon Bachelard, le héros de la mer est comme un héros de la mort, et le premier matelot est le premier homme vivant qui ait été aussi courageux qu'un mort. Il pense aussi que le but de la navigation n'est pas utilitaire, aucune utilité ne pouvant légitimer le risque immense de partir sur les flots. Des intérêts plus puissants, qu'il qualifie de chimériques car liés aux rêves, sont pour lui les véritables motifs qui incitent un marin à partir en mer. Il conclut que la mort est un voyage, et que le voyage est aussi en quelque sorte une mort, évoquant dans ce contexte le Vaisseau fantôme.

Vignette clinique :

Un cas clinique issu de notre expérience nous paraît tout particulièrement illustrer l'union symbolique qui unit la mer, la mère et la mort. Dans le cadre de nos entretiens, un marin vient nous consulter en raison de la résurgence de manifestations d'une névrose post-traumatique. Quelques années auparavant, il a participé au repêchage de cadavres en mer, et a été confronté à leur vision morbide. A la suite de cet événement, il a développé un cortège de signes cliniques spécifiques d'un syndrome de répétition traumatique. Ces signes, qui sont évolutifs en fonction du temps,

¹⁴⁰ G. Bachelard (1942) : *L'eau et les rêves, Essais sur l'imagination de la matière*, Paris, Le livre de Poche, 2010.

régressent ou resurgissent à l'occasion d'événements extérieurs.

La veille du jour de notre rencontre, ce marin s'est rendu à la piscine, et cette circonstance a déclenché chez lui la réapparition de flashs mettant en scène les cadavres qu'il a vus lors du sauvetage. Il imagine même les corps qui n'ont pas pu être remontés à la surface, et qui gisent encore au fond de l'eau. « Je les vois », dit-il, « morts par asphyxie ». Pour lui, la mer représente bien à ce moment-là le lieu de la disparition de la vie. Il nous raconte, pendant l'entretien, que, lors du drame, pour tenter en quelque sorte de mettre de la distance par rapport à l'horreur qu'ils étaient en train de vivre, les membres d'équipage ont trouvé un nom de substitution aux cadavres : ils les appelaient les « monstres marins ». Pourquoi avoir choisi ce terme ? N'était-ce pas, de façon inconsciente, une manière d'allier la mer à la mère (les monstres marins, comme nous l'avons déjà évoqué, symbolisant la mère archaïque) et à la mort ?

c) La mer, miroir de l'âme

La mer apporte de la même façon la vie et la mort : elle est à la fois celle qui nourrit et celle qui tue. Elle renvoie à ce qui est logé au plus profond de chacun d'entre nous : les pulsions de vie et de mort qui nous habitent. Jung pense que l'imgo maternelle représente l'inconscient, et que, par conséquent, l'eau le personnifie également. L'aspect maternel de l'eau coïnciderait avec la nature de

l'inconscient, du fait que ce dernier, surtout chez l'homme, peut être regardé comme la matrice de la conscience¹⁴¹.

Comme l'illustre le mythe gréco-romain de Narcisse, qui s'approche d'une source limpide et tombe amoureux de sa propre image dans l'eau, cette dernière peut être considérée comme le miroir de notre âme, reflétant ce qu'il existe de plus intime en nous : ce que l'on aperçoit dans le miroir de l'eau n'est en fait que notre propre image. Le poète romantique Charles Baudelaire a écrit l'une de ses plus belles œuvres à ce propos :

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir, tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets ;
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,

¹⁴¹ C.G. Jung (1912) : *Métamorphoses de l'âme ses symboles*, Paris, Le Livre de Poche, 1993.

Tellement vous aimez le carnage et la mort,
O lutteurs éternels, O frères implacables !¹⁴²

¹⁴² C. Baudelaire (1857) : « Le vieil homme et la mer », *Les fleurs du mal*, Paris, Pléiade, 1975.

VI. Conclusion

Désir de voyage et souhait de rester à terre sont présents de façon concomitante chez le marin. Ils peuvent coexister ou se succéder dans le temps. Bien que paradoxaux, ces deux désirs ne sont pas antinomiques. Ils renvoient à la dualité de l'être humain, ainsi qu'aux conflits intrapsychiques qui l'habitent.

N'aborder la problématique de la dépendance affective que sous l'angle d'un lien persistant qui empêcherait le sujet de parcourir le monde en le maintenant accroché à ses repères affectifs nous paraît être restrictif.

La littérature classique nous démontre que toute nation a des contes, des mythes, des légendes retraçant les aventures de marins célèbres. Souvent, ces récits racontent les mêmes histoires – celles d'hommes qui naviguent d'île en île en empruntant des chemins qui les mènent toujours aux mêmes endroits, où ils se retrouvent confrontés à des monstres qui menacent de les dévorer et les empêchent de rentrer chez eux, de retrouver leurs proches...

Les héros de ces récits sont précisément des héros parce qu'ils ne se laissent pas engloutir mais qu'ils luttent contre ces créatures monstrueuses, parvenant au final à s'extirper de leurs griffes pour rejoindre la terre ferme. Après s'être exposés intentionnellement au danger d'être absorbés par ce qui peut être comparé à une mère archaïque, dévorante, ils prennent le dessus sur

elle pour renaître en quelque sorte de leurs cendres. Le cas d'Ulysse nous montre dans quelle mesure un voyage en mer peut être interprété comme une épopée intrapsychique qui amène un sujet à se séparer de sa mère préœdipienne jusqu'à l'élaboration fantasmatique de son propre complexe d'Œdipe. Le marin revisite dans ses voyages les étapes de son développement psychique. Son parcours n'est pas sans rappeler le cheminement interne que chaque individu effectue de façon inconsciente pour se construire. En cela, la navigation peut être perçue comme une odysée initiatique vers la connaissance de soi, vers la construction de son identité propre, impliquant l'acceptation de la mort, du temps qui passe, et de sa propre dépendance à l'autre. Ne dit-on pas que les voyages forment la jeunesse ?

Métaphoriquement, la lutte du héros contre la mer est celle que connaît tout être humain au cours de sa vie. L'élément marin, aujourd'hui comme hier, a d'abord été celui de l'effroi et de la peur, car il fournit à l'homme l'image la plus parlante du péril mortel. L'eau est pour tout être terrestre est un élément non respirable, qui mène à l'asphyxie lorsqu'il y est plongé. D'un autre côté, elle est aussi la représentation de la vie, de la renaissance, par l'intermédiaire de l'image maternelle qu'elle porte. L'eau est donc non seulement une barrière qui sépare irrémédiablement les deux mondes, celui des vivants et des morts, mais aussi la représentation en elle-même de ces deux entités. C'est pourquoi ceux qui

navignent sont sur le fil, balançant avec hésitation d'un côté ou de l'autre, ni tout à fait vivants, ni tout à fait morts...

La navigation au-delà des mers a induit un changement de perspectives, une nouvelle compréhension du monde et de la pensée humaine. La navigation spatiale, plus lointaine mais similaire, dont nous pouvons supposer qu'elle se développera dans un futur proche, amènera-t-elle de la même façon des transformations aussi importantes pour l'être humain ?

VII. Bibliographie

- [1] Abraham K. : « Contribution de l'érotisme oral à la formation du caractère », *Œuvres complètes*, tome II, 1915-1925, Paris, Payot, 1966.
- [2] Abraham K. : « Les états maniaco-dépressifs et les étapes pré-génitales d'organisation de la libido », *Œuvres complètes*, tome II, 1915-1925, Paris, Payot, 1966.
- [3] American Psychiatric Association, *DSM-IV-TR, Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Texte révisé, Paris, Masson, 2000.
- [4] Anderson J. : « The mythic significance of risk-taking, dangerous behaviour », *J. Child Psychother.*, 2003, 29, p. 75-91.
- [5] Anzieu D., Haag G., Tisseron S., Lavallée G., Boubli M., Lassègue J. : *Les contenants de pensée*, Paris, Dunod, 1993.
- [6] Athanassiou Popesco C. : *Ulysse... une Odyssée psychanalytique*, Lyon, Césura, 1986.
- [7] Aumont B., Mesnier P-M. : *L'acte d'apprendre*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- [8] Bachelard G. (1942) : *L'eau et les rêves, Essais sur l'imagination de la matière*, Paris, Le livre de Poche, 2010.
- [9] Bailly D. : *L'angoisse de séparation*, Paris, Masson, 1995.
- [10] Bailly D. : « Stress, anxiété, dépression : une perspective développementale », *Canal-Psy*, 1997 b.
- [11] Barrie J.M. : *Peter Pan*, Paris, Flammarion, 1982.
- [12] Barrie J.M. : *Peter Pan in Kensington Gardens*, London, Hodder and Stoughton, 1906.
- [13] Barrie J.M. : *Margaret Ogilvy*, New-York, Charles Scribner's Sons, 1946.

- [14] Barrois C. : « Psychiatrie et armée », *Encyclopédie Médico-Chir-Psychiatrie*, 1984, 37882, A 10-2.
- [15] Baudelaire C. (1857) : « Le vieil homme et la mer », *Les fleurs du mal*, Paris, Pléiade, 1975.
- [16] Bengler E. : « A note on Herman Melville », *Am. Imago*, 1954, 11, p. 385-397.
- [17] Bergeret J. : *La personnalité normale et pathologique*, Paris, Dunod, 1974.
- [18] Bergler E. : « A note on Herman Melville », *American Imago*, 1954, 11, p. 385-397.
- [19] Berne E. (1956) : « The psychological structure of space with some remarks on Robinson Crusoe », *Psychoanalytic Quarterly*, 25, p. 549-567.
- [20] Bick E. : « L'expérience de la peau dans les relations d'objet précoces », *Explorations dans le monde de l'autisme*, Paris, Payot, 1984.
- [21] Bion W.R (1962) : *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF, 2001.
- [22] Bion W. R. (1963) : *Eléments de psychanalyse*, Paris, PUF, 1983.
- [23] Bion W. R. (1965) : *Transformations, passage de l'apprentissage à la croissance*, Paris, PUF, 2010.
- [24] Bion W.R (1967) : *Réflexion faite*, Paris, PUF, 1983.
- [25] Birger D. : « The maimed avenger : a variation of the Oedipal fantasy », *Journal of Clinical Psychoanalysis*, 1992, 1, p. 487-504.
- [26] Bornstein R. : « The dependent personality: Developmental, social and clinical perspectives », *Psychological Bulletin*, 1992, 112 : 3-23.

- [27] Bornstein, R. : *The dependent personality*, New York, Guilford Press, 1993.
- [28] Bornstein, R. : « Adaptative and maladaptative aspects of dependency: an integrative Review », *American Journal of Orthopsychiatry*, 1994, 64, 4, 622-635.
- [29] Bowlby J. (1969) : *L'attachement. Attachement et perte*, tome I, Paris, PUF, 1978.
- [30] Bowlby J. (1969) : *La séparation, angoisse et colère. Attachement et perte*, tome II, Paris, PUF, 1978.
- [31] Bril J. : *La traversée mythique ou le fils accompli*, Paris, Payot, 1991.
- [32] Buchet C. : *Sous la mer Le sixième continent*, Paris, Presses de L'université de Paris-Sorbonne, 2001.
- [33] Célérier P. : *Histoire de la navigation*, Paris, PUF, 1956.
- [34] Chasseguet-Smirgel J. : « From the archaic matrix of the Oedipus complex to the fully developed Oedipus complex », *Psychoanalytic Quarterly*, 1988, 57, p. 505-527.
- [35] Chasseguet-Smirgel J. : « Les deux arbres du jardin : essais psychanalytiques du rôle du père et de la mère dans la psyché », Paris, Édition des femmes, 1988.
- [36] Chevalier J., Gheerbrant A. : *Le dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1997.
- [37] Chodoff P., Lyons H. : "Hysteria, the hysterical personality and hysterical conversion", *Am J Psychiatry*, 1958, 114, p.734-740.
- [38] Ciccone A. : « L'expérience du rythme chez le bébé et dans le soin psychique », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 53, 2005, 24-31.
- [39] Coetze J.M. : *Foe*, Paris, Seuil, 1988.
- [40] Collodi C. : *Les aventures de Pinocchio*, Paris, Le livre de

Poche, 1981.

[41] Conrad J. : *Nostramo*, Paris, Autrement, 1999.

[42] Courchesne, D. : « Les voyages de Sindbad », *Lurelu*, 2005, vol. 28, n°1, p.85-86.

[43] Debout M. : *Psychiatrie d'urgence ; médecine de la crise*, Paris, Masson, 1981.

[44] Defoe D. : *Robinson Crusoé*, Paris, Gallimard, 2001.

[45] Deleuze G. : « Appendices, Chapitre 2 : Michel Tournier et le monde sans autrui », , *La logique du sens*, Paris, Editions de Minuit, 1969.

[46] Déroff T. : *L'appel de la mer(e), dépendance affective et risque suicidaire*, DIU sur l'étude de la prise en charge des conduites suicidaires, UBO, 2003-2004.

[47] De Saint-Exupéry A. : *Le petit prince*, Paris, Gallimard, 1946.

[48] Dollé M. : *Victor Segalen : Le voyageur incertain*, Paris, Aden Le Cercle des poètes disparus, 2008.

[49] Dovey T. : *The novels of J.M. Coetzee: Lacanian allegories*, Craighall, South Africa, Ad. Donker, 1988.

[50] Du Bellay J. : *Les regrets*, 1558
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k711227/f2.image>.

[51] Dupré E. : « Puérilisme mental », Congrès des Médecins et Aliénistes de langue française, 13^{ème} session, 1-8 août 1903, Bruxelles, Paris, Masson.

[52] Engélibert J-P. : *La postérité de Robinson Crusoé : un mythe littéraire de la modernité*, 1954-1986, Paris, Editions Droz, 1997.

[53] *L'Épopée de Gilgames Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, traduit de l'Akkadien et présenté par Jean Bottéro, Paris, Gallimard, 1992.

- [54] Estes H.R, Haylett C.H, Johnson A.M. : «Separation anxiety», *Am J Psychotherapy*, 1956 ; 10, p. 682-695.
- [55] Féline A., Guelfi J-D., Hardy P. : *Les troubles de la personnalité*, Paris, Flammarion, 2002.
- [56] Fenichel O. (1945) : *Théorie psychanalytique des névroses*, Paris, PUF, 1987.
- [57] Ferenczi S. (1924) : *Thalassa : psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Paris, Payot, 1977.
- [58] Ferenczi S. (1932) : « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Psychanalyse IV, Œuvres complètes, 1927-1933*, Paris, Payot, 2000.
- [59] Fognini M. : « Une exploration de l'autre en soi dans le récit mythique de Gilgamesh », *Le Coq-Héron*, 2008, n°192, p. 44-56.
- [60] Fernandez L., Sztulman H. : « La dépendance en psychopathologie », *L'Encéphale*, XXV(1), 1999, 233-243.
- [61] Freud S. (1895) : « Esquisse d'une psychologie scientifique », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009.
- [62] Freud S. (1897) : « Lettre 71 de Freud à Fliess », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996.
- [63] Freud S. (1900) : « Le cas Dora », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2001.
- [64] Freud S. (1905) : « La sexualité infantile », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
- [65] Freud S. (1901) : *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1969.
- [66] Freud S. (1911) : « Formulations sur les deux principes de l'avenir psychique », *Œuvres Complètes*, tome XI, Paris, PUF, 2005.
- [67] Freud S. (1913) : « Le thème des trois coffrets », *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971.

- [68] Freud S. (1915) : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1985.
- [69] Freud S. (1916-1917) : « La vie sexuelle de l'homme », *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2001.
- [70] Freud S. (1916-1917) : « L'angoisse », *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2001.
- [71] Freud S. (1917) : « Deuil et Mélancolie », *Métopsychoanalyse*, Paris, Folio, 1972.
- [72] Freud S. (1920) : « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968.
- [73] Freud S. (1923) : « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.
- [74] Freud S. (1923) : « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.
- [75] Freud S. : « Lettre circulaire, 15 février 1924 », in E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, 3*, Paris, PUF, 2006.
- [76] Freud S. (1925) : *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 2005.
- [77] Gliserman M. : « Robinson Crusoe: the vicissitudes of greed-cannibalism and capitalism », *American Imago*, 1990, 47, p.197-231.
- [78] Guex G. : *La névrose d'abandon*, Paris, PUF, 1949, réédité en 1973 sous le titre *Le syndrome d'abandon*.
- [79] Goulet J. : « Personnalité passive-agressive et personnalité dépendante, état actuel de la question », *Revue Canadienne de psychiatrie*, 1988 : 33, p. 140-146.
- [80] Green A. : *Pourquoi les pulsions de destruction et de mort ?*, Paris, Panama, 2007.
- [81] Grinberg L. (1963): *Culpabilité et dépression*, Paris, Belles

Lettres, 1969.

[82] Gutton Ph. : « La dépendance narcissique ou le narcissisme de l'objet », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 1990, 38^{ème} année, n°4-5, p. 214-216.

[83] Haag G. : « Hypothèse sur la structure rythmique du premier contenant », *Gruppo* n°2, juin 1986, p. 45-53.

[84] Haag G. : « Hypothèse d'une structure radiaire de contenance et ses transformations », *Les contenants de pensée*, Paris, Dunod, 1993.

[85] Haag G. : « Le moi corporel entre dépression primaire et dépression mélancolique », *Revue française de psychanalyse*, 4/2004, Vol 68, p. 1133-1151.

[86] Haag G. : « Clivage dans les premières organisations du moi : sensorialités, organisation perceptive et image du corps », *Le carnet psy*, 2006/8 n°112, p. 40-42.

[87] Hallman R. : « The archetypes in Peter Pan », *Journal of Analytical Psychology*, 1969, vol.14, 1, p. 63-73.

[88] Hochmann Jacques : *Histoire de l'autisme, De l'enfant sauvage aux troubles envahissants du développement*, Paris, Odile Jacob, 2009.

[89] Homère : *L'Odyssée*, Paris, La Découverte, 1992.

[90] Hugo H. : *Les travailleurs de la mer*, Paris, Le livre de Poche, 2002.

[91] Jeammet Ph. (1985) : « Actualité de l'agir. A propos de l'adolescence », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 31, 201-222.

[92] Jeammet Ph. : *Les destins de la dépendance à l'adolescence*, Intervention au Colloque de Grenoble, janvier 1988.

[93] Jeammet Ph. (1989) : « Psychopathologie des troubles des conduites alimentaires, valeur heuristique du concept de

dépendance », *Confrontations psychiatriques*, 31, 177-202.

[94] Jeammet Ph. : *Les destins de l'auto-érotisme à l'adolescence. Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, PUF, 1990.

[95] Jeammet Ph. : « Dysrégulations narcissiques et objectales dans la boulimie. La boulimie », *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 81-104, 1991.

[96] Jeammet Ph. : « Addiction, dépendance, adolescence. Réflexions sur leurs liens, conséquences sur nos attitudes thérapeutiques », *Les nouvelles addictions*, Paris, Masson, 1991.

[97] Jeammet Ph. : « Dépendance et séparation à l'adolescence, point de vue psychodynamique », *Dépendance et conduites de dépendance*, Paris, Masson, 1994.

[98] Jeammet Ph. : « Psychopathologie des conduites de dépendances et d'addiction à l'adolescence », *Cliniques Méditerranéennes*, 47/48, 155-175, 1995.

[99] Jeammet Ph. : « Complémentarité des approches thérapeutiques des conduites addictives », *Addictions : quels soins ?*, Paris, Masson, 1997.

[100] Johnson D.S., Nurminen J. : *La grande histoire de la navigation*, Singapour, National Geographic, 2009.

[101] Joyce J. : *Ulysse*, Paris, Gallimard, 2004.

[102] Joyce J. : *A portrait of the Artist as a Young Man*, New York, Penguin Books, 1960.

[103] Jung C.G. (1912) : *Métamorphoses de l'âme et de ses symboles*, Paris, Le livre de Poche, 1993.

[104] Jung C.G. (1916) : *Psychologie de l'inconscient*, Paris, Le Livre de Poche, 1993.

[105] Jung C.G. (1933) : *Dialectique du Moi et de l'inconscient*,

Paris, Gallimard, 1964.

[106] Jung C.G. (1954) : *Les racines de la conscience*, Paris, Le livre de Poche, 1971.

[107] Kaës R. : *L'appareil psychique groupal*, Paris, Dunod, 1976.

[108] Kaës R. : *Les théories psychanalytiques du groupe*, Paris, PUF, 1999.

[109] Karpe M. : « The origins of Peter Pan », *Psychoanalytic Review*, 1956, 43, p. 104-110.

[110] Kelley-Lainé K. : « L'enfant qui pleure dans l'adulte : "Le complexe de Peter Pan" », *Revue française de psychanalyse*, vol.58, n°3, p. 875-883.

[111] Kernberg O. : *Les troubles limites de la personnalité*, Toulouse, Privat, 1981.

[112] Klein M. (1932) : « Névrose obsessionnelle et surmoi », *La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 2001.

[113] Klein M. : « La relation d'objet », *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, Paris, Payot, 1968.

[114] Klein M. : « Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs », *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, Paris, Payot, 1968.

[115] Klein M. (1966) : « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », *Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2005.

[116] Lacan J. : « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », Communication faite au XVIème Congrès international de psychanalyse, Zürich, le 17 juillet 1949.

[117] Lacan J. : « Leçon du 14 mars 1956 », *Les psychoses, 1955-1956*, Paris, Seuil, 1981.

- [118] Lacan J. : Le séminaire, livre IV (1956-1957), *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1998.
- [119] Lacan J. : Le séminaire, livre V (1957-1958), *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.
- [120] Lacan J. : Le Séminaire, livre IX (1961-1962), *L'identification*, Leçon du 24 janvier 1962, <http://new.lutecium.org>.
- [121] Lacan J. : « Passage à l'acte et acting-out », Le séminaire, livre X, *L'angoisse*, 1962-1963, Paris, Seuil, 2004.
- [122] Lacan J. : Le séminaire, livre XXIII (1975-1976) , *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.
- [123] Lacan J. : « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Les Ecrits*, tome I, Paris, Seuil, 1966.
- [124] Laplanche J, Pontalis J.B. : *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.
- [125] Liegner E., Motycka R. : « James Joyce's Ulysses revisited: matricide and the search for the mother », *Modern Psychoanalysis*, 2003, 28, 1, p. 143-160.
- [126] Loti P. : *Pêcheur d'Islande*, Paris, Le livre de Poche, 1997.
- [127] Loti P. : *Mon frère Yves*, Editions Gallimard, Paris, 1998.
- [128] Loti P. : *Matelot*, Editions Gallimard, Paris, 2004.
- [129] Loti P. : *Le Roman d'un enfant*, Paris, Magnard, 2000.
- [130] Mahler M. : *Psychose infantile, symbiose humaine et individuation*, Paris, Payot, 1973.
- [131] Mahler M. (1975) : *La naissance psychologique de l'être humain*, Paris, Payot, 1980.
- [132] Mansart P. : « De l'impensable au manque », IVèmes journées de psychiatrie « Séparation et figures du manque. Du nécessaire à l'impossible », HIA Sainte-Anne, Toulon, 2-3 avril

1992.

[133] Marcelli, D. : « Du lien précoce au lien d'addiction. Quelques hypothèses sur les racines de la dépendance à l'adolescence », *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 7, 279-284, 1994.

[134] Marcelli, D. : « Le lien thérapeutique : remémoration du lien précoce ou répétition du lien d'addiction. Les aléas du suivi du toxicomane », *Addictions : quels soins ?*, Paris, Masson, 1997.

[135] Marryat F. : *Le vaisseau fantôme*, Paris, Corti, 1998.

[136] Masse G. : « L'individuation et sa pathologie », IVèmes journées de psychiatrie « Séparation et figures du manque. Du nécessaire à l'impossible », HIA Sainte-Anne, Toulon, 2-3 avril 1992.

[137] Masterson J.F. : « Diagnostic et traitement du syndrome « borderline » chez les adolescents », *Confrontations psychiatriques*, 1971, 7, 125-155.

[138] C. Mauron C. : *Sagesse de l'eau*, Paris, Robert Laffont, 1945.

[139] Meisel F.L. : « The myth of Peter Pan », *Psychoanalytic Study of the Child*, 1977, 32, p. 545-563.

[140] Melville H. : *Moby Dick*, Gallimard, Paris, 2008.

[141] Meltzer D. : « Les concepts d'identification projective (Klein) et de contenant-contenu (Bion) en relation avec la situation analytique », *Revue française de psychanalyse*, 2, 1984, 542-549.

[142] Michelet J. (1861) : *La mer*, Paris, Folio, 1983.

[143] De Mijolla A. : *Dictionnaire international de la psychanalyse*, volumes A/L et M/Z, Paris, Calmann-Levy, 2002.

[144] *Les mille et une nuits*, tome deuxième, 1704, traduit par Antoine Galland, Publication du groupe « Ebooks libres et gratuits », <http://www.ebooksgratuits.com/>.

- [145] Mitrani J. L. : "The case of 'The Flying Dutchman' and the Search for a Containing object", *The International Journal of Psychoanalysis*, 80 : 47-69, 1999.
- [146] Mouren-Siméoni MC, Vera L, Vila G. : « L'angoisse de séparation : une nouvelle catégorie de trouble anxieux chez l'enfant ? », *Ann Med Psychol*, 1991 ; 149, p. 755-766.
- [147] Newman R.D. : « The transformative quality of the feminine in the "Penelope" episode of Ulysses », *Journal of Analytical Psychology*, 1986, 31, p. 63-74.
- [148] OMS, *CIM-X*, Londres, Stationary Office Books, 2003.
- [149] Papéta D., Caillet L. : « Être marin, une quête de soi », juin 2004,
<http://www.med.univ-angers.fr/services/AARP/2004/papeta.htm>.
- [150] Puyuelo R. : *Héros de l'enfance, figures de la survie : de Bécassine à Pinocchio, de Robinson Crusoé à Poil de Carotte*, Paris, ESF, 1998.
- [151] Rank O. (1924) : *Le traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 2002.
- [152] Reding G. : « Les états de dépendance en clinique psychanalytique », *Rev. fr. Psy*, Janv. fév. 1957.
- [153] Ribot Th. : « Les caractères instables », *La psychologie des sentiments*, Paris, Alcan, 1896.
- [154] Rigaut J. : *Papiers posthumes*, Paris, Gallimard, 1934.
- [155] Roudinesco E., Plon M. : *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997.
- [156] *La Sainte Bible* qui comprend l'ancien et le nouveau testament, Valence, La Bonne Semence, 1970.
- [157] Santiago L. : « The Ulysses complex », *American Imago*, 1971, 28, p. 158-186.

- [158] Segalen V. : *Les Immémoriaux*, Paris, Le Livre de Poche, 2001.
- [159] Silverman D. : « The analysis of an unconscious Pinocchio fantasy in an obsessional neurosis », *International Journal of Psycho-Analysis*, 1954, vol. 35, n° 3, p. 346-356.
- [160] Souhami D. : *Les folles aventures du vrai Robinson Crusoé*, Paris, Autrement, 2006.
- [161] Stern D. : *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF, 1989.
- [162] Stevenson R.L. : *L'île au trésor*, Paris, Gallimard, 2000.
- [163] Spitz R. (1965) : *De la naissance à la parole, la première année de la vie*, Paris, PUF, 1968.
- [164] Tausk V. (1919) : *L'"appareil à influencer" des schizophrènes*, Paris, Payot, 2010.
- [165] Tournier M. : *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1972.
- [166] Tucker N. : «Peter Pan and captain Hook : a study in Oedipal rivalry», *The Annual of Psychoanalysis*, 1982, 10, p. 355-368.
- [167] Verne J. : *Les grands navigateurs du XVII^e siècle*, Paris, Ramsay, 1977.
- [168] Verne J. : *L'île mystérieuse*, Paris, Librairie Générale Française, 2002.
- [169] Verne J. : *Les Enfants du capitaine Grant*, Paris Le livre de Poche, 2004.
- [170] Verne J. : *Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Le livre de Poche, 1990.

[171] Winnicott D.W. : *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1989.

[172] Winnicott D.W. (1958) : « La capacité d'être seul », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

[173] Winnicott D.W. : *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1971.

[174] Zilhka N. : « La dépendance, une réalité psychique ? », *Revue française de psychanalyse*, PUF, 2004/2, vol. 68.

VIII. Index

A

Abraham, 39, 78, 305
Ainsworth, 61, 305
Anarchasis, 254
Anzieu, 17
archétype maternel, 276

B

Bachelard, 281
Barrie, 190
Barrois, 87
Baudelaire, 284
Bick, 23
Bion, 10, 56
boucles de retour, 20
Bowlby, 57, 305

C

capitaine Crochet, 195
capitaine Nemo, 129, 263
Certeau, 259
Chasseguet-Smirgel, 278
CIM-X, 86
Coetzee, 144
complexe d'Œdipe, 179
Conrad, 106
créatures marines, 198

D

Defoe, 116
Deleuze, 137
dépendance affective, 24
déprivation, 67
DSM-IV, 85
du Bellay, 225

F

Fenichel, 40, 78, 305
Ferenczi, 40, 277, 279, 305

Foe, 144
Freud, 29, 165, 251, 277

G

Gilgamesh, 218
Grinberg, 22
Guex, 41, 305

H

Haag, 19
Hendrick, 215
Hollandais volant, 204
Homère, 225
Hugo, 150

I

identification projective, 13
immaturité psycho-affective, 87

J

Jeammet, 73, 305
Jonas, 222
Joyce, 240
Jung, 266, 276

K

Kaës, 279
Kernberg, 75
Klein, 48, 305

L

L'île mystérieuse, 126
Lacan, 46, 121, 143, 166, 244
Le roman d'un enfant, 152
Les Enfants du capitaine Grant, 201
Les travailleurs de la mer, 150
Loti, 152

M

Mahler, 68, 306
Marryat, 207
Masterson, 73
Matelot, 159
Mauron, 276, 278, 280, 281
Melville, 198
Michelet, 281
Mitrani, 214
Moby Dick, 198
Molly, 243
Mon frère Yves, 157

N

Nostromo, 106

P

Pêcheur d'Islande, 155
personnalité dépendante, 86
Peter Pan, 190
phase autistique, 68
phase symbiotique, 69
Pinocchio, 184
position dépressive, 49
position schizo-paranoïde, 49
processus de séparation-individuation,
69
pulsion épistémophilique, 261

R

Rank, 34, 306
régression thalassale, 277
Robinson Crusoé, 109

S

Segalen, 167
Selkirk, 109
Sindbad le marin, 244
Spitz, 65

T

Thalassa, 277, 279
théorie de l'attachement, 57
Tournier, 130
trouble « anxiété de séparation, 89

U

Ulysse, 225

V

Verne, 126, 201, 263
Vingt mille lieues sous les mers, 263

W

Winnicott, 51, 306

IX. Résumé

Les jeunes marins que nous sommes amenés à rencontrer dans le cadre de notre activité clinique semblent être dans un balancement entre le désir de voyager et une tendance naturelle à vouloir rester à terre, à proximité de leur famille. Au-delà de la description symptomatologique, qui évoque ce que l'on appelle communément une dépendance affective, définie par le fait que le sujet a des difficultés à s'éloigner de ses repères affectifs, et est en proie, lorsqu'il y est confronté, à la dépression, nous nous sommes demandés si cette dépendance n'était pas en tout point constitutive de la subjectivité humaine. En effet, l'enfant se développe au plan psychique dans une dépendance à la mère, avant de s'autonomiser progressivement, tout en gardant inscrites dans son inconscient les marques de cette dépendance. Qu'est-ce qui, dans ce contexte, invite les marins au voyage ? Dans cette perspective, nous avons, par l'étude de la littérature classique, exploré le déterminisme de ces êtres, tel qu'il a été perçu et décrit par les écrivains au fil des époques. Nous avons découvert chez ces marins un dualisme entre volonté de découverte, d'exploration, et besoin de demeurer sur la terre ferme. Nous avons mis en évidence que la navigation faisait office de contenant pour le psychisme, et permettait de lutter contre la survenue d'une dépression secondaire à la séparation. Nous avons aussi démontré qu'il existait chez certains de ces marins une réactualisation de la problématique œdipienne. Enfin, nous en avons

conclu qu'il s'agissait pour eux de mettre en œuvre, au travers de ce questionnement, leur propre rapport à la vie et à la mort.

Mots clés : marin, voyage, solitude, dépendance, contenant psychique, complexe d'Œdipe, pulsion de vie, pulsion de mort.